

Albert de La Rochebrochard

Juifs et chrétiens

au temps de la rupture

Essai historique

*“Vous êtes nos frères de prédilection,
et en un certain sens nos frères aînés”.*

Jean-Paul II, à la synagogue de Rome,
le 13 avril 1986.

*Merci à mon ami Bernard Delavault
qui m'a accompagné dans mes recherches
comme il le faisait avec ses étudiants
au Collège de France.*

SOMMAIRE

Introduction : *Etre lucide et vigilant dans le temps présent.*

I^{ère} partie. Les deux frères

Chapitre I. La mémoire et le vécu : *Les évangiles sont déjà une « lectio divina », c'est à dire une lecture actualisante des paroles de Jésus. D'où l'intérêt de ces textes pour comprendre ce qui s'est passé entre 70 et 100.*

Chapitre II. Les imprécations évangéliques : *Invectives, accusations, malédictions, c'est un furieux combat de boxe où chaque coup vise à assommer l'adversaire.*

Chapitre III. Des évangiles largement polémiques : *Une « lecture continue » de Matthieu et de Jean. Le plus virulent n'est pas celui qui est habituellement montré du doigt.*

Chapitre IV. L'affrontement : *Excepté à Ephèse où la*

'cohabitation' a duré trois mois, l'affrontement entre les deux communautés est quasi immédiat.

Chapitre V. Un homme avait deux fils : *Epître aux Romains 9-11 ou paraboles du Royaume, il faut absolument donner un sens à une situation imprévue et incompréhensible.*

Chapitre VI. La tradition herméneutique : *Les Pères de l'Eglise commentent la parabole de l'Enfant prodigue avec une belle unanimité.*

Chapitre VII. Le mystère des deux peuples : *Dans l'histoire des Patriarches, pourquoi les cadets passent-ils toujours devant l'aîné ?*

II^{ème} partie. Les options politiques et culturelles

Chapitre VIII. Les options du judaïsme : *Oser lever les armes contre l'Empire qui distribue ses bienfaits aux peuples soumis et reconnaissants.*

Chapitre IX. Les juifs se défendent : *Une machine à exclure « les Nazaréens » de la Synagogue.*

Chapitre X. Les chrétiens et le Pouvoir : *Nier qu'on est*

persécuté ou s'en glorifier ? Cela dépend des époques.

Chapitre XI. Les persécutions : *Sous Trajan : en régime de persécution ordinaire.*

Chapitre XII. La réponse des chrétiens : *« Fermer la bouche à l'ignorance des insensés ».*

III^{ème} partie. Les mots à proscrire

Chapitre XIII. 'Le peuple décide' ? : *Dans l'énorme corpus patristique, le mot « décide » est employé 17 fois : une misère !*

Chapitre XIV. Les Pères accusés : *Les six Pères de l'Eglise accusés par d'éminents historiens : Juster, Isaac, Poliakov, Simon, Lovsky, Kung.*

Chapitre XV. Les Pères 'oubliés' : *Ils ont été 'oubliés' par des accusateurs trop pressés.*

Chapitre XVI. Les autres Pères : *Ceux qui parlent de la mort du Seigneur ou bien de celle du Christ sans utiliser le mot « décide ».*

Chapitre XVII. Après les Pères : Agobard, Bossuet, Lamartine, Drumont, Hitler.

Chapitre XVIII. 'Le rejet d'Israël' ? : Des Pères plus ou moins nuancés.

Chapitre XIX. 'Le véritable Israël' ? : Pour les Pères, y a-t-il des choses plus vraies que d'autres ? Voir Platon.

Conclusion : « Mon fils, lui disait-il, tu es toujours avec moi ».

Documents

Abréviations

Sigles des livres bibliques

Bibliographie

Liste des Pères

Table des matières

INTRODUCTION

Des événements majeurs ont marqué de façon irréversible le judaïsme au cours des trente dernières années du premier siècle. La *guerre juive* de 66 à 70, la destruction du Temple et la fondation de l'école rabbinique de Yabné (Jamnia) ont opéré en quelques années un changement radical : on est passé du Temple à la Synagogue, du *paradigme théocratique* au *paradigme rabbinique*¹.

Du côté chrétien les changements ne sont pas moins profonds. En 64, après l'incendie de Rome et les accusations de Néron, les chrétiens font une entrée catastrophique dans l'opinion publique. Ils sont considérés comme des gens méprisables et dangereux. Cette réputation les poursuivra pendant deux siècles et demi. Dans les années 90-100, aux Bénédictiones récitées trois fois par jour par les juifs pieux, les pharisiens de Yabné ajoutent *la Malédiction des Nazaréens et des hérétiques*². Les

¹ Küng (H.), *Le Judaïsme*, traduit par J. Feisthauer, Paris, Seuil, 1995, p.179-180.

² Ibid. p.471.

chrétiens, ces *Nazaréens*, sont totalement isolés et des juifs et des romains. C'est dans cette situation dramatique que sont rédigés les évangiles.

Comment ces chrétiens des dernières décennies du premier siècle ont-ils réagi à l'exclusion prononcée à la fois par les autorités civiles et religieuses, par l'Empire romain et par les rabbins ? Considèrent-ils les juifs et les païens comme des ennemis ? Sont-ils loyaux envers l'Etat ? Ont-ils abandonné tout espoir de voir le grand frère, Israël, accueillir la Bonne nouvelle ?

Pour répondre à ces questions il faut d'abord chercher à définir et à comprendre les attitudes, les raisonnements, les justifications et les espoirs de ces chrétiens en butte à l'hostilité générale. Mais est-il nécessaire de remuer encore ces cendres éteintes depuis des siècles ? Certes les événements sont ceux du passé, mais, pour le christianisme, le moment est crucial, fondateur. Les problèmes soulevés en cette fin du premier siècle n'ont cessé de resurgir jusqu'à nos jours. Il s'agit des relations de l'Eglise avec l'Etat et avec le Judaïsme. L'attitude adoptée pendant les années 70-100 marquera l'Eglise pour longtemps.

Dans une première partie, on traitera du conflit originel entre les juifs et les chrétiens. On voudra bien considérer que le présent ouvrage n'est ni polémique, ni politique. On n'y trouvera pas d'antijudaïsme, c'est-à-dire d'hostilité vis à vis de la religion juive. Accepter que l'autre soit différent est sans doute le premier pas vers la sagesse, ce qui n'empêche nullement d'affirmer sa différence.

Dans une deuxième partie, on cherchera à définir l'attitude des juifs et des chrétiens vis à vis du pouvoir politique. Les deux communautés adoptent des positions très contrastées, aussi bien

politiques que culturelles. Cela aboutit pour les uns à un repliement progressif sur soi, et pour les autres à un dynamisme qui porte ses fruits très rapidement, tout particulièrement en Asie Mineure, et ceci malgré les persécutions romaines.

Dans une troisième partie, on analysera un vocabulaire qui, avec le temps, a fini par véhiculer ce que Jules Isaac appelle *l'enseignement du mépris* dont seraient responsables les Pères de l'Eglise.

L'objectif de cet essai est délibérément historique. Il nous faut comprendre ce qui s'est passé entre les deux 'religions' lorsque le judaïsme rabbinique s'est mis en place, car la rupture a été brutale et rapidement consommée. On cherchera essentiellement à discerner, non pas tant des événements, mais la façon dont cette fracture a été ressentie puis interprétée dans l'Eglise. La littérature chrétienne, très abondante sur le sujet, montre que la chose n'allait pas de soi, qu'il a fallu longtemps pour en prendre son parti, et plus longtemps encore pour que les chrétiens oublient leurs origines et en viennent à mépriser, exclure, maltraiter et chasser de pays en pays ces juifs qui avaient le tort de ne pas être chrétiens. Cette hostilité millénaire a provoqué tant d'abus, d'exclusions et de morts, qu'il n'est pas illégitime de se demander si le National-socialisme et les camps d'extermination ne sont pas une suite logique de cette longue histoire qu'il nous faut évoquer, non pour y trouver des coupables et se laver les mains comme Pilate, mais pour être lucides et vigilants dans le temps présent.

I^{ère} PARTIE

LES DEUX FRERES

CHAPITRE I

LA MEMOIRE ET LE VECU

Les évangiles, écrits au dernier tiers du premier siècle, font, bien sûr, *mémoire du Seigneur*, mais, comme toute oeuvre littéraire, ils portent forcément la marque de leur temps. Or, pendant des siècles, la lecture liturgique de l'évangile commençait par l'inévitable : *En ce temps-là Jésus dit à ses disciples*, formule qui pouvait laisser croire que les paroles de Jésus avaient été enregistrées mot à mot par les disciples. Mais, depuis cent cinquante ans, l'exégèse critique n'en finit pas d'accumuler les objections sur l'authenticité de ces paroles attribuées à Jésus. Après une critique aussi systématique que péremptoire, l'exégète Rudolf Bultmann en dressait le bilan : quarante trois versets d'évangile certifiés authentiques³, ce qui est peu pour

³ Bultmann (R.) *Foi et compréhension, l'investigation des évangiles synoptiques*, traduit sous la direction de A. Malet, Paris, Seuil, 1969,

entreprendre une biographie de Jésus-Christ ! Mais il ne faut pas, dès le départ, se tromper de genre littéraire. Les évangiles ne sont pas des biographies, ils sont l'expression de ce que les chrétiens disaient, pensaient et vivaient dans le dernier tiers du premier siècle. Ces textes s'imposent à nous en tant que témoignage de ces communautés qui, dans l'histoire de l'Eglise, ont une position clef, un rôle unique, éminent et irremplaçable. Après l'âge apostolique, c'est l'âge des évangélistes, les quatre, mais aussi, indissociablement, les communautés chrétiennes dans lesquelles a été mis par écrit ce qui leur avait été transmis par la tradition orale. Or ce qu'elles ont reçu, ce ne sont pas d'abord des anecdotes ni même des propos, mais un message, une espérance, une *voie*⁴, une bonne nouvelle.

Mais pourquoi écrire ? En cette fin de siècle, les témoins directs, apôtres ou non, sont presque tous morts. On prend conscience que le retour du Christ sur les nuées du ciel n'est peut-être pas imminent. La transmission orale du message, les collections de *logia*⁵ qui circulent, sont insuffisantes pour s'installer dans la durée. Il faut rédiger avant qu'il ne soit trop tard, ou plutôt consigner ce que la communauté a reçu du Seigneur et dont elle fait mémoire lorsqu'elle est assemblée.

Dans cette mémoire de la communauté, la tradition orale a déjà déposé des récits, des sentences, des dialogues, des discours, des paraboles dont la forme est en partie fixée. Les évangélistes se proposent alors de recueillir cette mémoire ; ils ne

p.280-281.

⁴ Ac 9,2 ; 18,25 ; 19,9 et 23 ; 22,4 ; 24,14 et 22.

⁵ *Logia*, pluriel de *logion*, désigne, pour les exégètes, les paroles de Jésus, sentences, apophtegmes et récits recueillis par la tradition orale avant la rédaction des évangiles.

travaillent donc pas sur une page blanche. Les trois synoptiques, en particulier, n'ont pas fait oeuvre originale, même Luc qui joue les historiens classiques avec son *excellent Théophile* [Lc 1,3]. La comparaison des quatre récits de la Passion suffit à montrer l'antériorité d'une tradition orale enregistrée quasiment par coeur par les communautés de l'époque, avec bien sûr des différences, des distorsions et des choix qui sont la marque de cinquante ans de transmission. Pour autant, les évangélistes ne perdent pas leur personnalité ; l'exégèse moderne a fort bien débusqué dans les textes les caractéristiques de chacun et celles des communautés sous-jacentes.

Mais ces caractéristiques, somme toute secondaires, ne doivent pas nous cacher l'essentiel : les évangiles transmettent une foi vécue par des communautés chrétiennes qui, précisément à ce moment-là, se sentent un peu perdues et orphelines depuis que les *colonnes* [Ga 2,9] de l'Eglise s'en sont allées. La rédaction de ces évangiles n'est ni gratuite, ni historienne, c'est une nécessité vitale pour persévérer dans les épreuves et confirmer les frères dans la foi. Bien sûr "le monde entier ne pourrait contenir les livres qu'on écrivait" [Jn 21,25] sur la vie de Jésus, mais ce n'est pas le but. D'où la question : pourquoi ces chrétiens ont-ils retenu tel *logion*, tel récit, tel dialogue, telle affirmation plutôt que tel autre puisqu'ils ont manifestement choisi et que leur mémoire a été délibérément sélective ?

Certes, nous comprenons parfaitement qu'ils aient retenu ces collections de sentences frappées au coin du bon sens et de la sagesse populaire, et encore ce Discours sur la montagne, ces paraboles bucoliques et même ces récits de miracles en enfilade. Le récit de la Passion et celui de la Résurrection sont au centre

du mystère qu'ils adorent. Par contre, à leur place, nous n'aurions certainement pas gardé dans notre sélection le chapitre 23 de Saint Matthieu et bien d'autres passages pleins de cris et de fureur, d'invectives et de malédictions. Cette violence qui nous paraît si éloignée de l'Evangile revu et corrigé par nos soins, était sans doute vécue au quotidien par les chrétiens du premier siècle. Mais à qui pensaient-ils donc en mémorisant ces imprécations ? Qui les menaçait ? Les Juifs, les Romains ou les deux ? En même temps ou l'un après l'autre ? La réponse à ces questions permettra de constater que ces affrontements et ces persécutions ont laissé des traces profondes dans la réflexion chrétienne. Pour saisir toute la portée de ces textes, il faut tenir compte du contexte ; on a quelquefois oublié ce genre d'évidence.

Pourtant, de nos jours, les exégètes disent et écrivent que le vécu des communautés chrétiennes des années 70-100 transparaît dans le texte des évangiles : certains passages ne se comprennent bien qu'*à la lumière de 70 et de la séparation entre la Synagogue et l'Eglise*⁶ ; *l'expérience du présent est projetée rétrospectivement dans le récit du passé*⁷ ; les évangélistes ont fait une *lecture actualisante de l'histoire de Jésus*⁸ ; l'évangile de Jean a assemblé tout un *matériel composé dans des buts apologétique, catéchétique et liturgique*⁹ ; les évangiles ont projeté sur la vie de Jésus leur foi en la *résurrection*¹⁰ ; ils permettent d'*appréhender l'histoire des*

⁶ La Poterie (I. de), cité par Grelot (P.), *Les juifs dans l'évangile de Jean*, Paris, Gabalda, 1995, p.31.

⁷ Grelot (P.), Ibid. p.99.

⁸ Grelot (P.), Ibid. p.179.

⁹ Robinson (J.A.T.) cité par Grelot (P.), Ibid p.33.

¹⁰ Baslez (M.-F.), *Histoire et Bible*, Paris, Fayard, 1998, p.183.

*premières communautés chrétiennes, ... on y retrouve tantôt les réalités de la primitive église, tantôt, parfois, celles-là mêmes de Jésus*¹¹.

Il ne faudrait pas croire que ces propos soient confidentiels et réservés à un public de connaisseurs. Dans *Prions en Eglise*, ce mensuel de grande diffusion qui a évincé tous les missels à tranche dorée ou non, on explique très sereinement, sur une page entière, que l'évangéliste *systematise l'opposition entre Jésus et les pharisiens* parce que ces tensions sont toujours d'actualité *entre les premiers chrétiens et les pharisiens*¹². Il ne semble pas que ces commentaires aient troublé les lecteurs qui sont tous des pratiquants réguliers.

Alors, va-t-il falloir trier dans les évangiles ce qui concernerait d'un côté Jésus, et de l'autre les communautés chrétiennes de 70-100 ? Les exégètes ont déjà 'épinglé' certains passages. Nous nous refusons à faire ce tri. Pour nous, le *vécu* n'est pas inférieur à la *mémoire*, tant s'en faut ! Les évangiles ne relèvent pas du genre biographique, c'est déjà une *lectio divina*, c'est-à-dire une relecture en fonction des événements de la vie, comme on la pratique de nos jours dans les équipes de réflexion ou de prière. Chaque fois que l'on aperçoit la communauté chrétienne derrière le texte, il ne faut pas hésiter à la reconnaître ; nous sommes alors en présence d'une lecture de l'évangile au deuxième degré, c'est à dire des paroles de Jésus entendues, pratiquées et actualisées par les premières générations chrétiennes, et spécialement par celle des évangélistes. Mais pour cela, il faut avoir une connaissance, au moins élémentaire, du

¹¹ Ibid, p.184 et 185.

¹² *Prions en Eglise*, Bayard Presse, octobre 1998, page 65.

contexte historique dans lequel ont été rédigés ces évangiles.

Un exemple permettra de toucher du doigt cette actualisation. Que Jésus ait annoncé à ses apôtres qu'ils seraient persécutés, au nom de quoi pourrait-on le contester ? Mais lorsque l'évangile fait dire à Jésus qu'il apporte la division dans les familles, "père contre fils, mère contre fille, belle-mère contre belle-fille" [Lc 12,53] et inversement, il faut bien reconnaître que rien de tel n'apparaît dans les récits évangéliques. La belle-mère de Pierre, Lazare, Marthe et Marie, les frères de Jésus et sa mère qui cherchent à lui parler [Mt 12,46], la parenté qui s'inquiète de son équilibre mental¹³, ne sont pas des exemples de dislocation familiale. Par contre, on imagine sans peine les énormes problèmes que posait la conversion au christianisme de l'un des membres d'une famille juive ou païenne¹⁴. Combien de ces nouveaux chrétiens avaient dû quitter le domicile après des séances orageuses et dramatiques ? C'est bien ce genre de situation qu'il nous faudra identifier dans cet *essai historique* pour distinguer le travail de relecture opéré par les communautés dans lesquelles et pour lesquelles ont été rédigés les évangiles.

On se souviendra donc toujours en lisant ces textes qu'ils sont le résultat d'une sélection et d'une actualisation parce que, dès l'origine, ils ne sont pas une biographie à l'usage des générations futures, mais une Parole vivante, une consolation

¹³ "Les siens disaient : il est hors de lui" [Mc 3,21].

¹⁴ Voir ci-après le chapitre XII, intitulé *La réponse des premiers chrétiens*, § *Athéisme*.

(*paraklèsis*) [Ac 9,31] et une Bonne nouvelle que ces communautés ont reçues du Seigneur.

CHAPITRE II

LES IMPRECATIONS EVANGELIQUES

Violence et persécutions.

Dans un premier temps nous ne ferons qu'évoquer ces textes qui sont tellement rouillés à force de ne pas servir que nous sommes capables de les lire sans en être émus le moins du monde. Dans un deuxième temps nous essayerons de les relire avec les yeux de ceux qui les ont retenus et transmis comme étant une clef de leur persévérance et de leur courage au milieu de l'hostilité et du mépris dont ils étaient l'objet.

Mais, puisque ces furieuses polémiques et ces annonces de persécutions ne sont pas des paroles pieusement recueillies pour être conservées en l'état et transmises méticuleusement aux générations futures, il faudra bien trouver pourquoi ces paroles ont été déposées dans ce *livre de vie*.

La situation des chrétiens, d'après les évangiles, est peu

enviable. Ils ont des ennemis qui les haïssent, les calomnient, les maudissent et les persécutent. Ils sont insultés, rejetés, pourchassés de ville en ville, livrés aux tribunaux, flagellés dans les synagogues, traduits devant les gouverneurs, crucifiés et mis à mort. Ils sont des brebis au milieu des loups [Mt 10 et syn.].

Pire, la foi en Jésus-Christ a disloqué les familles. Le père contre le fils, la fille contre la mère, la belle-mère contre la bru, tous se dressent les uns contre les autres. Le frère dénonce le frère, il le livre afin qu'il soit condamné à mort, car Jésus n'est pas venu apporter la paix, mais la division [Lc 12,51].

Et avec ces sombres prophéties, les évangiles distribuent des bons conseils comme un guide du parfait martyr : "Soyez sans crainte, vous valez mieux que les moineaux [Mt 6,26], et même vos cheveux sont tous comptés [Mt 10,30]. Quand ils vous livreront, ne vous inquiétez pas de ce que vous allez répondre, cela vous sera donné à l'heure même" [Mt 10,19].

Mais, devant les tortures et la mort, certains vont tomber : "Celui qui m'aura renié par devant les hommes, sera renié par devant les anges de Dieu" [Lc 12,9], est-il écrit. Cependant les *lapsi*, comme on les appellera plus tard, ont un illustre prédécesseur ; Pierre a renié son maître trois fois avant le chant du coq, mais quand il sera vieux, il étendra les mains et un autre le ceindra ... [Jn 21,18].

Il faut noter que ces textes relatifs aux persécutions sont rassemblés dans les chapitres 5 et 10 de Matthieu mais qu'on les trouve presque tous, dans un ordre différent, dans l'évangile de Luc. Il ne s'agit pas de quelques phrases qu'on sollicite et qu'on torture pour les plier aux exigences d'une théorie ambitieuse, orthodoxe ou non, par exemple le trop célèbre *qu'on les fasse*

entrer de force de la parabole, pour justifier le recours au bras séculier. La sèche énumération que nous avons faite, ne doit pas faire oublier l'insistance, le nombre et la clarté de ces textes incontournables et essentiels. Nous sommes là en présence d'un vécu absolument dramatique, celui des communautés chrétiennes dans lesquelles sont nés les évangiles et qui ont osé proclamer ces scandaleuses béatitudes parce qu'elles en faisaient l'expérience : "Heureux êtes-vous lorsqu'on vous insulte, qu'on vous persécute et que l'on dit faussement contre vous toute sorte de mal. Soyez dans la joie et l'allégresse" [Mt 5,11].

Invectives et malédictions

"Sépulcres blanchis remplis d'ossements, engeance de vipères, serpents, hypocrites, guides aveugles, insensés, fils d'assassins" [Mt 23 et syn]¹⁵. Après ces 'compliments', un légiste dit à Jésus : "C'est nous aussi que tu insultes !" [Lc 11,45]. Effectivement la violence des invectives et des insultes dépasse l'entendement. Accusations, provocations, invectives, imprécations, malédictions, c'est la lutte à mort, la guerre totale.

Les reproches qui sont faits aux *Scribes et Pharisiens hypocrites*¹⁶ sont meurtriers. Chaque accusation est ciselée

¹⁵ *Fils d'assassins*, littéralement "Vous êtes les fils de ceux qui ont assassiné les prophètes".

¹⁶ Il s'agit manifestement d'une 'expression consacrée' dans la communauté chrétienne.

comme un proverbe, dans un style populaire et imagé, d'une redoutable efficacité. C'est un furieux combat de boxe où chaque coup vise à assommer l'adversaire :

◆ *Guides aveugles qui filtrez le moucheron et avalez le chameau* [Mt 23, 4].

◆ *Vous qui ne remuez pas du doigt les fardeaux que vous faites porter aux autres* [Mt 23,23].

◆ *Vous qui versez la dîme de la menthe, du fenouil et du cumin, alors que vous négligez la justice, la miséricorde et la fidélité* [Mt 23,24].

◆ *Malheur à vous Scribes et Pharisiens hypocrites, vous bâtissez des tombeaux aux prophètes que vos pères ont assassinés* [Mt 23,29].

Certains traducteurs modernes atténuent cette violence en écrivant “Malheureux, vous qui ...” plus conforme à l'idée qu'on se fait de l'esprit évangélique. Pourtant le “Vae vobis” ressemble bien au terrible “Vae victis” attesté par Tite-Live lui-même¹⁷. Le grec (*ouai* avec le datif) n'a pas d'autre sens.

Les accusations d'hypocrisie, de vanité, de mauvaise foi et d'orgueil sont martelées avec l'insistance et la virulence que l'on sait. Les commentaires sont superflus. Par contre, les textes concernant l'assassinat des prophètes méritent qu'on s'y arrête. “Voici que moi j'envoie vers vous (les pharisiens) des prophètes, des sages et des scribes”. Mais ces nouveaux prophètes seront assassinés comme les anciens, “c'est pourquoi le sang des justes répandu sur la terre depuis le sang d'Abel, le juste, jusqu'au sang

¹⁷ *Histoire romaine*, V,48. Paris, Les Belles-Lettres, 1954, p.78. Il s'agit de la réponse faite aux Romains par Brennus, *l'insolent gaulois*, qui exigeait, en plus de la rançon convenue, le poids en or de son épée.

de Zacharie, fils de Barachie, retombera sur vous” [Mt 23,35]. Cette violente polémique est à la mesure de l'exaspération des chrétiens. Comment leur reprocher, dans ces conditions, de ne pas avoir vérifié dans leur *Sainte Bible* le nom du père de Zacharie, à savoir Joï ada et non Barachie ? Par contre, ils auraient dû savoir que, depuis Ezéchiël, les enfants ne payaient pas pour les parents [Ez 18,1-20]. Mais pouvaient-ils imaginer que ces histoires de sang qui vous retombe sur la tête, seraient utilisées un jour comme justification de l'antisémitisme lorsque le rapport de force entre juifs et chrétiens serait inversé ? A l'origine, il ne s'agissait que d'une imprécation qui est un genre littéraire à part entière, fort apprécié des méditerranéens encore de nos jours. On la retrouve proférée par le peuple lui-même [Mt 27,25] et par Saint Paul, excédé de l'opposition et des insultes des juifs de Corinthe [Ac 18,6].

Après ce premier constat de violence qui s'impose à nous comme une évidence, il nous faut relire plus systématiquement les évangiles pour comprendre les raisons de ces polémiques.

CHAPITRE III

DES EVANGILES LARGEMENT POLEMIQUES

Mais, dira-t-on, il ne faut pas monter en épingle ces quelques textes d'une extrême violence qui ne sont guère cohérents avec l'image et l'enseignement de celui que des siècles de christianisme ont nommé 'le divin Sauveur'. Certes, toutes les pages de ces évangiles ne sont pas écrites de cette encre-là, mais force nous est de constater que beaucoup d'entre elles ont un caractère polémique très accusé. Il ne s'agit pas seulement de quelques expressions qui dépasseraient la mesure, mais d'une littérature de combat, impitoyable avec des ennemis qui sont sans cesse vilipendés, ridiculisés et diabolisés.

Nous avons essayé de mesurer l'importance quantitative de cette littérature polémique. Dans l'évangile de Matthieu, depuis le commencement du ministère de Jésus en Galilée au chapitre 5, jusqu'au récit de la Passion au chapitre 26, on

compte 820 versets dont 278 consacrés aux conflits entre Jésus et les Pharisiens, scribes, Sadducéens, légistes, etc. Plus du tiers de ces récits ou discours relève donc de ce genre littéraire qu'est la polémique. Avant d'en faire la recension, qu'il nous suffise de souligner l'intérêt d'une lecture synoptique de ces textes. On verrait que leur parallélisme est aussi étroit que celui des récits de la Passion. Le quatrième évangile connaît lui aussi le style polémique, mais il est moins virulent. Entre les synoptiques et Jean les temps ont changé. Ces polémiques, plus ou moins violentes, sont évidemment révélatrices d'un contexte historique qui évolue très rapidement dans les dernières décennies du premier siècle.

Dans un premier temps nous avons relevé dans les évangiles les indices les plus évidents de l'extrême tension qui existait entre les deux communautés. Nous nous proposons maintenant de faire une *lecture continue* des évangiles de Matthieu et de Jean en notant, au fur et à mesure, les passages où cet affrontement qui s'exaspère depuis quelque cinquante ans, en arrive à son point de rupture. Entre les deux lectures, nous interrogerons les évangiles de l'Enfance qui semblent ignorer le conflit. Comme dans le chapitre précédent, nous ne prétendons pas épuiser le sujet, et surtout les références. Nous nous en tenons aux citations les plus claires et les plus significatives de façon à dégager ce qui devrait apparaître progressivement comme une évidence.

Polémiques contre les pharisiens, d'après Matthieu

Dans l'évangile de Matthieu, les archéo-pharisiens du temps de Jésus ne sont plus qu'un souvenir. Ceux dont il est question ressemblent étrangement à ceux de Yabné. Depuis la catastrophe de 70, leurs opposants, saducéens, esséniens, hérodiens, prêtres, membres du Sanhédrin, zélotes ou sicaires, tous ont disparu corps et biens dans la tourmente. Tous, sauf ces nazaréens insolents qui prétendent suivre une autre *voie*, qui se réclament d'un messie crucifié, et qui vont jusqu'à contester la Loi de Moïse. Pour Matthieu, la polémique entre Jésus et les pharisiens n'est pas effacée, mais elle est chargée du vécu de la communauté chrétienne :

◆ [Mt 8,5-13]. Le centurion qui obtient la guérison de son enfant, est évidemment une figure de proue pour les nouveaux chrétiens venus du paganisme. "En vérité, je vous le dis, chez personne je n'ai trouvé une telle foi en Israël. Eh bien ! je vous dis que beaucoup viendront du levant et du couchant prendre place au festin ... tandis que les fils du Royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures". Pour les Pharisiens opposés à Jésus, comme pour les rabbins opposés aux chrétiens, ce genre de propos est aussi offensant que sacrilège.

◆ [Mt 9,1-8]. Avec la guérison du paralytique de Capharnaüm commence la longue série des polémiques au sujet des miracles. "Aie confiance, mon enfant, dit Jésus, tes péchés sont remis". Et voici que quelques scribes et Pharisiens dirent

par-devers eux : “Celui-là blasphème”. La réplique ne se fera pas attendre : “Qu’y a-t-il donc de plus facile de dire : Tes péchés sont remis, ou bien de dire : Lève-toi et marche ?” L’adversaire est confondu, c’est la loi même du genre.

◆ [Mt 11,20-24]. Jésus apostrophe les villes du lac qui ne se sont pas repenties. Tyr, Sidon et même Sodome seront traitées avec moins de rigueur au jour du jugement. D’un côté les repentis, de l’autre ceux qui se sont bouchés les yeux. Jésus “invective”. L’évangéliste aussi.

◆ [Mt 12,1-8]. Un jour de sabbat les apôtres arrachent des épis pour manger. Objection des Pharisiens. Jésus prend la peine de faire une réponse très argumentée, appuyée sur l’Ecriture : “N’avez-vous pas lu ...” Manifestement les problèmes de sabbat sont récurrents jusqu’à la fin du premier siècle, et sans doute bien au-delà. Les chrétiens doivent disposer d’un arsenal exégétique pour répondre aux rabbins qui sont orfèvres en la matière.

◆ [Mt 12,9-14]. “Parti de là Jésus vint dans leur synagogue”. L’évangéliste n’est évidemment pas un bon historien. Il fait ici un anachronisme. Il aurait dû écrire : “Jésus vint dans la synagogue”. Mais à la fin du premier siècle, les chrétiens en avaient été chassés. La synagogue est devenue celle de leurs adversaires. Or, ce jour-là, avec Jésus était entré un homme à la main desséchée. Les Pharisiens posent alors la question piège : “Est-il permis de guérir un jour de sabbat ?” Là aussi la réponse est circonstanciée ; elle ne s’appuie pas sur l’Ecriture mais sur le bon sens et la pratique des braves gens qui portent secours à leur

brebis tombée dans un trou, même un jour de sabbat. On a ainsi toute la palette des arguments de l'apologétique chrétienne : Ecriture, tradition et convenance.

◆ Mt 12,38-42 et 16,1-4]. Quelques-uns des scribes et des Pharisiens demandent à Jésus de leur faire voir un signe. “Ils n'en auront pas d'autre que le signe du prophète Jonas qui fut dans le ventre du monstre marin durant trois jours et trois nuits”. Nous sommes là au coeur des polémiques post-pascales entre juifs et chrétiens.

◆ [Mt 13,10-15]. Pourquoi Jésus parle-t-il en paraboles ? : “Ces gens-là voient sans voir et entendent sans entendre ni comprendre. Ainsi s'accomplit pour eux la prophétie d'Isaïe : *L'esprit de ce peuple s'est épaissi, ils se sont bouché les oreilles, ils ont fermé les yeux, de peur que leurs yeux ne voient ... qu'ils ne se convertissent et que je ne les guérisse*”. Pourrait-on trouver prophétie plus proche de ce que pensaient les chrétiens de la fin du premier siècle ?

◆ [Mt 15,1-9]. Les disciples ne se lavent pas les mains avant le repas. “Pourquoi tes disciples transgressent-ils la tradition des anciens ?” demandent scribes et Pharisiens. “Et vous, réplique Jésus, pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu au nom de votre tradition ?” Depuis l'*épître aux Galates* ce genre de polémique sévit entre juifs et chrétiens, mais également entre les chrétiens venant du judaïsme et ceux venant du paganisme, c'est-à-dire venant de cultures différentes, hébraïque ou hellénique.

- ◆ [Mt 16,5-12]. “Méfiez-vous du levain des Pharisiens et des Sadducéens” dit Jésus à ses disciples. Après explication de la métaphore, “ils comprirent que Jésus avait dit de se méfier ... de l’enseignement des Pharisiens et des Sadducéens”. Méfiance systématique des chrétiens vis à vis du judaïsme. Le mot est faible.

- ◆ [Mt 17,9-13]. Les scribes disent qu’Elie doit venir d’abord. Jésus précise : “Elie est déjà venu et ils ne l’ont pas reconnu”. L’un des sujets de polémique portait donc sur les rapports entre Jean-Baptiste, Elie et Jésus.

- ◆ [Mt 19,1-9]. Encore une question piège : “Est-il permis de répudier sa femme pour n’importe quel motif ?” demandent les Pharisiens. La réponse est très argumentée ; manifestement les protagonistes connaissent bien leurs Ecritures.

- ◆ [Mt 20,1-16]. Il s’agit de *la parabole des ouvriers envoyés à la vigne* que nous analyserons dans le chapitre suivant avec les autres grandes paraboles qui retracent l’histoire d’Israël. Il faut reconnaître que les derniers venus (les chrétiens) ont des prétentions assez exorbitantes ; leur mérite est d’en avoir parfaitement conscience.

- ◆ [Mt 21,23-27]. Les grands prêtres et les anciens du peuple demandent à Jésus : “Par quelle autorité fais-tu cela ?” A son tour Jésus leur pose une question piège, et ne répondra pas. Cette affirmation de l’autorité de Jésus est évidemment au coeur de

l'apologétique chrétienne.

◆ [Mt 21,28-46 et 22,1-14]. *Parabole des deux fils, Paraboles des vigneronniers homicides, Paraboles du festin nuptial* : “Les Pharisiens en entendant ces paraboles, comprirent bien qu’il les visait”, et les chrétiens ne se privent certainement pas d’exploiter cette littérature très populaire, moins austère que l’épître aux Romains, en particulier les chapitres 9 à 11, qui traite dans un tout autre style des rapports entre juifs et chrétiens,

Mais pour que l’interprétation de ces paraboles ne puisse donner lieu à aucune échappatoire, l’évangéliste en donne la clef : “N’avez-vous pas lu dans les Ecritures : *La pierre qu’ont rejetée les bâtisseurs, c’est elle qui est devenue pierre d’angle*” [Ps 118,22]. C’est à la fois une pierre qui est rejetée, une pierre d’achoppement et une pierre d’angle. Ce thème sera repris dans les Actes [4,11], dans l’épître aux Romains [9,33], et dans la première de Pierre [2,7]. Le ton est on ne peut plus polémique : *Celui qui tombera sur cette pierre sera brisé, et celui sur qui elle tombera, elle l’écrasera*¹⁸.

◆ [Mt 22,15-22]. “Est-il permis ou non de payer l’impôt à César ?”, demandent les Pharisiens accompagnés des Hérodiens. “Hypocrites, leur répond Jésus, pourquoi me tendez-vous un piège ? Faites-moi voir un denier ... Rendez à César ...” On verra par la suite que les juifs et les chrétiens ont eu une attitude radicalement opposée vis à vis de Rome, les premiers gardant jalousement leur identité, les seconds étant d’un loyalisme à toute

¹⁸ La TOB considère que ce verset est “très probablement authentique”; pour la B.J. ce serait une reprise de Lc 20,18.

épreuve, même dans la persécution. A la fin du premier siècle cet épisode de *L'impôt à César* est d'une brûlante actualité ; même sur le plan strictement politique, juifs et chrétiens s'affrontent.

◆ [Mt 22,23-33]. Les Sadducéens posent à Jésus un 'cas de conscience' comme font tous les casuistes de tous les temps et de toutes les religions : une femme a épousé successivement sept frères, "A la résurrection, duquel sera-t-elle la femme ? A la résurrection, répond Jésus, on est comme des anges dans le ciel ...". Ici les Sadducéens sont seuls en scène puisque les Pharisiens croyaient à la résurrection, mais ailleurs les uns et les autres sont souvent associés. Il semble donc bien que les Sadducéens ne s'étaient pas effacés complètement du paysage judaï que dans les dernières décennies du premier siècle.

◆ [Mt 22,34-40]. "Maître, quel est le plus grand commandement de la Loi ?" Grave question débattue entre juifs et chrétiens au temps où il était encore possible de débattre. La discussion sur Jésus à la fois fils et Seigneur de David [Mt 22,41-45] est, elle aussi, très typique des passes d'armes exégétiques entre les deux communautés.

◆ [Mt 23,1-36]. Terrible chapitre 23 dans lequel s'entrechoquent les malédictions, les accusations, les invectives et les insultes. Des sept malédictions, la première est sans doute la plus grave aux yeux des chrétiens : "Malheur à vous, scribes et Pharisiens hypocrites, qui fermez aux hommes le Royaume des Cieux ! Vous n'entrez certes pas vous-mêmes, et vous ne laissez même pas entrer ceux qui le voudraient !" Si les juifs n'ont pas

rallié les communautés chrétiennes alors qu'ils étaient les premiers invités, c'est de la faute des *scribes et Pharisiens hypocrites* qui ont brisé dès le départ une partie du grand élan qui devait aboutir à la création du nouvel Israël, juifs et païens réunis. Pour reprendre une expression moderne dans un tout autre sens, les chrétiens avaient rêvé du 'grand-Israël' ; après le rêve, la déception est cruelle, mais la projection du rêve dans l'eschatologie laisse intacte la grande "économie du salut" dont avait parlé Saint Paul.

◆ [Mt 23,37-39]. Le verset 37, à lui tout seul, est une élégie d'une parfaite beauté : "Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants à la manière dont une poule rassemble ses poussins sous ses ailes ... et vous n'avez pas voulu ! ... Désormais vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !*" Ainsi ce furieux réquisitoire du chapitre 23 et ces interminables polémiques qui avaient commencé au chapitre 5, se terminent par un *Benedictus qui venit* eschatologique. C'est avec raison que, pour tout commentaire, *la Bible de Jérusalem* renvoie à *Romains 11,25s* : oui, *Tout Israël sera sauvé !*

A partir du chapitre 24, Matthieu abandonne le ton polémique. Il reste cependant une trace très précieuse du contentieux entre juifs et chrétiens au temps de la rédaction des évangiles. Au matin de Pâques, explique Matthieu [28,11-15], les grands prêtres et les anciens avaient soudoyé les gardes pour qu'ils disent : "Ses disciples sont venus de nuit et l'ont dérobé

tandis que nous dormions ... Les soldats, ayant pris l'argent, exécutèrent la consigne, et cette histoire s'est colportée parmi les juifs jusqu'à ce jour", c'est-à-dire jusqu'au jour où l'évangile de Matthieu a été rédigé. Ce jour-là constitue une clef de lecture d'une grande fécondité.

Récits d'une enfance très judaï que

Le caractère polémique des synoptiques est patent, et pourtant les évangiles de Matthieu et de Luc s'ouvrent sur des récits de l'enfance qui baignent dans une culture typiquement judaï que : généalogies, songes, intervention des anges, naissances miraculeuses, prophéties et cantiques bibliques. Le Temple est le lieu obligé de toutes les rencontres et de tous les rituels : prêtres, autel de l'encens, circoncisions, présentation, purification, sacrifices, pèlerinage à Jérusalem, etc. Ce Temple est un haut lieu fréquenté par une cohorte de Justes : Zacharie et Elisabeth, Marie et Joseph, le vieillard Siméon et la prophétesse Anne, sans oublier les docteurs de la Loi qui sont interrogés par Jésus. Dans ces cantiques, ces dialogues et ces prophéties l'ère messianique est annoncée sans l'ombre d'une hésitation : *Cet enfant régnera sur la maison de Jacob. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David. Il est lumière pour éclairer les nations et gloire d'Israël ton peuple.* La moins lyrique n'est certes pas cette vieille femme de quatre-vingt-quatre ans *qui parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient la délivrance*

de Jérusalem.

Et pourtant ceux qui écrivent ces lignes savent que Jérusalem a été incendiée, que le Temple a été détruit, et que celui qui devait être la gloire d'Israël a été crucifié. Et ce sont les mêmes évangélistes qui attaquent sans merci les scribes et les Pharisiens, leurs purifications, leurs sabbats, leur façon de prier, de jeûner et de faire l'aumône. Comment expliquer un changement d'attitude aussi radical vis à vis du judaïsme entre les premiers chapitres de Matthieu et de Luc et les suivants ?

Mais s'agit-il du même Judaïsme ? Après la catastrophe de 70, Rabbi Yohanan avait fondé l'école talmudique de Yabné. Le Judaïsme était passé *du paradigme théocratique au paradigme rabbinique*¹⁹, du Temple à la Synagogue, *du culturel au culturel*²⁰. Les récits évangéliques de l'Enfance évoquent sans doute un judaïsme d'une pureté originelle largement rêvée qui n'est évidemment pas celui auquel s'est affronté Jésus. Faut-il rappeler que ce conflit s'est terminé par une condamnation à mort ? Le judaïsme du temps de Jésus n'est pourtant pas celui qui apparaîtra après la destruction du Temple. C'est alors que le conflit entre les deux 'religions', issues de la même souche, s'exaspère dans une situation de concurrence. Après des années de luttes acharnées dont les évangiles gardent le souvenir, les combattants se partageront le territoire : le 'recrutement' des chrétiens se fera essentiellement chez les païens, et le Judaïsme se repliera progressivement sur lui-même.

¹⁹ Küng (H.), *Le Judaïsme*, p.179-180.

²⁰ Ouaknin (M.-A), *La plus belle histoire de Dieu*, Paris, Seuil, 1997, p.89.

Les Juifs dans l'évangile de Jean

Curieusement, c'est l'évangile de Jean qui est montré du doigt lorsqu'on veut trouver un responsable de l'antisémitisme. Or, comparée à celle des synoptiques, la polémique chez Jean est presque académique. Alors pourquoi cette accusation ? On fait remarquer que dans cet évangile, contrairement aux trois autres, l'appellation *les Juifs* revient avec une fréquence qui laisse une impression de malaise. Il y a un changement radical de vocabulaire entre Jean et les Synoptiques. Matthieu, Marc et Luc emploient chacun cinq ou six fois le terme *Juifs*, essentiellement dans le procès devant Pilate. Jean emploie le mot soixante-sept fois. Il y a manifestement là un problème de sémantique qu'il nous faut élucider en relisant cet évangile :

◆ [Jn 1,19-28]. Dès le premier chapitre de l'évangile de Jean, on se heurte à ce problème de vocabulaire. "Les Juifs envoyèrent vers Jean [Baptiste] des prêtres et des lévites". Après un interrogatoire serré, l'évangéliste fait cette remarque : "Or ceux qui avaient été envoyés étaient des Phariséens". Juifs, Phariséens, prêtres, ces termes paraissent interchangeables.

◆ [Jn 1,45-51]. "Jésus regarde Nathanaël venir vers lui et dit : Voici un véritable Israélite en qui il n'est point d'artifice". Quelques chapitres plus loin [Jn 4,46-54], Jean, comme Matthieu et Luc, raconte la foi du centurion de Capharnaüm. Les judéo-chrétiens et les pagano-chrétiens ont chacun leur modèle : d'un

côté le juif Nathanaël, de l'autre l'officier romain. Nous ne sommes pas dans un monde manichéen où les Juifs tiendraient le rôle du méchant.

◆ [Jn 2,13-22]. Après avoir chassé les vendeurs du Temple, Jésus est sommé par *les Juifs* de s'expliquer. Or, pour chacun des trois synoptiques, il s'agit *des grands-prêtres et des scribes*. Manifestement le vocabulaire a changé.

◆ [Jn 3,1-21]. Nicodème vint de nuit trouver Jésus. "C'était un notable juif". L'évangéliste parle avec le plus grand respect de ce membre du Sanhédrin qui prendra courageusement la défense de Jésus [Jn 7,51], embaumera son corps et l'ensevelira avec l'aide d'un autre membre du Conseil, Joseph d'Arimathie [Jn 19,38-40]. On est bien loin des "Malheur à vous, scribes et Pharisiens hypocrites !"

◆ [Jn 4,1-42]. Jésus quitte la Judée parce que les Pharisiens avaient entendu dire qu'il baptisait plus que Jean. Les hostilités ne sont pas ouvertes, mais la prudence s'impose. Puis vient le dialogue avec la Samaritaine : "Comment ? Toi qui es Juif, tu me demandes à boire ?" Le moins que l'on puisse dire est que Jean ne cache pas la judaïté de Jésus qui d'ailleurs la proclame haut et fort : "Vous adorez, dit-il à la Samaritaine, ce que vous ne connaissez pas ; nous (les Juifs) nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs". Affirmation solennelle, péremptoire et incontournable qui, à elle seule, donne aux Juifs la place qui leur est due dans la communauté johannique. Saint Paul dans l'épître aux Romains sera moins concis, plus magistral, mais

tout aussi catégorique.

◆ [Jn 5,1-18]. Jésus guérit un paralytique un jour de sabbat. Aussitôt l'évangile de Jean devient *synoptique*, autrement dit, dans cette querelle du sabbat, il est parallèle aux trois autres, à la seule différence qu'il ne s'agit pas *des Scribes et Pharisiens hypocrites*, mais *des Juifs*. Là aussi le vocabulaire a changé.

◆ [Jn 5,31-47]. "Jésus dit aux Juifs : Je suis venu au nom de mon Père, et vous refusez de me recevoir ... Je ne vous accuserai pas devant le Père : votre accusateur ce sera Moïse en qui vous mettez vos espoirs". La violence des synoptiques vient mourir comme épuisée sur ces rivages johanniques qui n'en gardent plus que les traces.

◆ [Jn 6,22-59]. Dans le discours sur le *Pain de vie*, Jésus parle à ceux qui l'ont suivi jusque dans la synagogue de Capharnaüm. Ils sont *la foule*, puis *les Juifs*. Le vocabulaire n'a rien de précis. On retrouve les mêmes termes en Jn 7,11-36.

◆ [Jn 8,12-59]. Dans cette longue *dispute théologique*, les interlocuteurs de Jésus sont d'abord *les Pharisiens*, mais ensuite il s'agit *des Juifs*. La discussion est sans concession, mais elle est d'une haute tenue intellectuelle. On est loin de la violence verbale des synoptiques. Manifestement les temps ont changé, les arguments aussi. Les 'rabbins' de l'un et l'autre camp poursuivent le débat dans un climat moins tendu.

◆ [Jn 11,1-44]. Dans le récit de la résurrection de Lazare, le

terme *les Juifs* désigne tantôt des amis, tantôt des ennemis. “Tout récemment encore les Juifs cherchaient à te lapider”, disent les disciples à Jésus. Mais “beaucoup de Juifs étaient venus chez Marthe et Marie pour les consoler ... et beaucoup de ces Juifs crurent en lui”.

◆ [Jn 18 et 19]. Dans le récit johannique de la Passion, Jésus est arrêté par “des gardes fournis par les Pharisiens et les grands-prêtres”, mais ce sont “les gardes des Juifs” qui se saisissent de Jésus. Le procès se déroule tout entier entre Jésus, Pilate, Anne, Caï phe et *les Juifs* qui crient : “A mort ! A mort !”. Manifestement il s’agit de Juifs qui sont à la solde des grands-prêtres. Tous les Juifs de Jérusalem ne sont évidemment pas là, et encore moins ceux qui, ce jour-là, ne sont pas à Jérusalem, à plus forte raison ceux qui sont morts et ceux qui ne sont pas encore nés.

On voit que le vocabulaire de Jean doit être analysé cas par cas, et qu’il est très loin de véhiculer un parti pris anti-Juif. Que la chrétienté du Moyen Age ait fait une lecture antisémite de Jean, la chose n’est guère contestable. Avant de partir en croisade pour en découdre avec *les infidèles*, on se faisait la main sur les juifs dont la foi (*fides*) était allée de travers (*per*) comme il est dit dans la trop célèbre oraison du vendredi-saint dont la traduction littérale était un contresens. Le moins que l’on puisse dire est que l’évangile de Jean a été sollicité et qu’il a été lu pendant des siècles avec les lunettes déformantes de l’antisémitisme ambiant, alors qu’il est, et de beaucoup, le moins polémique des quatre.

Jean, personnellement, connaît bien la Palestine et le Judaïsme, mais il écrit pour une communauté, peut-être celle d'Ephèse, qui est bien loin, et dans l'espace et dans le temps, du pays et de l'époque de Jésus. Ainsi, l'auteur doit expliquer que la fête des Tentés est une fête juive [Jn 7,2], et que la façon dont Jésus a été enseveli correspond aux coutumes "en usage chez les juifs" [Jn 19,40]. Certes, on sait encore ce qu'est un Pharisien, mais les scribes sont presque inconnus, ils ne sont cités qu'une fois ; quant aux Sadducéens et aux Hérodiens, ils ont complètement disparu du paysage johannique. Par contre, dans cette Asie Mineure, la diaspora juive est nombreuse et bien organisée avec un réseau de synagogues fort dense. On y connaît donc bien les Juifs qui, sans doute, brisent encore des lances avec les chrétiens. On sait que le peuple juif a été cruellement vaincu en 70, que le chandelier à sept branches figure maintenant comme trophée de guerre sur l'arc de Titus à Rome. Au temps des synoptiques les *scribes et Pharisens hypocrites* de Palestine étaient omniprésents, mais ce monde-là n'est plus celui de Jean. Le divorce est consommé entre les deux communautés : d'un côté les Juifs de la diaspora, de l'autre les chrétiens venus du monde hellénistique et aussi du judaïsme. C'est ainsi que, dans l'évangile de Jean, *les Juifs* se substituent souvent aux Pharisens pour tenir le rôle de contradicteurs qui introduisent et structurent les longs développements théologiques.

Dans cet emploi quasi systématique du terme *les Juifs*, faut-il comprendre qu'il s'agit de tous les Juifs de tous les temps ? Une telle lecture qui est à la racine de l'antisémitisme prétendument chrétien, doit être qualifiée sans hésitation de contresens. On ne doit jamais faire de contresens, ni en version,

ni en lecture. Qu'il nous soit permis d'insister sur ce point, non pour défendre l'honneur d'un évangéliste, mais pour éradiquer une interprétation qui prétend donner une justification religieuse à la haine raciale.

Il faut relire, comme un texte sacré, cette bouleversante et terrible dédicace que Jules Isaac a écrite en 1948 sur la première page de son livre intitulé *Jésus et Israël* :

*A ma femme, à ma fille, martyres,
tuées par les Allemands ...*

Tout le monde comprend que ce terme *les Allemands* n'inclut pas tous les Allemands, mais seulement ceux qui ont eu des responsabilités dans la *solution finale*. Chacun a le devoir de lire le texte sans le solliciter, qu'il s'agisse d'un évangile ou d'un cri de douleur arraché aux entrailles, même si la lecture qui en a été faite pendant des siècles est erronée. Jules Isaac a bien vu que sa dédicace pouvait être mal interprétée ; dans l'édition de 1959, il corrigeait "*Martyres, tuées par les nazis d'Hitler*". La précision a cassé le lyrisme du texte.

On peut regretter que le vocabulaire de Jean ne soit pas plus précis ; mais, quoiqu'on en ait dit, son évangile n'a rien d'une littérature de combat. On a vu que les deux évangiles de l'Enfance témoignent d'une grande symbiose avec le judaïsme. On a vu également que, chez les synoptiques, au moment de la rédaction des évangiles, l'état d'extrême tension entre les deux communautés trouve très logiquement son expression dans ce style polémique d'une grande violence. Mais cette situation n'était sans doute pas récente. Les Actes des Apôtres et les

épîtres de Saint Paul devraient nous permettre de comprendre comment et pourquoi on en était arrivé là.

CHAPITRE IV

L'AFFRONTEMENT

Au premier siècle, l'affrontement entre juifs et chrétiens est bien connu grâce aux écrits du Nouveau Testament. Au deuxième siècle, les deux communautés se replieront sur leurs positions respectives ; la polémique face à face et à coup d'arguments frappants s'éteindra. A noter que, pour les temps apostoliques, l'omniprésence de Paul par ses épîtres et par Luc doit être rééquilibrée par le témoignage des autres évangiles.

Le persécuteur persécuté

*“Des Juifs, j'ai reçu cinq fois les trente-neuf coups de fouet.
trois fois j'ai été flagellé,
une fois lapidé,
trois fois j'ai fait naufrage ...
Dangers des brigands,
dangers de mes frères de race,
dangers des païens ...
dangers des faux frères ...”.*

Il faut relire tout entier ce chapitre 11 de la 2^{ème} aux Corinthiens. La charge émotionnelle, la violence de la polémique, l'amour passionné de Paul pour la communauté qu'il a fondée brûlent dans ces lignes comme un feu ravageur. Nous sommes à la source du jaillissement littéraire, très loin de la lente élaboration collective des évangiles.

Certes, Paul a de quoi se plaindre, ou plutôt *de quoi se vanter* : fouetté et lapidé par les juifs, flagellé par les Romains de multiples fois. “A cette heure, écrit-il encore, nous sommes maltraités, vagabonds, insultés, persécutés, calomniés” [1 Co 4,11-13]. “Le péril que nous avons couru en Asie nous a accablé à l'extrême, au delà de nos forces, au point que nous désespérions de la vie” [2 Co 1,8].

Mais ce persécuté n'est pas en droit de se plaindre. Au temps où il s'appelait Saul, il a été l'un des premiers persécuteurs de l'Eglise et Paul ne manque pas une occasion de le rappeler,

“car je suis, écrit-il, le plus petit des apôtres ... parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu” [1 Co 15,9]. “Avec quelle frénésie je persécutais l'Eglise de Dieu, se souvient-il, je cherchais à la détruire” [Ga 1,13]. Aux Philippiens il décline ses titres de noblesse judaï que : “Circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu fils d'Hébreux ; pour la loi, pharisien ; pour le zèle, persécuteur de l'Eglise” [Ph 3,5-6].

Certes, les épîtres de Saint Paul sont des documents de première main dont la valeur historique est indéniable. Mais il nous faut également interroger les Actes des Apôtres où l'on trouvera de multiples anecdotes permettant de comprendre l'origine et les causes de l'affrontement.

Les Actes des Apôtres

Les douze premiers chapitres des Actes des Apôtres ressemblent aux Evangiles dans la mesure où ils reflètent ce qui se disait vers la fin du premier siècle dans les communautés chrétiennes sur les commencements de l'Eglise à Jérusalem. Par contre, à partir du chapitre 13, Luc écrit un ‘journal de voyage’ très personnel ; il deviendra bientôt le compagnon de Paul qu'il suivra jusqu'à Rome.

Ce livre, qu'on pourrait appeler “Les Actes de Pierre et Paul” tellement ces deux apôtres occupent une place prépondérante, consacre l'essentiel de ses chapitres au conflit qui les oppose aux juifs. Mais, bien évidemment, ce n'est pas un

conflit de personnes, c'est l'affrontement de deux communautés, trop proches l'une de l'autre pour ne pas être soeurs ennemies.

Ces Actes nous intéressent à deux titres. D'abord parce qu'ils confirment et replacent dans leur contexte bien des allusions et bien des propos que nous avons relevés dans les épîtres de Paul, mais aussi parce que ces récits nous permettent de comprendre pourquoi et comment se déclenche l'affrontement par une espèce de mécanisme quasi immédiat, automatique et inévitable.

Dès les premiers chapitres, le mécanisme fonctionne. Pierre et Jean montent au Temple, comme Paul plus tard ira à la Synagogue. Ils y sont chez eux. Personne ne prétend avoir changé de religion. Pierre annonce que "Dieu a glorifié son Serviteur Jésus" [Ac 3,13]. Mais "les prêtres, le commandant du Temple et les sadducéens sont excédés de les voir annoncer la résurrection" [Ac 4,1-2]. Pierre et Jean sont arrêtés, mis en prison, interrogés et relâchés. Simple avertissement avec injonction de ne pas recommencer, mais les apôtres continuent de plus belle ! Cette fois ils sont battus de verges et "ils étaient tout heureux d'avoir été trouvés dignes de subir des outrages pour le Nom" [Ac 5,41].

Luc raconte évidemment ces événements "d'après ce que nous ont transmis ceux qui furent dès le début témoins oculaires" [Lc 1,2]. Mais, lorsque les choses s'aggravent, lorsqu'on en arrive au meurtre d'Etienne, nous sommes déjà dans la partie paulinienne des Actes : entre Luc et Paul il n'y a pas d'intermédiaire. Etienne est lapidé ; l'affrontement entre les deux communautés est à son paroxysme. Alors "éclata contre l'Eglise de Jérusalem une violente persécution. Quant à Saul, il ravageait

l'Eglise : il pénétrait dans les maisons, en arrachait hommes et femmes et les jetait en prison” [Ac 8,1-3]. Puis il part à Damas “pour amener, enchaînés, à Jérusalem les disciples du Seigneur” [Ac 9,2]. On connaît la suite : “Je suis Jésus, c'est moi que tu persécutes”. La carrière du persécuteur est terminée, celle du persécuté commence. Saul proclame dans les synagogues de Damas que Jésus est le Messie, ce qui provoque immédiatement la colère des juifs auxquels il n'échappe que par une évasion peu glorieuse.

Paul ne s'en sortira pas toujours aussi bien, mais le schéma est partout respecté, à commencer dans les évangiles : Jésus inaugure son ministère à la synagogue de Nazareth, mais “tous furent remplis de colère, le jetèrent dehors” et Jésus leur échappe. Bien sûr, c'est Luc qui raconte [Lc 4,28-29].

C'est le même *scénario* à Antioche de Pisidie, à Iconium et à Lystres où ça se passe particulièrement mal : Paul est lapidé, traîné hors de la ville et laissé pour mort [Ac 14,19]. A Thessalonique, à Bérée, à Athènes, Paul va d'abord à la synagogue jusqu'à trois sabbats de suite, avant de repartir en catastrophe, mais en laissant, comme d'habitude, un petit groupe de juifs et de grecs convertis. A Corinthe, c'est Paul qui claque la porte de la synagogue pour aller dans la maison contiguë [Ac 18,7]! A Ephèse, il va s'installer dans l'école de Tyrannos, mais auparavant la *cohabitation* dans la synagogue avait duré trois mois [Ac 19,8-9].

Provocation, naï veté ou immense déception ?

En relisant les Actes des Apôtres, on ne peut pas manquer de se poser des questions sur l'attitude des missionnaires chrétiens. Les Scribes et les Pharisiens considèrent manifestement que ceux qui passent à la nouvelle secte renient le judaïsme et en particulier les pratiques les plus sacrées comme le sabbat et la circoncision. Ils ne peuvent évidemment pas admettre que soit réhabilité, pire ressuscité, celui qu'ils ont fait crucifier. Mais de leur côté, les chrétiens qui s'exposent aux pires dangers avec "un visage d'ange" comme Etienne devant le Sanhédrin [Ac 6,15], ne seraient-ils pas passés maîtres dans l'art de la provocation ? Car enfin, il faut beaucoup d'aplomb, en tout cas beaucoup de naïveté, pour se présenter dans les synagogues et y prendre la parole en sachant pertinemment que les nouveaux convertis la quitteront tôt ou tard.

Or, s'il est une blessure au cœur même de l'Eglise des premiers siècles, c'est bien celle de la séparation d'avec la Synagogue. Le refus d'une grande majorité de juifs d'entrer dans l'Eglise, qui pourtant était faite *d'abord* [Rm 1,16 et 2,10] pour les Enfants de la Promesse, est absolument incompréhensible, insupportable et dramatique pour les chrétiens. Les Evangiles, les Epîtres et toute la littérature patristique témoignent de cette blessure, de cette immense déception dont on ne se guérira qu'en la remplaçant, hélas ! par l'oubli, en attendant que viennent le mépris, la haine et la Shoah.

CHAPITRE V

“UN HOMME AVAIT DEUX FILS”

S'il y a déception, c'est que l'espérance a été trompeuse. Mais Dieu est fidèle à ses promesses [Rm 3,3-4]. Pour surmonter cette contradiction, la réflexion chrétienne devait impérativement lui chercher un sens, une intelligibilité. Saint Paul le fera avec passion, les Evangiles avec plus de sérénité, les Pères de l'Eglise avec un luxe herméneutique éblouissant.

Paul aux Romains

“J'ai au coeur une grande tristesse, une douleur incessante. Oui, je souhaiterais être anathème, être moi-

même séparé du Christ pour mes frères, ceux de ma race selon la chair, eux qui sont les Israélites, à qui appartiennent l'adoption, la gloire, les alliances, la loi, le culte, les promesses et les pères, eux enfin de qui, selon la chair, est issu le Christ qui est au-dessus de tout” [Rm 9,2-5]. “Déclaration excessive”²¹ ? ou plutôt déclaration passionnée, celle d'un amoureux éconduit qui refuse de regarder en face une réalité trop cruelle ? Paul s'écrie encore : “Si le rejet d'Israël a été pour le monde la réconciliation, que sera sa réintégration, sinon une résurrection d'entre les morts [Rm 11,15]²² ?”

Il faut renoncer à citer chacune de ces paroles de feu qui brûlent dans l'épître aux Romains plus que dans nulle autre. Pour faire court, et à regret, on s'en tiendra aux ‘idées’ :

◆ Paul a un mot d'ordre “Les juifs d'abord, les grecs ensuite” [Rm 1,16 et 2,9-10].

◆ Dieu n'a pas rejeté son peuple : Paul lui-même n'est-il pas “israélite, de la descendance d'Abraham, de la tribu de Benjamin” [Rm 11,1] ? Et dans son peuple, Dieu s'est réservé “un reste” [Rm 11,5], thème biblique s'il en est. Sous la plume de l'apôtre, il s'agit évidemment des judéo-chrétiens.

◆ Israël est un olivier ; certaines branches (les juifs incrédules) ont été coupées, d'autres branches venant de l'olivier sauvage (les paï ens convertis) ont été greffées. “A plus forte raison ces branches coupées seront greffées sur leur propre olivier” [Rm 11,24], et “l'endurcissement d'une partie d'Israël durera jusqu'à ce que soit entré l'ensemble des paï ens. Ainsi tout Israël sera

²¹ Commentaire de la TOB, note i.

²² Nous avons adopté la belle traduction de E. Osty que la *Bible de Jérusalem* a suivie de près.

sauvé” [Rm 11,25-26]. Le verbe est au futur, mais faut-il l'entendre comme une prophétie annonçant l'avenir et inspirée par le Saint-Esprit ? Quand des parents disent de leur enfant malade : “Nous le sauverons”, ils veulent signifier leur engagement total contre ce mal absolu qu'est la mort d'un enfant ; comme Abraham, “ils espèrent contre toute espérance” [Rm 4,18]. Telle est la logique de l'amour plus fort que la mort, la logique de la résurrection, celle de Paul. Le refus d'Israël ne peut être que partiel et temporaire : tout Israël sera sauvé, Dieu n'a pas rejeté son peuple. La foi de Paul, sa passion pour *ceux de sa race* ne laissent pas de place au doute.

◆ Un thème fréquent est celui de la jalousie. “Les païens ont accédé au salut, écrit Paul, pour exciter la jalousie d'Israël” [Rm 11,11]. Et plus loin “J'espère que mon ministère auprès des païens va exciter la jalousie de ceux de mon sang afin d'en sauver quelques-uns” [Rm 11,14]. A l'appui de sa ‘thèse’, il cite Moïse [Rm 10,19]. Manifestement l'ancien persécuteur ne fait appel ni à ses souvenirs, ni à la psychologie. Il ne s'agit pas d'un sentiment de jalousie, mais d'une argumentation qui aboutit à une conclusion logique. Comment les juifs ne pourraient-ils pas être jaloux de ceux que Dieu a élus, justifiés et glorifiés après les avoir “prédestinés à reproduire l'image de son Fils” [Rm 8,29] ?

D'ailleurs cet ‘argument’ n'est pas propre à l'apôtre. Dans les évangiles, on affirme que c'est par jalousie que les grands prêtres ont livré Jésus [Mt 27,18], et Clément de Rome dressera la liste des jaloux, à commencer par Caïn, en continuant par Esaü, les frères de Joseph, Aaron et Myriam, Dathan, Abiron, et Saül ; “Venons-en, dit-il ensuite, aux athlètes tout proches de nous ; c'est à cause de la jalousie et de l'envie qu'ont été persécutés les

valeureux apôtres Pierre et Paul et une immense foule d'élus”²³. Ce thème des frères ennemis, ébauché par Paul avec les exemples d'Ismaël et Isaac [Ga 4,29], d'Esau et Jacob [Rm 9,12], est promis à un bel avenir dans la réflexion chrétienne.

Récits et paraboles évangéliques

A l'époque où l'on rédigeait les évangiles, la situation qu'avait connue Paul, ne s'était pas améliorée, bien au contraire. Les chrétiens venus du paganisme ont évidemment conservé de la tradition orale tout ce qui les concernait, en particulier, face à Israël, les preuves de leur légitimité et les arguments permettant de soutenir la polémique.

Nombreux sont les récits évangéliques où les païens ont le beau rôle. Par exemple Zachée qui “lui aussi est fils d'Abraham” [Lc 19,9]²⁴, ou bien cette Cananéenne qui met en échec les arguments de Jésus “envoyé aux brebis perdues de la maison d'Israël” [Mt 15,24-28]. Il faut citer encore le centurion que Jésus admirait : “Chez personne en Israël je n'ai trouvé une telle foi. Aussi, je vous le dis, beaucoup viendront du levant et du

²³ Clément de Rome, *Epître aux Corinthiens*, 4, 5 et 6. SC n° 167, p.107 à 111.

²⁴ Saint Augustin, Saint Jean Chrysostome, Saint Ambroise et Loisy pensent que Zachée était un païen et non un juif, (voir le commentaire de L. Marchal dans *La Sainte Bible* de Pirot-Clamer). La déclaration de Jésus : “Lui aussi est fils d'Abraham” est un lieu commun de la prédication concernant l'élection des païens.

couchant prendre place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux, tandis que les héritiers du royaume seront jetés dans les ténèbres du dehors” [Mt 8,10]. Et Luc ajoute le célèbre aphorisme : “Il y aura des derniers qui seront premiers et il y aura des premiers qui seront derniers” [Lc 13,30]. “Ne vous avisez pas, dit encore Jean-Baptiste aux Pharisiens et aux Sadducéens, de dire en vous-même “Nous avons pour père Abraham”, car je vous le dis, des pierres que voici, Dieu peut susciter des enfants à Abraham” [Mt 3,9]. On imagine la fureur des juifs devant des gens qui se prétendent enfants d'Abraham et qui donnent en exemple des collecteurs d'impôts, des centurions, des cananéennes, des samaritains et des repenties. La très belle histoire de Jaïre [Mc 5,21], rapportée par les trois synoptiques, ne devait guère faire le contrepois auprès des pharisiens qui considéraient sans doute ce chef de synagogue avec quelque hauteur.

Ces récits évangéliques ont le grand avantage d'être rédigés en langage clair. Il n'en va pas de même pour les paraboles qui doivent être décryptées avec le souci de ne pas faire de contresens. Le Père Buzy, en son temps spécialiste des paraboles, les avait classées en deux groupes, les *morales* et les *dogmatiques*, ces dernières étant au nombre de huit exactement²⁵, et portant sur l'Histoire du salut, le dessein de Dieu et la destinée d'Israël. Or ces paraboles du Royaume, grâce au patient travail de prédicateurs bien intentionnés, sont passées progressivement dans le camp des *morales*, à l'exception d'une seule, celle des *Vignerons homicides* qui a vaillamment résisté à

²⁵ Buzy, *Introduction aux paraboles évangéliques*, Paris, Gabalda, 1912, p.405.

toute reconversion. Après l'avoir évoquée, il nous faudra en ramener quelques autres dans le même sillage, au nom même de l'exégèse la plus traditionnelle²⁶.

Donc, un homme planta une vigne et la confia à des vigneron. Les serviteurs que le maître leur envoie à plusieurs reprises, sont battus, outragés, jetés dehors et tués. A la fin c'est “le fils bien-aimé” qui subit le même sort. “Aussi je vous le déclare : le Royaume de Dieu vous sera enlevé, et il sera donné à un peuple qui en portera les fruits. Les grands-prêtres et les pharisiens comprirent qu'il parlait d'eux” [Mt 21,45]. Les chrétiens contemporains de la rédaction des évangiles ont également très bien compris que c'était aussi leur histoire.

La parabole des *Invités à la noce* [Mt 22,1] semble être assez composite mais elle présente bien des points de ressemblance avec celle des Vignerons homicides : les serviteurs sont envoyés en mission plusieurs fois ; eux aussi sont maltraités et assassinés ; les invités qui ne veulent pas venir sont remplacés par ceux que l'on trouve sur les places. Le roi en colère envoie ses armées pour tuer et incendier. Ce *Deus Sabaoth*²⁷ coexistera longtemps encore avec le *Père des cieux*.

Les ouvriers de la onzième heure [Mt 20,1] est tout à la fois une histoire invraisemblable, un défi à la justice sociale et un encouragement à la paresse. Impossible de classer une telle parabole dans les *morales*. “Allez vous aussi à ma vigne” dit le maître cinq fois dans la journée aux ouvriers qui attendent sur la place. Les premiers ont supporté tout le poids du jour, les

²⁶ Saint Irénée a commenté toutes ces grandes paraboles dans *Contre les hérésies*, 4,36. SC n° 100, p.877 à 919.

²⁷ Is.6,3 repris dans le *Sanctus* de la messe en rite latin.

derniers n'ont travaillé qu'une heure, mais tous reçoivent le même salaire “en commençant par les derniers pour finir par les premiers”. A ceux qui “murmurent” le maître répond par l'incontournable aphorisme : “Les derniers seront premiers et les premiers seront derniers”. Bien sûr “la vigne du Seigneur, c'est la maison d'Israël” [Is 5,7], un Israël où les “murmures” des uns répondent aux prétentions des autres.

“Un homme avait deux fils”, ce refrain lancinant ponctue l'admirable méditation de Charles Péguy sur cette parabole de *L'enfant prodigue*²⁸ qu'il faudrait relire devant le tableau de Rembrandt. Péguy ne dit pas “l'enfant prodigue”, ni l'un ni l'autre de ces mots ne sont dans la parabole. Avec une intuition très sûre, il ne peut dire que *Un homme avait deux fils*. Mais ce cadet est devenu un fils unique dans nombre de sermons édifiants qui négligent le fils aîné comme s'il était en trop dans une parabole inutilement bavarde. Or cette page d'évangile, replacée dans le contexte historique des premières communautés chrétiennes et rapprochée de toutes les citations que nous avons faites précédemment, ne peut pas être lue avec les seules lunettes du moraliste, à moins évidemment ‘d'oublier’ le fils aîné. Ce que n'ont pas fait les Pères de l'Eglise.

Donc, *un homme avait deux fils*. On aura reconnu le thème de la jalousie qui caractérise l'attitude d'Israël dans les épîtres de Saint Paul. Certes le mot jalousie n'est pas dans le texte, mais que fait le fils aîné sinon une crise de jalousie caractérisée : on ne lui a même pas donné un chevreau pour festoyer avec ses amis, alors qu'on tue le veau gras pour son

²⁸ Péguy (Ch.), *Le porche du mystère de la deuxième vertu*, Cahiers de la Quinzaine du 22 oct. 1911, p.158, et Lc 15,11.

débauché de frère ! Là comme ailleurs “la lettre tue”, c'est l'histoire elle-même qui donne sens. Tel bon prêtre dans sa prédication faisait observer que le père partageait non pas son bien, mais sa substance, son essence, son être (*substantia, ousia*). Les étymologies populaires ou savantes vont souvent à contresens. On oublie quelquefois l'évidence, ici la jalousie, alors que l'on déploie des trésors d'érudition, dictionnaires et concordances en main.

Il nous faut également remarquer que la parabole reste en suspens. “Mon enfant, tu es toujours avec moi” dit le Père, et l'on attend encore la réponse du fils. Bien sûr depuis des siècles, chacun, sans le dire, se construit son happy-end. Pour que l'histoire soit morale, la moralité, bien sûr, doit triompher. Le fils aîné ne peut que rentrer à la maison et la fête continue. Mais les chrétiens du premier siècle savent bien que l'aîné ne s'est pas encore décidé à entrer. Dans la parabole “il est toujours avec le Père”, sans doute en train de tergiverser, et le cadet attend, et la fête est gâchée. Dans la parabole des *Vignerons homicides* on faisait “périr misérablement les misérables”, c'était le temps de la colère (*dies irae*²⁹) ; dans celle des *Deux fils*³⁰ on est entré dans le temps de la miséricorde et de la patience divines.

Ces paraboles dites dogmatiques, que nous dirions plus volontiers prophétiques ou historiques, peuvent également développer un sens moral ou spirituel sur la prière, les vices ou les vertus et en général sur l'attitude de chacun devant Dieu. Par

²⁹ So 2,3 et *Séquence* de la messe des funérailles.

³⁰ Il faudrait dire *La parabole des deux fils, dite parabole de l'Enfant prodigue* pour ne pas la confondre avec l'autre parabole des deux fils de Mt 21,28-32.

exemple Saint Ambroise, commentant cette parabole, exhorte d'abord ses fidèles à la pénitence et à la confiance : “N'ayons pas peur si nous avons gaspillé en plaisirs terrestres le patrimoine de dignité spirituelle que nous avons reçu ... car Dieu vient à votre rencontre, il se penchera sur votre cou, il vous donnera le baiser, qui est gage de tendresse et d'amour”³¹. Mais ensuite Ambroise développe le sens prophétique de la parabole : “Dans ces deux frères il y a les deux peuples ... L'aîné demeure à la porte, il n'est pas exclu, mais il n'entre pas, méconnaissant la volonté de Dieu d'appeler les Gentils. Lorsqu'il l'apprend, il jalouse, il est torturé par le bonheur de l'Eglise et il demeure au dehors. Du dehors, en effet, Israël entend le chant et la symphonie et il s'irrite de l'accord réalisé par la grâce du peuple et le joyeux concert de la foule. Mais le Père, qui est bon, eût voulu le sauver : Tu as toujours été avec moi, disait-il”³². Ainsi la leçon de morale qui se superpose au sens littéral et symbolique de la parabole, est fondée sur l'histoire même du salut.

Mais cette exégèse est-elle traditionnelle ? Il semblerait que non puisque Tertullien s'y oppose avec la dernière énergie. Vers 210, au moment où il écrit son commentaire de la parabole dans son traité sur *La pudicité*, il a rompu depuis plusieurs années avec l'Eglise. Il entend protester contre le laxisme des évêques qui vont jusqu'à “ouvrir toute grande la porte de la pénitence au péché de l'adultère et à la fornication”³³. Pour ce grand spécialiste des questions sexuelles³⁴ ces péchés sont

³¹ Ambroise, *Traité sur l'évangile de Luc*, 7,212. SC n° 52, p.88.

³² Ibid.7,241, p.98.

³³ Tertullien, *La pudicité*, 6,1. SC n° 394, p.169.

³⁴ Tertullien a consacré à ce sujet six ouvrages intitulés : *Le voile des vierges*, *La toilette des femmes*, *A ma femme*, *Exhortation à la chasteté*, *Le*

irrémisibles. Or les *psychiques*, entendez les catholiques, lui opposent la parabole des deux fils. Tertullien, le *pneumatique*, se lance alors dans la polémique pour confondre ses adversaires. “Par ces deux fils, écrit-il, les psychiques entendent les deux peuples : le peuple juif étant l'aîné, le peuple chrétien le cadet”³⁵. Impossible, rétorque Tertullien, les juifs ne peuvent pas dire comme le fils aîné qu'ils n'ont jamais transgressé les ordres du père, les prophètes affirment le contraire³⁶. Alors faut-il inverser les rôles et “identifier le chrétien au fils aîné et le juif au fils cadet ? ... Mais, dans ce cas, c'est la conclusion qui ferait difficulté. En effet, loin de s'affliger, le chrétien se réjouit de voir le juif restauré (*restitutione Iudaei*), car enfin toute notre espérance est liée à celle que le peuple d'Israël garde pour l'avenir”³⁷. Des phrases comme celle-ci mériteraient de figurer dans une anthologie à l'usage des chrétiens !

Après avoir invalidé deux interprétations, Tertullien en propose une troisième dont le grand avantage est de montrer que les chrétiens débauchés ne peuvent pas être admis à la pénitence, car le fils cadet de la parabole représente, non pas les chrétiens, mais les païens et les publicains, ces derniers étant aussi des païens ; les uns sont pécheurs de par leur profession (*ex officio*), les autres du fait de leur nature (*ex natura*) ! mais tous sont appelés au baptême et non à la pénitence, ce qu'il fallait démontrer ! Quoi qu'il en soit, grâce à Tertullien, nous avons la certitude que l'interprétation d'Ambroise était traditionnelle dès le

mariage unique, La pudicité.

³⁵ Tertullien, *op. cit.*, 8,3., p.185.

³⁶ Cyrille de Jérusalem fait la même objection [PG 72, col.804].

³⁷ Tertullien, *op. cit.* 8, 8 et 9, p.185 et 187.

début du troisième siècle, ce qu'il fallait prouver !

Des miraculés

Les miracles tiennent dans les évangiles une place au moins aussi importante que les paraboles. Malades, aveugles, sourds-muets, lunatiques, hydropiques, lépreux, paralysés, possédés, hémorroïsse, tous attendent leur guérison. Mais ces miracles, avant d'être des manifestations de la puissance divine, sont d'abord une preuve messianique. Luc inaugure solennellement la prédication de Jésus à Nazareth par la lecture du prophète Isaïe : la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres, aux captifs, aux aveugles et aux opprimés [Lc 4,18]. A Jean-Baptiste Jésus fait répondre que les aveugles, les boiteux, les lépreux et les sourds sont guéris, que les morts ressuscitent et que les pauvres sont évangélisés³⁸.

Cette nouvelle 'nomenclatura' chrétienne est désormais constituée. "Allez chercher les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux" [Lc 14,21] est-il dit dans la parabole du Festin. Et c'est exactement les mêmes que le pharisien doit inviter à sa table en lieu et place de ses amis [Lc 14,13], car ils sont heureux les pauvres, les affamés, ceux qui pleurent, les exclus, les proscrits et les persécutés [Lc 6,20]³⁹. Inversement, les riches, les repus, ceux qui rient, ceux dont on dit du bien sont voués au malheur. Le

³⁸ Mt 11,5 citant à la file Is 42,18 ; 26,19 ; 29,18 ; 35,5-6 et 61,1.

³⁹ Les *exclus*, littéralement "lorsque les hommes vous rejettent".

cantique de Marie ne dit pas autre chose : “Le Tout-Puissant a élevé les humbles, il a comblé les affamés, et les riches, il les a renvoyés les mains vides” [Lc 1,52]. Les récits de miracles, les Béatitudes, le Magnificat et les paraboles du Royaume sont d'une totale cohérence. La réflexion chrétienne sur ce monde à l'envers où “les derniers seront les premiers” va se poursuivre dans l'exégèse patristique avec un lyrisme et une symbolique auxquels personne ne peut rester insensible.

CHAPITRE VI

LA TRADITION HERMENEUTIQUE

Dans les chapitres précédents nous avons essayé de relire les évangiles en tenant compte du contexte historique dans lequel ils avaient été écrits. Nous avons fait une place toute spéciale à la parabole dite de *L'enfant prodigue*. Or, pourrait-on objecter, cette interprétation n'est que le miroir d'une situation historique propre aux tout premiers siècles de l'Eglise ; au temps de Constantin, la Synagogue s'était repliée sur elle-même depuis bien longtemps, elle n'était plus de taille à lutter contre sa concurrente, et la parabole ne pouvait plus avoir la même signification.

Or, pendant des siècles, la double interprétation d'Ambroise, l'historique et la morale, est reprise inlassablement par les Pères de l'Eglise, non pas dans de savants ouvrages d'exégèse allégorique, mais dans les sermons qui reflètent ce

que l'on enseignait au peuple chrétien. Du V^{ème} au XII^{ème} siècle, et sans doute bien au-delà, cette herméneutique apparaît comme fixée une fois pour toutes, à tel point que les commentaires de cette parabole dont nous donnons ici quelques exemples, pourraient paraître monotones et répétitifs, si leur force et leur intérêt ne résidaient précisément dans cette unanimité dont ils témoignent. Et qu'est-ce donc que la Tradition de l'Eglise sinon cet accord à travers les siècles ? Enfin, il faut souligner que ces textes touchent un point extrêmement sensible de notre histoire religieuse, et en traitent avec une délicatesse, une clarté et un respect remarquables. Cette herméneutique traduit en images simples et lumineuses les solennelles déclarations de Paul [Rm 9-11] sur la place d'Israël dans l'histoire du salut.

Exégèse, allégorie ou herméneutique ?

D'aucuns estimeront sans doute que tout cela ne prouve rien, que cette exégèse allégorique n'est qu'un château de cartes, une construction virtuelle qui n'a aucune consistance au regard de la très scientifique exégèse historico-critique. En un sens ils ont raison : cette exégèse ne prouve rien, d'ailleurs elle n'en a pas la prétention. C'est une herméneutique, une interprétation qui ne prétend pas démontrer la vérité, mais la montrer, la glorifier, la célébrer dans le langage des images qui s'enchaînent, se superposent, s'effacent et se reconstruisent. La vérité est donnée par la foi. Le reste est action de grâce. Pour les Pères de l'Eglise

qui, pour la plupart, étaient des pasteurs, l'essentiel est là

Mais, de nos jours, qui s'intéresse encore dans l'Eglise à l'herméneutique ? La chose est d'autant plus étonnante qu'un mouvement inverse s'est opéré dans les sciences profanes, et plus précisément dans les sciences de l'homme et du langage. Venant d'un positivisme très étroit, les recherches sur le langage occupent maintenant le devant de la scène. Qu'il nous suffise d'évoquer F. de Saussure et P. Ricoeur⁴⁰ qui ont donné à l'herméneutique ses lettres de noblesse. Et comment ne pas citer S. Freud et J. Lacan pour lesquels le mot, l'image, le rêve et l'imaginaire sont tout ! Cependant l'exégèse moderne n'a guère été touchée par ce grand courant, et les Pères de l'Eglise n'ont pas encore terminé leur traversée du désert. Mais comment imaginer que, dans l'Eglise, les chercheurs boudent encore longtemps un patrimoine aussi somptueux, alors que les sciences profanes leur offrent la clef pour y entrer ?

Après ce plaidoyer, certes trop lyrique, on voudra bien lire les commentaires des Pères de l'Eglise sur la parabole de *L'enfant prodigue* avec la complicité de celui qui s'est donné la peine de pénétrer dans leur univers symbolique.

⁴⁰ Voir de P. Ricoeur : *De l'interprétation, essai sur Freud*. Paris, Seuil, 1965 ; du même, la préface écrite pour la traduction française du livre de R. Bultmann, intitulé *Jésus, mythologie et démythologisation*, Paris, Seuil, 1968, p.9 à 12.

Augustin (+ 430)

On ne s'étonnera pas de trouver Augustin suivre l'interprétation d'Ambroise, puisqu'il avait été son auditeur :

“Le fils aîné qui pendant ce temps n'est point allé dans une région lointaine, mais n'est cependant pas dans la maison, représente le peuple d'Israël. Il est dans les champs, c'est-à-dire qu'il est tout entier aux oeuvres de la terre, dans le riche héritage de la loi et des prophètes, et dans toutes sortes d'observations juridiques. ... L'indignation du peuple d'Israël dure encore, et il ne veut pas entrer. Mais lorsque la plénitude des nations sera entrée dans l'Eglise, le Père sortira dans le temps opportun, afin que *tout Israël soit sauvé*. Ce peuple est tombé en partie dans l'aveuglement, figuré par l'absence du fils aîné dans les champs, jusqu'à ce que le plus jeune revienne pleinement de ses longs égarements au milieu de l'idolâtrie des nations, pour manger le veau gras. Les Juifs, en effet, seront un jour ouvertement appelés au salut qui vient de l'Evangile ; et cette vocation manifeste nous est ici représentée par la sortie du père qui vient prier son fils aîné d'entrer”⁴¹.

Certains qualifieront cette interprétation d'allégorique. Pour eux la parabole se réduit à trois équations :

Le père = Dieu

⁴¹ Augustin, in *Luc* 33,6 et 7, cité par F. Lovsky, dans *L'antisémitisme chrétien*, p.104.

L'aîné = Israël ou les pharisiens.

Le cadet = L'Eglise ou les pécheurs.

Ils s'interdisent toute autre similitude. N'est-ce pas nier le génie propre de la parabole qui fait appel à l'imagination et qui est aux antipodes de la pensée abstraite, voire mathématique. Le commentaire d'Augustin est l'exacte traduction en images des chapitres 9 à 11 de l'épître aux Romains ; on ne saurait trouver parallélisme plus étroit entre l'exposé de Paul et la parabole interprétée par Augustin.

Pierre Chrysologue (V^{ème} siècle)

Pierre Chrysologue, évêque de Ravenne, commence ainsi une série de cinq sermons sur la parabole de *L'enfant prodigue* :

“Aujourd’hui le Seigneur appelle le père et ses deux fils pour nous les présenter afin de découvrir au travers d’une belle image figurative la grande révélation de sa bonté, la cruelle jalousie du peuple juif et le retour du peuple chrétien dans une attitude de suppliant”⁴².

Après avoir développé longuement le sens *historique* de la parabole, c’est-à-dire l’histoire elle-même, l’évêque de Ravenne se propose d’exposer le sens *mystique* :

⁴² Pierre Chrysologue, *Sermon* 1. PL 52, col.183,A.

“*Il a deux fils*. Evidemment il s’agit des deux peuples, le juif et les gentils. Mais la prudence de la Loi a fait que le Juif est l’aîné, et la sottise du paganisme a valu aux gentils d’être le cadet”⁴³.

“Mais Dieu le Père a permis que le Gentil ait faim pour que l’occasion de l’erreur devienne la raison de son salut : en effet c’est ainsi que le Père a laissé le Juif sans le perdre, et qu’il a laissé le gentil souffrir de la faim pour qu’il revienne. Alors il revient vers le Père et s’écrie : *Père j’ai péché contre le ciel et contre toi*. Après le retour du plus jeune vers la maison du Père, c’est la voix quotidienne de l’Eglise qui proclame appeler Dieu Père, lorsqu’elle dit : *Notre Père qui es aux cieux, j’ai péché contre le ciel et contre toi*. Il a péché contre le ciel lorsqu’il blasphémait en faisant dieux le soleil, la lune et les étoiles, et qu’il profanait ceux-ci en les adorant”⁴⁴.

“Le frère aîné, le fils aîné qui vient des champs, c’est le peuple de la Loi. Il entend dans la maison du père la symphonie, il entend les chœurs, et il ne veut pas entrer. Nous voyons ceci de nos yeux tous les jours. En effet le juif vient à la maison du Père, c’est-à-dire vers l’Eglise. Il reste dehors par jalousie, il entend résonner la cithare de David, il entend la symphonie faite de l’accord des prophètes, il entend les chœurs de l’assemblée variée des peuples, et il ne veut pas entrer, se tenant dehors par jalousie. Au moment même où il condamne et repousse avec horreur son frère paï en à cause de ses moeurs d’autrefois, lui-même refuse les bontés paternelles,

⁴³ Ibid. *Sermon 5*. PL 52, col.197,B.

⁴⁴ Ibid. *Sermon 5*. PL 52, col.199,B.

lui-même s'exclut des joies paternelles⁴⁵.

On aura remarqué que le commentaire de l'évêque de Ravenne est très proche de celui de l'évêque de Milan. Rien d'étonnant à cela. Cette exégèse est classique, ou plus exactement traditionnelle ; nous sommes là au plus près de l'esprit évangélique qui refuse à quiconque de se croire supérieur aux autres, car tous sont pécheurs. Nous sommes très loin des *Contra Judaeos*, ces écrits polémiques qui veulent absolument convaincre l'adversaire en l'accablant de citations bibliques diverses et variées. La parabole des deux fils est d'une telle pertinence qu'elle ne peut donner lieu à aucun dérapage d'agressivité et d'intolérance.

D'ailleurs, comme toujours, l'histoire peut se retourner contre ceux qui seraient tentés de l'utiliser comme un réquisitoire contre les juifs. Il suffit de lire la parabole avec les yeux du moraliste. Alors tout le monde se retrouve sur le banc des accusés, car c'est l'*infâme jalousie* qui fait les *meurtriers*, les juifs comme les chrétiens. Ainsi cette parabole devient un jeu de rôle dans lequel chaque acteur doit jouer les deux personnages successivement. Nous retrouvons là cette logique évangélique qui brouille toujours les cartes de la logique humaine, car *Les premiers seront les derniers*. L'aphorisme s'applique aussi bien aux juifs qu'aux chrétiens. Pierre Chrysologue, comme son confrère de Milan, interpelle vigoureusement ses auditeurs qui pourraient être tentés de se donner le beau rôle, celui du cadet, alors que la jalousie, interprétée par le fils aîné, les menace également :

⁴⁵ Ibid. *Sermon 5*. PL 52, col.201,A.

“Au commencement la jalousie a chassé et précipité du ciel le démon lui-même. La jalousie a exclu du paradis le premier homme de notre race. La jalousie a séparé de la maison paternelle ce frère aîné. La jalousie a armé la descendance d’Abraham, le peuple saint, pour le meurtre de son Auteur, pour la mort de son Sauveur ... Si donc nous voulons mériter la gloire céleste, posséder la béatitude du paradis et habiter la maison du Père éternel, si nous voulons ne pas être considérés comme des meurtriers des biens célestes, chassons par une foi vigilante et la lumière de l’esprit l’infâme jalousie, repoussons ses embûches et faisons taire par toutes les armes célestes parce que l’amour nous unit à Dieu, de même que la jalousie nous en sépare”⁴⁶.

Grégoire le Grand (+ 604)

Les *Morales sur Job* sont des conférences monastiques données à Constantinople par Grégoire, entre 579 et 585. Dans son commentaire, il ne parle pas de la parabole de *L’enfant prodigue*, mais, au détour d’un verset du Livre de Job, il reprend les mêmes images, les mêmes personnages, et surtout la même signification symbolique, à savoir la place des Juifs et des chrétiens dans l’histoire du salut. On voudra bien excuser ce grand pape d’être un champion de l’allégorie ; l’important pour

⁴⁶ Ibid. *Sermon* 4. PL 52, col.194,B.

nous est de trouver, sous l'écorce de ce genre littéraire, le fruit qui, seul, est bon à manger.

“Or, lit-on au chapitre premier du Livre de Job, *un jour que les fils et les filles de Job mangeaient et buvaient du vin dans la maison de leur frère aîné ...*” Il n'en faut pas plus à Grégoire pour développer le thème bien connu des deux fils :

“Les fils et les filles du bienheureux Job figurent ... l'ensemble des fidèles. Le Seigneur incarné choisit d'abord et appela à la foi un petit nombre d'habitants de Judée, et ce fut après qu'il attira à lui la multitude des Gentils. Qui donc est le fils aîné du Seigneur, sinon le peuple juif, engendré jadis au Seigneur par la promulgation de la Loi ; et qui sont les cadets, sinon les paï ens rassemblés des extrémités du monde ?”⁴⁷.

Grégoire explique ensuite sans la moindre hésitation, que, dans les premiers temps de l'Eglise, “les apôtres se nourrissaient encore des délices de la Sainte Ecriture au milieu du seul peuple d'Israël”⁴⁸. Et plus loin, Grégoire insiste encore : “On rapporte que les apôtres et ceux qui les suivaient, mangeaient dans la maison de leur frère aîné, parce que c'est encore dans la demeure du peuple juif qu'ils se nourrissaient des délices de la doctrine sainte”⁴⁹. Hélas, comme dans l'histoire de Job, la tempête survint et ce fut *une cruelle persécution* déclenchée par les Prêtres, les Scribes, les Anciens et les Pharisiens. Ainsi “celui que le peuple juif a repoussé alors qu'il venait à lui, à peine les

⁴⁷ Grégoire le Grand, *Morales sur Job*. SC n° 32, p.215.

⁴⁸ Ibid. p.215.

⁴⁹ Ibid. p.220.

Gentils l'eurent-ils rencontré qu'ils le reconnurent avec foi"⁵⁰. Grégoire est sans doute l'un des derniers témoins de cette immense déception qui s'est abattue sur les chrétiens du premier siècle ; en effet, non seulement ils étaient chassés, comme Paul, de toutes les synagogues, mais de plus, ils devaient renoncer à voir Israël prendre sa place, la première, dans l'Eglise de Dieu.

Après avoir commenté le verset où il est question de la maison du frère aîné, Grégoire continue sa méditation sur les deux peuples à partir de cet autre verset : *“Nu, je suis sorti du sein de ma mère, et nu, j’y retournerai !”* C'est la plainte de Job lorsque les messagers viennent lui apprendre qu'il a tout perdu. Quel est le rapport avec le thème qu'il veut développer ? Rien à voir avec une quelconque exégèse historico-critique, ou même allégorique. L'ingéniosité de l'auteur et son imagination créent la beauté de ce texte admirable :

“Nu, je suis sorti du sein de ma mère, et nu, j’y retournerai !

La mère du Rédempteur selon la chair, c'est la Synagogue d'où il s'est avancé vers nous revêtu d'un corps qui le rendait visible. Elle l'a tenu caché sous le couvert de la lettre, en négligeant d'ouvrir les yeux de l'âme à l'intelligence spirituelle. Refusant de voir le Dieu qui se cachait sous la chair d'un corps humain, elle a comme dédaigné de considérer à nu sa divinité. Mais nu, du sein de sa mère il est sorti : parce que, quittant le sein de la Synagogue, il est venu aux nations.” ...

“Lui donc, quittant la Synagogue et se manifestant à la foi des païens, est sorti nu du sein de sa mère. Mais l'a-t-il pour cela entièrement abandonné ? D'où viendrait alors que le

⁵⁰ Ibid. p.223.

prophète a dit : “*Quand bien même le nombre des enfants d’Israël serait comme le sable de la mer, un petit reste seulement sera sauvé*” [Is 10,22 et Rm 9,27] ? D’où viendrait qu’il est écrit : “*Jusqu’à ce que soit entré la masse des gentils, et que, de la sorte, Israël tout entier soit sauvé*” [Rm 11,25-26] ? Un jour viendra donc où il se fera pleinement reconnaître à la Synagogue elle-même : ce sera sans aucun doute à la fin du monde, quand lui-même, au “*reste*” de sa race se montrera tel qu’il est, Dieu. Et c’est très justement qu’il est dit ici : “*Nu, j’y retournerai*”, car c’est nu qu’il revient au sein de sa mère quand, à la fin du monde, celui qui s’est fait homme dans le temps et se trouve méprisé, révélera à sa propre Synagogue qu’il était Dieu avant les siècles”⁵¹.

Après l’épître aux Romains et les *Morales sur Job*, toute dissertation sur le prétendu rejet d’Israël est nulle et non avenue.

⁵¹ Ibid. p.224-225.

Bède le Vénérable (+ 735)

La parabole de *L'enfant prodigue* est lue le samedi qui suit le dimanche de *Reminiscere*, deuxième dimanche de Carême, ce qui nous vaut des commentaires fournis dans tous les grands sermonnaires, dont celui de Bède, ce moine breton, connu pour user et abuser de l'allégorie, genre littéraire aussi édifiant que fantaisiste. Commentant l'ordre du père : *Amenez le veau gras et tuez-le*, il n'hésite pas un seul instant à écrire : "Le veau gras c'est le Seigneur lui-même", avec cette précision rassurante : "mais selon la chair"⁵² !

Cependant lorsqu'il en vient à la signification des deux fils, l'aîné et le plus jeune, le sillon exégétique tracé depuis des siècles s'impose à lui sans qu'il lui soit possible d'en dévier et même d'y semer ses fleurs de rhétorique habituelles. C'est donc bien comme témoin de la tradition que nous citons Bède :

"Le fils aîné signifie ceux qui ont gardé le culte du Dieu unique, et le plus jeune ceux qui ont abandonné Dieu jusqu'à rendre un culte aux idoles"⁵³.

"*Mais il est indigné et ne veut pas entrer. Son père sortit et commença à l'en prier. Il est indigné même à présent, et jusqu'à maintenant il ne veut pas entrer*"⁵⁴. Lors donc que la plénitude des nations sera entrée, son père sortira au temps opportun afin que *tout Israël même soit sauvé* [Rm 11,26] La

⁵² Bède, *Homélie* 1,3,48. PL 94, col.377,D.

⁵³ Ibid. 1,3,48. PL 94, col.375,B.

⁵⁴ Il semble bien que Bède fasse allusion ici aux juifs de son temps.

cécité d'une partie d'entre eux est comme l'absence dans les champs : elle durera jusqu'à ce que le fils cadet resté longtemps dans l'idolâtrie des païens, ayant retrouvé sa plénitude, soit entré pour manger le veau gras. En effet, un jour, l'appel des juifs au salut de l'Évangile sera révélé. La manifestation de cet appel est exprimée par la sortie du père pour prier le fils aîné⁵⁵.

Bède termine son sermon par une invitation à son lecteur :

“Que tu veuilles référer ces deux fils soit à l'un et l'autre peuple, soit, comme il plaît à certains, à deux hommes quelconques, l'un pénitent et, bien entendu, l'autre juste, ou qui se croit juste, que le frère aîné se réjouisse avec *son frère plus jeune, car il était mort et il revit, il était perdu et il est retrouvé*”⁵⁶.

Bède est d'abord un moraliste, il s'adresse à des hommes *quelconques* pour les inciter à la pénitence avec l'histoire du Prodiges. Cependant il ne peut passer sous silence l'interprétation traditionnelle de cette parabole. Il le fait d'ailleurs excellemment en citant l'incontournable chapitre 11 de l'épître aux Romains. On ne saurait trouver meilleure référence.

⁵⁵ Ibid. 1,3,48. PL 94, col.378,D.

⁵⁶ Ibid. *Homélie* 1,3,48. PL 94, col.380,A.

Paul Diacre (VIII^{ème} siècle)

Manifestement le sermon de Bède était un classique. On le retrouve tel quel une deuxième fois dans la publication de ses oeuvres⁵⁷, et une troisième fois⁵⁸ sous le nom d'Haymon d'Auxerre (dit d'Halberstadt) qui vivait au IX^{ème} siècle. Mais entre les deux, il y a un lombard, le diacre Paul ; avec Alcuin et quelques autres, il fait partie de ces grands *humanistes* que Charlemagne avait attirés à sa cour. Un des objectifs de cette *renaissance carolingienne* était de corriger le latin fautif parlé par les ci-devant barbares. Paul reprend l'homélie de Bède, mais la traduit en bon latin, phrase par phrase, sans rien changer au fond ni surtout à l'herméneutique de son original. Ainsi Paul propose au clergé mal dégrossi de son temps un modèle de prédication conforme aux vœux de l'Empereur. L'extrait suivant suffira à montrer, sinon la qualité du latin, du moins l'accord parfait des deux homélies quant au fond.

“Mais il est indigné et ne veut pas entrer. Jusqu'à maintenant, à cause de leur obstination, les juifs sont dehors et ne veulent pas entrer dans la foi de l'église. Donc son père sortit et commença à l'en prier. Au dernier temps du monde, l'appel des juifs sera accompli parce qu'ils seront prêts à croire à la prédication d'Elie et d'Enoch⁵⁹. La sortie du père, c'est l'appel

⁵⁷ Bède, *Sur l'évangile de Luc*, 4,15. PL 92, col.522 à 528.

⁵⁸ Haymon, *Homélies du temps*, 2,41. PL 118, col.247 à 253.

⁵⁹ Cette mention d'Elie et d'Enoch est à peu près la seule originalité que Paul se permette sur le fond par rapport à son modèle.

ouvert aux juifs. Car alors, en quelque sorte, il sortira et les priera pour que, après l'entrée de la plénitude des païens, *tout Israël même soit sauvé* comme le plus jeune fils, et que soit frappée la cécité de l'infidélité du plus grand nombre⁶⁰.

Le Vénérable Godefroy (XII^{ème} siècle)

Godefroy est Abbé du monastère d'Admont, en Styrie (Autriche). Il ne recopie pas le sermon de Bède, mais comme lui, il fait assaut d'ingéniosité et d'imagination dans l'art de broder de pieuses allégories pour l'édification de ses moines. Cependant, lorsqu'il abandonne le commentaire parénétique pour exposer l'histoire du salut, il retrouve aussitôt la grande tradition herméneutique qui, à son époque, court sans interruption depuis plus de dix siècles.

“Il entend cette symphonie et ces chants, le fils aîné comme le peuple juif qui, d'une certaine manière, s'attarde maintenant dans les champs ... Il entend, mais il est indigné et ne veut pas entrer parce qu'il ne veut pas s'unir à la sainte Eglise unanime en croyant au Fils de Dieu. Cependant son père sort et commence à l'en prier. Cette sortie du père signifie l'appel du peuple juif à l'approche de la fin du monde à venir. Alors en effet, Dieu le Père, d'une certaine manière, sortira pour prier le fils aîné, le peuple juif, lorsqu'il manifesterà leur appel par ses

⁶⁰ Paul Diaire, *Homélies du temps*, 187. PL 95, col.1261,D.

prédicateurs, et que la grâce de son admirable visite les illuminera complètement pour croire en celui qu'il a envoyé, son Fils unique"⁶¹.

Une interprétation qui s'impose à tous

Après avoir parcouru ces textes, il faut souligner l'exceptionnelle similitude de ces commentaires : la tradition herméneutique s'impose à tous. A noter également qu'il n'est jamais question du *rejet d'Israël* : la parabole ne peut pas servir de support à une telle affirmation. Par contre, la solennelle déclaration de Paul "*Tout Israël sera sauvé*" est fermement tenue, mais ne se réalisera qu'à la fin du monde. Le prosélytisme et d'éventuelles conversions sont hors de question. C'est Dieu *qui sort* pour appeler. Personne d'autre que Lui n'a l'initiative.

Il faut encore remarquer que cette parabole, comme d'ailleurs tout l'Évangile, est une arme dangereuse pour celui qui voudrait s'en servir pour se justifier. En passant continuellement de l'histoire à la morale, les Pères de l'Église interdisent aux chrétiens de s'attribuer le beau rôle. Juifs comme chrétiens sont également *meurtriers*.

Mais, dira-t-on, cette parabole est inacceptable pour les juifs. L'excellent M. Chouraki l'a bien compris lorsqu'il commente : "Cette parabole doit être interprétée avec le souci

⁶¹ Godefroy, *Homélie dominicales*, 31. PL 174, col.203,C.

d'éviter toute allégorisation excessive⁶². Qui ne serait d'accord avec lui ? Bien évidemment, il ne faut pas tomber dans l'excès. Mais, après avoir posé ce truisme, tout reste à faire : pour Luc et ses lecteurs que signifiait cette parabole ? Comment a-t-elle été comprise par la tradition herméneutique ? C'est à ces questions que nous avons essayé de répondre.

Il faut d'ailleurs bien se persuader que cette parabole n'est pas destinée aux juifs, mais aux chrétiens qui doivent impérativement se situer par rapport à Israël pour se comprendre eux-mêmes. Alors seulement ils pourront dialoguer, prier et agir avec leurs frères aînés.

⁶² Chouraki (A.), *L'annonce des quatre*, dans *Loucas* 15,11.

CHAPITRE VII

LE MYSTERE DES DEUX PEUPLES

Dès le deuxième siècle, les Pères de l'Eglise ont relayé Paul et les évangélistes sur le thème des deux peuples. Les affrontements entre les deux communautés ont cessé. 'On ne se cause plus', exception faite, remarquable, de Justin. On rédige des *Contra Judaeos* à usage interne, comme un exercice d'école. On ne se fait plus d'illusions, mais cette séparation est toujours ressentie comme un divorce, un échec, un scandale. C'est un souvenir cuisant, une situation incompréhensible. Incompréhensible ? Les Pères de l'Eglise feront tout pour rendre intelligible ce refus d'Israël, pour lui donner un sens.

Un homme avait deux fils. Les paraboles évangéliques avaient tracé le chemin, Paul avait commencé à exploiter une mine inépuisable, celle de l'Ancien Testament : "Abraham eut deux fils, un de la servante, un de la femme libre" [Ga 4,22]. Dans le droit fil

de cette tradition, les Pères allaient poursuivre avec une constance et une unanimité impressionnantes. Ainsi, ce douloureux échec était supportable puisque c'était écrit, annoncé, prophétisé, préfiguré, *secundum scripturas*.

Certes, on pouvait trouver dans les Psaumes, dans Isaï e, Osée et quelques autres des prophéties qui annonçaient ces événements et qu'on avait rassemblées très tôt, à la suite de Saint Paul⁶³, dans des recueils de *testimonia* comme matériel catéchétique et surtout apologétique. Mais la plupart des Pères ont développé leur réflexion à partir de l'*Histoire sainte* considérée comme un livre d'images prophétiques annonçant à l'avance, sur un mode symbolique, ce qui devait arriver. Cette exégèse typologique⁶⁴, bien mal nommée, ne prétend pas découvrir un autre sens littéral que l'auteur aurait caché sous les mots de son récit ; il ne s'agit pas d'une exégèse, mais d'une interprétation sous l'entière responsabilité de l'Eglise qui l'a faite sienne dans ses Ecritures, sa liturgie et les écrits de ses grands docteurs. Ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas la validité de cette herméneutique, mais le message et l'enseignement qui sont ainsi délivrés concernant le refus d'Israël.

Etant traditionnelle, la typologie ne peut pas être livrée à "l'imagination au pouvoir". C'est pourtant ce que lui reprochent ses détracteurs qui la condamnent d'un mot : allégorie ! Des bambins fessus et voraces escaladant une matrone aux seins gorgés de bon lait, telle est l'allégorie de la Charité style XVIII^{ème} siècle. Celle du XIX^{ème} siècle s'est rhabillée à Saint-Sulpice et accueille des enfants pauvres. On conçoit qu'après des

⁶³ Rm 9,25 citant Osée 2,25 et Isaï e 10,22-23.

⁶⁴ Du grec *typos* : l'image, la figure.

spectacles aussi affligeants, l'allégorie en soit morte. Mais la typologie classique est tout autre chose qu'une figure de style. Certes les Pères ne se sont pas privés de broder autour des grands personnages et des grands événements typiques et traditionnels en donnant un *sens spirituel* à une foule de détails qui viennent enjoliver le sujet central. Le côté rhétorique, poétique et lyrique, pastoral et mystique de cette littérature est évident. En définitive la typologie est toujours associée à l'action de grâce pour les merveilles que Dieu a faites pour son Peuple, c'est en quelque sorte sa fonction. Ce n'est, en aucun cas, un argument apologétique, ni même une preuve par l'Écriture. Les interprétations allégorisantes qui seraient contraires à la foi et au dogme, sont nulles de plein droit. L'allégorie n'engage que son auteur qui peut avoir du génie ou un goût plus que douteux⁶⁵, alors que la typologie est un fruit de la tradition patristique.

La littérature patristique sur ce "mystère des deux peuples" est immense. Nous ne ferons bien sûr que l'évoquer en privilégiant les écrivains du deuxième siècle, encore très proches de ces chrétiens des années 70-100 qui sont au cœur de notre recherche. Cependant nous n'hésiterons pas à citer également Saint Hilaire de Poitiers. Son *Traité des mystères* est "un manuel d'exégèse typologique à l'usage des prêtres de son diocèse chargés par lui d'expliquer aux fidèles les *lectiones divinae*"⁶⁶. Certes Hilaire n'éblouit pas son lecteur à la façon d'Origène ou de Chrysostome, mais, avec lui, on est sûr d'être dans le domaine de la pastorale ordinaire et de la catéchèse traditionnelle. On peut

⁶⁵ Par exemple, dans *l'Épître de Barnabé*, on trouvera le meilleur et le pire.

⁶⁶ Brisson (J.-P.) dans l'introduction au *Traité des mystères*. SC n° 19, p.57.

alors vérifier la permanence des interprétations typologiques sur plus de deux siècles et demi.

Avant de passer aux travaux pratiques, qu'il nous soit permis d'insister encore sur l'usage que nous entendons faire de l'exégèse patristique. Ce qui nous intéresse ce n'est pas la façon dont les Pères se sont exprimés, mais ce qu'ils ont dit et affirmé par le moyen de ce langage symbolique, fût-il souvent considéré de nos jours comme dépassé et invalide. Même si la forme est contestable, le fond garde tout son intérêt. Il ne s'agit pas ici d'un problème d'exégèse, mais d'une recherche historique sur la pensée des Pères de l'Eglise concernant la rupture avec Israël.

Chronologie approximative des ouvrages cités

96	Clément de Rome	<i>Epître aux Corinthiens</i> , SC n° 167
130	N.	<i>Epître de Barnabé</i> , SC n° 172.
150	Justin	<i>Dialogue avec le juif Tryphon</i> , traduction de J.Archambault, Bibliothèque Migne, Paris 1994.
180	Irénée	<i>Contre les hérésies</i> , SC n° 211
180	Irénée	<i>Démonstration de la prédication apostolique</i> , SC n° 406.
200	Tertullien	<i>Contre les juifs</i> , traduction de M. Genoude, Ed. Vivès, Paris, 1852.
200	Tertullien	<i>Traité du baptême</i> , SC n° 35.
200	Tertullien	<i>La pudicité</i> , SC n° 394.
230	Origène	<i>Homélie sur la Genèse</i> , SC n° 7.
250	Commodien	<i>Les instructions</i> , traduction de J.Durel, Ed. Leroux, Paris 1912.
336	Aphraate	<i>Les exposés</i> , SC n° 149 et 159.
360	Hilaire	<i>Traité des mystères</i> , SC n° 19.
380	Ambroise	<i>Traité sur l'évangile de Luc</i> , SC n° 52.
380	Ambroise	<i>Traité sur l'Ancien Testament</i> , traduction de G.Gorce, Ed. du Soleil Levant, Namur, 1967.

La galerie des ancêtres

<u>Les pères et mères</u>	<u>Les aînés</u>	<u>Les cadets</u>
Abram et Agar	Ismaël	
Abraham et Sara		Isaac
Isaac et Rébecca	Esau	Jacob-Israël
Jacob-Israël et Léa	Ruben Siméon Lévi Juda Isaachar Zabulon	
Jacob-Israël et Bilha	Dan Nephtali	
Jacob-Israël et Zilpa	Gad Asher	
Jacob-Israël et Rachel		Joseph Benjamin
Juda et Thamar	Zara	Pharès
Joseph et Asnat	Manassé	Ephraïm

Agar et Sara

Pour un israélite, la galerie des ancêtres commence avec Abraham et Sara. Or “Sara était stérile ; elle dit à Abram : Va donc vers ma servante, peut-être que par elle j'aurai un fils” [Gn 16,2]. Mais ensuite Sara est également enceinte. Ainsi naquirent Ismaël, l'aîné, fils de la servante, et Isaac, le plus jeune, fils de la femme libre. Dès l'épître aux Galates, Paul développe l'allégorie (*allégorouména*) des deux femmes d'Abraham “qui sont les deux alliances” [Ga 4,24]. Agar, l'esclave, *correspond* à la Jérusalem actuelle (les juifs), Sara, la femme libre, à la Jérusalem d'en haut (les chrétiens).

Ambroise écrit : “Ce qui est dit de Sara concerne l'Eglise ... Agar, sa servante, est la Synagogue”⁶⁷.

Hilaire : “Sara est le type de l'Eglise, Agar de la Synagogue”⁶⁸.

Pendant des siècles, jusqu'à la fin du Moyen-Age, l'iconographie chrétienne représentera inlassablement ces deux femmes, en particulier aux porches des cathédrales gothiques⁶⁹: à gauche du Christ en gloire, une femme avec les yeux bandés, la hampe de son étendard brisée, les tables de la Loi lui échappant des mains. A droite une femme couronnée, avec différents attributs : calice, épée, étendard ... C'est l'Eglise et la Synagogue, allégories totalement hermétiques aux troupeaux de touristes qui

⁶⁷ Ambroise, *Traité sur l'Ancien Testament*, p.110.

⁶⁸ Hilaire, *Traité des mystères*, 17. SC n° 19, p.107.

⁶⁹ Entre autres à Paris, Reims, Strasbourg, Naumburg et Bamberg.

s'engouffrent dans la cathédrale sans même lever les yeux ; on n'a pas le temps !

Ismaël et Isaac

Paul écrit aux Galates : “Abraham eut deux fils ... De même que celui qui était né de la chair (Ismaël) persécutait celui qui était né selon l'esprit (Isaac), ainsi en est-il maintenant” [Ga 4,29]. Paul emprunte à la littérature rabbinique⁷⁰ cette histoire d'enfants qui se disputent. Mais surtout, la réalité, à savoir la situation des chrétiens de Galatie vers l'an 57, se projette sur la *figure*, sur l'image prophétique : Ismaël persécute Isaac. Impressionnant témoignage historique transmis au travers d'une exégèse qui, au nom du *sens spirituel*, compte comme postérité d'Ismaël non pas les arabes, mais les juifs ! Saint Augustin était très conscient de cette anomalie généalogique et la corrige quelque peu : “Nous, chrétiens, écrit-il, appartenons plutôt (*potius*) à la libre Sara, et les juifs, issus de Sara, appartiennent plutôt à l'esclave Agar. Nous sommes israélites selon la régénération spirituelle, eux, selon la génération charnelle”⁷¹. Cependant, pour les Pères, Isaac était d'abord l'image prophétique du Christ “portant sur ses épaules le bois du

⁷⁰ Un targoum palestinien raconte qu'Ismaël prétendait à l'héritage en qualité d'aîné, mais Isaac lui rétorquait qu'il n'était que *le fils de la servante de sa mère*. Ce targoum est cité par A. Ségal dans *Abraham, enquête sur un patriarche*, Plon, 1995, p.205.

⁷¹ Augustin, *Epître*, 196,3,11-13. PL 33, col.896.

sacrifice”⁷², alors que la merveilleuse histoire d'Esäü et Jacob était le cadre idéal pour exposer le *mystère des deux peuples*.

Esäü et Jacob

Après avoir évoqué Sara et la naissance d'Isaac, l'enfant de la Promesse, Paul avertit son lecteur : “Et ce n'est pas tout, il y a aussi Rébecca” [Rm 9,10]. Celle-ci va consulter Yaveh car ses jumeaux se heurtent en elle :

*“Il y a deux nations en ton sein, lui est-il dit,
deux peuples, issus de toi, se sépareront,
un peuple dominera un peuple,
l'aîné servira le cadet”* [Gn 25,23 cité en Rm 9,12].

Ainsi est annoncé le droit que se donnent les Israélites de dominer leurs voisins Edomites. Or “quand vint le temps des couches, le premier sortit... on l'appela Esäü. Ensuite sortit son frère et sa main tenait le talon d'Esäü, on l'appela Jacob”, ce qui signifie “celui qui supplante” [Gn 27,36]. Et l'histoire continue avec le potage aux lentilles troqué pour le droit d'aînesse et la bénédiction de l'aîné donnée au cadet. Alors Esäü se dit en lui-même : “Je tuerai mon frère Jacob” [Gn 27,41].

On imagine le bonheur de nos Pères de l'Eglise, ces champions du symbolisme, devant ces histoires de famille pleines

⁷² Tertullien, *Contre les juifs*, p.44.

de surprises et de rebondissements. Tous les grands thèmes y sont rassemblés : la stérile qui enfante, le cadet qui passe devant l'aîné et qui reçoit la bénédiction, les deux peuples, la jalousie de l'aîné qui veut tuer son frère. Comment, aux premiers temps du christianisme, ne pas y voir la *préfiguration* de l'Eglise et de la Synagogue ? *Un homme avait deux fils ...*

Epître de Barnabé. L'auteur pose la question : “Quel est le peuple qui reçoit l'héritage : celui-ci (les chrétiens) ou le précédent ? Et l'alliance, est-elle pour nous ou pour eux ?” Il cite alors l'oracle de Yaveh, et poursuit : “Il vous faut comprendre qui est Isaac et qui est Rébecca et qui il vise en indiquant que ce peuple est plus grand que l'autre”⁷³. En note, le traducteur remarque que “la typologie devait être traditionnelle, puisque Barnabé peut se contenter d'y renvoyer ses lecteurs”.

Justin qui sera bientôt martyrisé, évoque la haine dont les chrétiens étaient l'objet : “Pendant tout le temps où il fut chez Laban, Jacob fut haï par son frère Esau. Nous aussi maintenant, avec notre Seigneur lui-même, sommes haï s de vous (les juifs) et absolument de tous les autres hommes qui sont tous frères par nature”⁷⁴.

Irénée : “L'histoire d'Isaac n'est pas non plus sans signification (*ouk asèmantà*). Il est manifeste que même les accouchements de Rébecca ont été une prophétie des deux peuples, l'un aîné et l'autre cadet, l'un esclave et l'autre libre et néanmoins issus d'un seul et même Père ... On verra comment lors de sa naissance, Jacob saisit le talon de son frère et fut appelé pour cela *celui qui supplante* ... Ensuite il reçut le droit

⁷³ *Epître de Barnabé*, 13,1 et 3. SC n° 172, p.175 et 177.

⁷⁴ Justin, *Dialogue avec le juif Tryphon*, § 134, p.307.

d'aînesse, aussi le peuple cadet déroba-t-il au Père les bénédictions du peuple aîné, comme Jacob avait dérobé la bénédiction d'Esäü. Pour ce motif, le frère (Jacob) fut en butte aux pièges de son frère (Esäü), tout comme l'Eglise souffre la même chose de la part des juifs⁷⁵.

Tertullien sur le même texte : “Du sein de Rébecca sortiront deux peuples, deux nations, c'est-à-dire les juifs ou Israël d'une part, et de l'autre les nations ou nous-mêmes⁷⁶”.

Cyprien commente l'oracle de Yaveh : “Deux peuples ont été prédits, l'aîné et le plus jeune ; de l'ancien sortiront les juifs, du nouveau nous-mêmes⁷⁷”.

Ambroise, à propos du verset de la Genèse : *Rébecca prit les plus beaux habits d'Esäü, son fils aîné, et en revêtit son fils cadet*, dit : “C'est Rébecca, prototype de l'Eglise, qui le lui présenta, donnant à son plus jeune fils le vêtement de l'Ancien Testament, le vêtement prophétique et sacerdotal, le vêtement royal de David, le vêtement de Salomon, d'Ezéchias et de Josias et, en sa personne, au peuple chrétien ... qui le revêtit et devint resplendissant⁷⁸”. Dans ce commentaire, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus : la pertinence de l'allégorie ou bien la définition du peuple chrétien, prêtre, prophète et roi.

Hilaire consacre six pages de son *Traité* à Esäü et Jacob. C'est dire l'importance que l'Eglise accordait encore vers l'année 360 à ce *mystère des deux peuples*. Toute la réflexion de notre poitevin tourne autour du droit d'aînesse, vendu par l'un, acheté

⁷⁵ Irénée, *Contre les Hérésies*, 4,21,2-3. SC n° 100, p.679 à 683.

⁷⁶ Tertullien, *Contre les juifs*, p.1.

⁷⁷ Cyprien, *Testimonia ad Quirinum* 1,9, cité par J.-P. Brisson dans le *Traité des Mystères* de Saint Hilaire. SC n° 19, p.109.

⁷⁸ Ambroise, *Traités sur l'Ancien Testament*, p.161.

par l'autre. “Esäü, la préfigure du peuple infidèle (*populi infidelis*)⁷⁹, vendit son droit d'aînesse à cause des désirs de la chair”⁸⁰. Au contraire, Jacob et les croyants “placent toute leur espérance dans les joies de la vie future”⁸¹.

Vient ensuite un rapprochement saisissant entre le *vêtement d'immortalité* [1 Co 15,53], les plus beaux habits d'Esäü (*vestibus valde bonis*) dont se vêt Jacob, et la plus belle robe (*stolam primam*) que le père de l'enfant prodigue envoie chercher. Les traductions modernes donnent au mot *primam* un sens d'excellence. C'est évidemment beaucoup demander aux Pères de l'Eglise que de ne pas traduire littéralement par *la première robe*, qui ne peut être que la robe du premier-né de la famille. Mais l'important c'est le rapprochement que fait Hilaire entre Jacob et le fils cadet de l'Evangile. Il écrit : “Jacob revêt la robe d'Esäü qui, selon l'exégèse ordinaire, représente le vêtement de l'immortalité, même dans l'Evangile où le frère cadet, lui qui a dilapidé le patrimoine paternel qu'on lui avait donné, a reçu la robe de l'aîné”.

Enfin, commentant le dernier verset de la bénédiction d'Esäü, Hilaire écrit : “Le peuple pécheur et aîné pouvait espérer sa part de la bénédiction du peuple cadet, s'il accédait à la foi. La porte du salut est ouverte à tous et ce ne sont pas ses propres difficultés ... qui rendent pénible le chemin de la vie, mais l'usage de notre volonté ... Chacun dispose librement de sa propre volonté dans l'accès à la foi (*ad fidem jus propriae voluntatis*

⁷⁹ A noter qu'Hilaire ne parle pas de *peuple perfide*, mais de *peuple infidèle*, expression qui se trouve dans la plupart des livres prophétiques et historiques pour fustiger les *prostitutions* d'Israël.

⁸⁰ Hilaire, *Traité des mystères*, 20. SC n° 19, p.111.

⁸¹ Ibid. 22. p.115.

est liberum)”⁸². Faut-il souligner que le langage symbolique de la typologie peut s'allier à la théologie la plus rigoureuse, et qu'il est possible, pour un évêque du IV^{ème} siècle, de parler du peuple d'Israël avec sérénité et respect.

Léa et Rachel

Après ses démêlés avec Esäü, Jacob s'enfuit chez son oncle Laban qui avait deux filles, Léa l'aînée et Rachel la cadette. Et l'histoire recommence. Jacob aime tendrement Rachel qui a belle allure et beau visage, alors que Léa a les yeux ternes. Bien sûr Rachel est stérile, comme Sara et Rébecca. Après que Jacob ait eu dix garçons de Léa et des deux servantes, “Dieu se souvint de Rachel” [Gn 30,22] et elle enfanta Joseph, puis Benjamin qui sont les préférés de Jacob puisqu'ils sont les petits derniers. L'Ancien Testament, comme le Nouveau, a de la suite dans les idées ...

Justin dit à son ami le juif Tryphon : “Les mariages de Jacob étaient des figures de ce qui devait être accompli par le Christ ... Léa c'est votre peuple et la Synagogue ; Rachel c'est notre Eglise”⁸³.

Irénée commente : “Parce que Jacob fut prophète du Seigneur par le grand nombre de ses fils, il dut de toute nécessité susciter des fils des deux soeurs, comme le Christ le fit des deux

⁸² Ibid. 26. p.121.

⁸³ Justin, *Dialogue* § 134, p.306.

peuples issus d'un seul et même Père, et pareillement des deux servantes, pour signifier que, des libres et des esclaves selon la chair, le Christ présenterait des fils à Dieu en accordant à tous le don de l'Esprit qui nous vivifie. Et tous ces travaux, celui-là les accomplit à cause de la cadette aux beaux yeux, Rachel, qui préfigurait l'Eglise pour laquelle le Christ souffrit ... Ainsi étaient signifiées par avance les choses à venir, car rien n'est oiseux ni dépourvu de signification (*oudé asèmanton*) auprès du Christ⁸⁴.

⁸⁴ Irénée, *Contre les Hérésies*, 4,21,3. SC n° 100, p.683.

Joseph et ses frères

L'histoire de Joseph et de ses frères est bien évidemment *typique*. Le Cardinal König dans la présentation qu'il fait de la déclaration conciliaire *Nostra aetate* sur la religion juive⁸⁵, raconte le fait suivant : en 1961, un groupe de juifs américains était venu remercier le Pape Jean XXIII pour le changement apporté à l'oraison pour les juifs dans la liturgie du vendredi-saint. Ce pape, dont le pontificat a été marqué par plusieurs intuitions de génie, accueillit ce groupe avec ces paroles : "Je suis Joseph, votre frère" [Gn 45,4]. C'est ainsi que Joseph, le fils de Rachel, accueillait en Egypte ses dix frères aînés qui n'étaient pas du même lit. C'était le temps des retrouvailles. Jean XXIII qui, chaque jour, lisait dans son bréviaire les *leçons* des Pères de l'Eglise, était un familier de la lecture chrétienne de l'Ancien Testament. Sa citation n'est pas "sans signification" comme disait Irénée. Mais évidemment ce genre d'exégèse symbolique n'est pas de l'ordre de la démonstration logique. Il ne s'agit pas de convaincre, encore moins de polémiquer, mais seulement de dire en images sa foi et surtout son espérance. Certes, les juifs américains ne pouvaient pas partager cette exégèse, mais, après le geste de Jean XXIII, ils savaient qu'ils étaient reconnus, respectés et aimés comme des frères aînés. "Je suis Joseph, votre frère".

⁸⁵ Documents conciliaires 2, *Les religions non-chrétiennes*, Paris, Centurion, 1965, p.204.

Zara et Pharès

On connaît l'histoire peu reluisante des aventures de Juda, fils de Jacob, et de sa belle-fille Thamar. Celle-ci attend des jumeaux. Les péripéties de l'accouchement dépassent l'imagination : "L'un des jumeaux tendit la main et la sage-femme la saisit et y attacha un fil écarlate, en disant : C'est celui-là qui est sorti le premier. Mais il advint qu'il retira sa main et ce fut son frère qui sortit ... On l'appela Pharès. Ensuite sortit son frère qui avait le fil écarlate à la main et on l'appela Zara" [Gn 38,27-29]. Pharès, le cadet, a fait plus fort que Jacob avec Esau. Il est passé devant l'aîné au moment même de l'accouchement. Comment aurait-il pu en être autrement puisqu'il figure avec son père et sa mère dans la généalogie de Jésus-Christ après Abraham, Isaac et Jacob [Mt 1,3] ?

Mais, dans cette histoire, on ne sait plus trop qui est l'aîné, ce qui permet à Irénée de construire une interprétation assez complexe qui tient compte précisément de cette inversion dans l'ordre des naissances. Zara, dans un premier temps, est l'aîné et représente les patriarches avant la circoncision, c'est-à-dire d'Adam à Abraham. Puis il se retire pour laisser la place à Pharès qui, en qualité de premier-né, représente le peuple de la circoncision. Mais Zara, le puîné, peut jouer dans un deuxième temps le rôle du cadet qui, avec son fil écarlate comme le sang d'Abel le Juste, préfigure la Passion du Christ :

Irénée, après avoir relu le texte, commente : "L'Écriture a clairement indiqué le peuple possédant le signe du fil écarlate, c'est-à-dire la foi sans la circoncision. Celle-ci se montra d'abord

dans les patriarches, puis se retira pour que naquit son frère : ainsi celui qui était le premier naquit le second, reconnaissable grâce au signe du fil écarlate attaché à lui et qui est la Passion du Juste, préfigurée dès le commencement en Abel et décrite chez les prophètes, puis accomplie aux derniers temps dans le Fils de Dieu. Car il fallait que certaines choses fussent annoncées à l'avance par les patriarches à leur façon (*patricôs*), que d'autres fussent préfigurées par les prophètes à leur façon, celle de la Loi (*nomicôs*)⁸⁶. L'ingéniosité d'Irénée est aussi remarquable que sa théologie.

Commodien polémique avec les Juifs, leur dit : ‘Lisez l’histoire des jumeaux de Thamar ; songez à Caïn, le premier laboureur, et à Abel, le pâtre, le premier, l’immaculé porteur d’offrandes, ... apprenez donc par là que les cadets sont aimés du Christ’⁸⁷. Affirmation qui résume toute une tradition.

Mais cet extraordinaire récit d'accouchement est devenu sous la plume plus personnelle d'Irénée le symbole de l'histoire religieuse de l'humanité, d'Adam à Jésus-Christ. Avec une telle pédagogie, on comprend que des gens comme Origène ou Augustin pouvaient tenir leur auditoire sous le charme pendant des heures.

⁸⁶ Irénée, *Contre les Hérésies*, 4,25,2-3. SC n° 100, p.707-709.

⁸⁷ Commodien, *Les instructions*, 39, traduit par J. Durel, Ed. Leroux, Paris, 1912, p.65.

Manassé et Ephraï m

“Il naquit à Joseph deux fils” [Gn 41,50]. Encore un homme qui avait deux fils ! Joseph conduit ses deux garçons devant son père Jacob, devenu aveugle comme Isaac, pour qu’il les bénisse. Il place Manassé, l’aîné, à la droite de Jacob et Ephraï m à sa gauche. Mais Jacob croise les mains de façon à poser la droite sur la tête du cadet. Joseph a beau protester : “Pas comme cela, père, car c’est celui-ci l’aîné” [Gn 48,18], le vieux Jacob s’entête et prophétise : “Manassé deviendra un peuple, il sera grand. Pourtant, son frère sera plus grand que lui et sa descendance deviendra une multitude de peuples”.

Epître de Barnabé. L’auteur commente la bénédiction d’Ephraï m et Manassé et termine ainsi : “Jacob vit en esprit la préfiguration du peuple à venir. Voyez qui Jacob visait en décidant que ce peuple serait le premier et l’héritier de l’alliance”⁸⁸. Bien sûr, au premier ou au deuxième siècle, tout le monde sait qui est visé par Jacob, l’auteur n’a pas besoin de le préciser.

Origène, après avoir exposé l’exégèse traditionnelle sur Ismaël et Isaac, termine en disant à son auditeur : “C’est encore dans le second que réside la supériorité. Ce qui a lieu aussi pour Esaü et Jacob, pour Ephraï m et Manassé, et vous le trouverez encore signifié dans mille autres exemples semblables”⁸⁹.

⁸⁸ *Epître de Barnabé* 13,5b et 6. SC n° 172, p.177.

⁸⁹ Origène, *Homélie sur la Genèse*, 9,1. SC n° 7, p.177.

Caïn et Abel

A partir d'Abraham jusqu'à Ephraïm, soit les quatre premières générations depuis la Circoncision, tous les patriarches, leurs enfants et leurs épouses jouent dans ce *Mystère des deux peuples* comme on aurait dit au Moyen-Age. A la lumière de cette exégèse, d'autres personnages, avant et après eux, tiennent aussi un rôle semblable dans les premiers chapitres de la Genèse et dans les évangiles.

Un homme avait deux fils : ils s'appelaient Caïn et Abel, ils étaient fils d'Adam, ce qui veut dire *l'homme*. L'aîné était jaloux de son frère, et le tua.

Tertullien déclare : “Les sacrifices terrestres du fils aîné, c'est-à-dire d'Israël, nous sont figurés dès le berceau du monde par les offrandes de Caïn, tandis que nous trouvons dans celles du fils moins âgé, d'Abel, c'est-à-dire notre peuple, des sacrifices d'une autre nature ... Nous remarquons par là que les deux sacrifices des deux peuples avaient été figurés dès l'origine”⁹⁰.

Hilaire : “Est-ce que ces faits passés ne se sont pas accomplis (*consummantur*) dans les peuples ? L'oblation du plus jeune a été agréée, le peuple juif en veut⁹¹ au peuple chrétien”⁹².

⁹⁰ Tertullien, *Contre les juifs*, 5, p.12.

⁹¹ *Invidere* a également le sens de *porter envie, jalouser*.

⁹² Hilaire, *Traité des mystères*, 7. SC n° 19, p.89. Il faudrait citer également Cyrille d'Alexandrie [PG 69, col.37,C]. Voir l'article de D. Cerbelaud, intitulé *Le renversement*, dans *Recherches de science religieuse*, 1997, tome 85, 2, p.167.

Sem, Cham et Japheth

Ils sont les trois ancêtres éponymes, respectivement ceux des sémites, des cananéens et des *nations*. Cham regarde la nudité de son père, alors que Sem et Japheth marchent à reculons pour la couvrir du manteau de Noé. S'ensuivent la malédiction de Cham et la bénédiction de Sem et Japheth. Le destin de leurs descendants est scellé : les cananéens sont les serviteurs des deux autres, mais Japheth “est mis au large et demeure dans les tentes de Sem” [Gn 9,27].

Justin termine son *Dialogue avec le juif Tryphon* par une belle conclusion digne de sa largeur d'esprit. La prophétie de Noé est réalisée, affirme-t-il, les descendants de Cham sont tombés sous la domination des Israélites (Sem) et ensuite sous celle des Romains (Japheth). “C'est alors, dit-il, que le Christ arriva, appela les bons à l'amitié, à la bénédiction, au repentir, à la vie commune, qui doit être celle de tous les saints en cette même terre dont il a promis la possession. Donc les hommes, d'où qu'ils soient, libres ou esclaves, s'ils croient au Christ, s'ils ont reconnu la vérité renfermée dans ses paroles et celles de ses prophètes, savent qu'ils se réuniront à lui sur cette terre, et qu'ils auront en partage les biens éternels et incorruptibles”⁹³. Quand on sait que Justin était de Naplouse, son appel à l'amitié et à la vie commune reste, au XX^{ème} siècle, d'une brûlante actualité : les trois peuples issus de Noé doivent se réunir sur cette terre qui leur a été promise. Le vieil antagonisme des frères ennemis est dépassé : “Il n'y a plus ni juif, ni grec, ni esclave, ni homme libre” disait Paul

⁹³ Justin, *Dialogue*, § 139, p.312 et 313.

[Ga 3,28].

Irénée commente : “Cette bénédiction de Japheth a fleuri quand le Seigneur s'est manifesté aux nations par son appel, car Dieu *a élargi* jusqu'à elles son appel. Les nations, c'est-à-dire l'Eglise ... Et Japheth *habite la maison de Sem*, c'est-à-dire l'héritage des pères, puisqu'il a reçu le droit d'aînesse en Jésus-Christ”⁹⁴.

Hilaire, après un beau commentaire sur l'ivresse, la vigne du Seigneur et le calice de la passion, déclare : “Ces trois fils représentent l'ensemble du genre humain : ceux qui vivent sous la Loi, ceux qui sont justifiés par la Grâce et les paï ens (*gentium*) ... qui se moquent de la mort du Seigneur et du corps nu de Dieu ; tandis que les deux autres qui couvrent cette nudité, figurent la Loi et la Grâce. Le séjour de Japheth dans les demeures de Sem est la figure des nations (*gentium*) qui ont été introduites à la Foi ; Sem tient le rôle (*personam gerit*) du peuple d'Israël”⁹⁵.

On aura remarqué que cette histoire des patriarches est peu édifiante, pas plus que ne le sont d'ailleurs certaines paraboles évangéliques. L'important pour les Pères ce n'est pas l'histoire, morale ou immorale, mais sa signification, ce n'est pas la figure mais la réalité, le signifiant mais le signifié, la lettre mais l'esprit qui est d'abord un esprit prophétique. “Adam est la figure de celui qui devait venir (*typos tou mellontos*)” écrivait Paul [Rm 5,14]. On ne saurait être plus clair et plus concis.

⁹⁴ Irénée, *Démonstration de la prédication apostolique*, 21. SC n° 406, p.63.

⁹⁵ Hilaire, *Traité des mystères*, 15 et 16. SC n° 19, p.105.

Jean-Baptiste et Jésus

Les évangiles de l'Enfance reprennent une dernière fois cette vieille histoire de l'aîné qui cède la place au plus jeune. C'est l'accomplissement de toutes les prophéties, les littérales et les figuratives. Il y a, bien sûr, deux femmes, Elisabeth et Marie, la vieille qui est stérile et la jeune qui est vierge. Après Agar et Sara, après Léa et Rachel, après Rébecca, elle aussi stérile, qui sera la préférée⁹⁶ ? Qui mettra au monde le dernier, le véritable *enfant de la promesse* ? Jean-Baptiste est l'aîné comme Ismaël, Esau, Manassé et les dix premiers fils de Jacob. Jésus est le plus jeune, "le fils bien-aimé du Père" [Mt 3,17], comme Isaac, Jacob, Joseph, Benjamin, Ephraïm, David et bien d'autres petits derniers. Et il fallait que le premier soit là, sur les bords du Jourdain, pour entendre la sentence du Père, et laisser la place au second.

Mais Jean-Baptiste n'est pas jaloux comme l'étaient les aînés d'autrefois ; il proclame : "Celui qui vient après moi est plus fort que moi" [Mc 1,7]. Et encore : "Après moi vient un homme qui m'a devancé parce qu'il était avant moi" [Jn 1,30]. En effet, dit l'évangile "il n'est pas de plus grand prophète que Jean et cependant le plus petit dans le royaume de Dieu est plus grand que lui" [Lc 7,28]. Dans ces textes, les antithèses classiques se cumulent : derrière-devant, avant-après, plus petit - plus grand,

⁹⁶ Il faudrait également évoquer Anne, la mère de Samuel, et Peninna [1 Sam. 1,1-20] et encore la Sunamite [2 Rois 4,14-17].

avec les inversions habituelles puisque “les derniers seront les premiers”. Mais l'exemple de Jean-Baptiste n'a pas été suivi par Israël. Alors les chrétiens de la fin du premier siècle ont intériorisé la leçon : “Il faut qu'Il grandisse et que je diminue” [Jn 3,30]. Nous avons déjà observé ce glissement de l'histoire du salut vers la morale et la piété.

Cependant, ce thème des deux frères, ici des deux cousins, sera repris, peut-être inconsciemment, par l'iconographie de la Renaissance, au moment même où la mythologie païenne évinçait la typologie biblique. On a alors des *bambini*, potelés comme des angelots, qui forment avec Marie un tableau touchant. Raphaël, Bronzino, Neri di Bicci, Rubens et tant d'autres manifestent que ce ‘sujet’ était récurrent ; il était peut-être autre chose qu'un charmant tableau de famille ...

Le protévangile de Jacques (II^{ème} siècle)

Evoquant les évangiles de l'Enfance, il ne nous est pas possible de passer sous silence le *Protévangile de Jacques* dont l'immense succès en Orient et en Occident a fait un quasi-évangile. Sans lui la liturgie romaine ne célébrerait ni les fêtes d'Anne et Joachim, ni la Nativité de la Vierge, ni la Présentation au Temple.

On y trouve ce que d'aucuns appelleraient sans doute un midrash, et que nous préférons appeler un merveilleux conte de Noël dont la conclusion, si inattendue pour des chrétiens du

XX^{ème} siècle, est l'exacte expression de la grande préoccupation des chrétiens du II^{ème} siècle. L'auteur raconte le voyage vers Bethléem :

“Et Joseph sella son âne et fit asseoir Marie dessus ... Et ils approchèrent du troisième mille, et Joseph se retourna et la vit triste ; et il disait : “Peut-être ce qui est en elle la fait-il souffrir”. Et de nouveau Joseph se retourna et la vit qui riait ; et il dit : “Marie, qu'en est-il donc, que je vois ton visage tantôt riant et tantôt attristé ?” Et elle lui dit : “Joseph, c'est que je vois devant mes yeux deux peuples, l'un qui pleure et se lamente, l'autre qui se réjouit et exulte”⁹⁷.

La tristesse et le rire de Marie traduisent respectivement la grande déception et l'immense fierté de ces chrétiens des premiers siècles.

⁹⁷ Protévangile de Jacques Traduction de A. Frey, dans *Ecrits apocryphes chrétiens*, édité par *La Pléiade*, Gallimard, 1997, p.97.

Aphraate, le Sage persan (en 336-345)

Nous laisserons à Aphraate, *le sage persan*, le soin de conclure, ou plutôt de faire la synthèse de cette herméneutique têtue, toujours à l'affût de situations typiques révélatrices du parti pris de Dieu pour les cadets, les pauvres, les femmes et autres méprisés. Il ne s'agit pas de preuve apodictique pour démontrer une vérité, mais d'interprétation d'un texte sacré. C'est une lecture biblique à la lumière de la foi reçue dans l'Eglise :

“De génération en génération, d'époque en époque...
notre bon Créateur a magnifié les petits et méprisé les superbes.
Il a élevé les humbles et humilié les arrogants,
il a appauvri les riches et exalté les humbles,
il a abaissé les forts et fortifié les faibles,
il a renversé les héros et affermi les petites gens.
Il a élevé Seth, le cadet, plutôt que Caïn le premier-né,
Noé plutôt qu'Adam comme père du second monde,
Isaac plutôt qu'Ismaël,
Jacob plutôt qu'Esau,
Joseph plutôt que Ruben,
Ephraïm plutôt que Manassé,
Eléazar et Ittamar plutôt que Nadab et Abihu,
Josué et Caleb plutôt que les dix espions leurs compagnons,
Samuel plutôt qu'Elie,
David plutôt que Saül,
Salomon plutôt qu'Adonias,
Jéroboam plutôt que Roboam,

Jéhu plutôt qu’Achab,
 Mardochée plutôt que Haman,
 Daniel et ses frères plutôt que les sages de Babylone,
 Les peuples plutôt que le peuple.
 Il en est de même pour les femmes :
 il a élevé Sara plutôt que Hagar, mère du premier-né,
 Rachel plutôt que Léa,
 Anne plutôt que Pennina,
 Esther plutôt que Vasthi.
 Même, à certaines époques, la prophétie et la judicature furent
 confiées à des femmes, comme il l’a plu à celui qui élève les
 humbles :
 Miryam fut prophétesse et Anne fut prophétesse,
 Hulda fut prophétesse et Elisabeth fut prophétesse,
 Marie fut prophétesse, la mère du grand prophète,
 et Débora fut prophétesse, elle jugea Israël aux jours de Baraq.
 Personne ne peut blâmer le bon plaisir de notre bon Dieu, car il
 n’est personne qui ait scruté ses jugements. Ses chemins sont
 impénétrables⁹⁸.

Pour mesurer la valeur de cette belle litanie au regard de la tradition herméneutique, il faut savoir qu’elle a été rédigée dans les années 336 à 345, entre Ninive et Mossoul, dans cet empire perse en guerre perpétuelle avec l’empire romain. C’est dire qu’entre Aphraate et Eusèbe de Césarée, son très remarquable contemporain et presque voisin, il y a une frontière politique, linguistique et culturelle qui délimite deux mondes fort différents. Même les ‘informations religieuses’ ne passent pas. Aphraate, qui

⁹⁸ Aphraate, *Les exposés*, 14. SC n°359, p.655.

écrit quelque dix ans après Nicée, est capable de rédiger deux professions de foi⁹⁹ sans la moindre référence au dit concile et à sa christologie. Mais la lecture de la Sainte Ecriture, de chaque côté de la frontière, est la même. C'est dire son enracinement traditionnel et son importance aux yeux des contemporains.

Enfin il faut remarquer, perdue entre les autres, la petite phrase "*Les peuples plutôt que le peuple*". Dans le vocabulaire d'Aphaate, *le peuple* c'est Israël, *les peuples*, c'est l'Eglise¹⁰⁰. On voit que cette minutieuse recension des cadets et des petits dans les Ecritures n'est pas innocente. Comme ses confrères grecs ou latins, le Sage Persan ne disjoint jamais l'histoire des deux peuples et la leçon de morale sur l'humilité.

Après ce parcours à travers la littérature chrétienne des premiers siècles, il ressort qu'il y a bien eu affrontement entre les deux communautés et que, pendant des siècles, les Pères de l'Eglise, loin de prendre leur parti de la rupture avec Israël, ont tout fait pour donner un sens à ce *déchirement*¹⁰¹, et intégrer cet état de fait dans le plan de Dieu. Mais, comme si les motifs religieux ne suffisaient pas, il aura fallu que les deux parties adoptent des positions très contrastées vis à vis du pouvoir

⁹⁹ Ibid. *Les exposés*, 1, p.206 et 233,.

¹⁰⁰ Voir le 16^{ème} exposé intitulé *De ce que les peuples ont remplacé le peuple*.

¹⁰¹ *Le déchirement* est le titre très évocateur du livre édité par Daniel Marguerat sur les juifs et les chrétiens au premier siècle.

politique et de la société gréco-romaine, pour que leur opposition soit en quelque sorte tangible et manifestée dans la vie quotidienne.

II^{ème} PARTIE

LES OPTIONS POLITIQUES ET
CULTURELLES

CHAPITRE VIII

LES OPTIONS JUIVES

‘Politiquement corrects’ ?

En 63 av. J.-C. Pompée avait fait de la Palestine un protectorat romain. En 31 av. J.-C., Octave remporte la victoire d'Actium qui inaugure pour plusieurs siècles la *Paix romaine*. Dans cet immense empire les légions romaines sont toutes stationnées aux frontières, face aux *barbares*. Les peuples soumis ne pensent qu'à une chose : vivre à la romaine. Partout on construit des théâtres, des thermes et des temples ; les divinités locales fusionnent avec celles de Rome et de la Grèce.

Partout, sauf en Palestine. Les juifs, monothéistes intransigeants, n'ont que mépris pour les idoles. Ils refusent de participer au culte de l'Empereur. Ils sont alors dispensés d'offrir des sacrifices à Rome et à Auguste, et s'engagent à offrir à leur

Dieu des sacrifices pour l'empereur. Cette exception devait paraître bien singulière dans cet Empire qui avait le génie de l'intégration.

Plus singulière encore la résistance au pouvoir central menée par des zélotes plus ou moins illuminés, plus ou moins armés, refusant obstinément d'adopter les moeurs romaines. Mais, en 66 ap. J.-C., cette résistance devient guerre de libération. Les légions romaines, commandées par les futurs empereurs Vespasien et Titus, dégarnissent les frontières pour écraser la rébellion. *La guerre juive*, comme l'appellera Flavius Josèphe, durera quatre ans. En 70, le Temple est incendié et Jérusalem presque entièrement détruite. En 74, les 960 irréductibles, retranchés dans leur nid d'aigle de Massada, se donnent la mort plutôt que de tomber vivants dans les mains de leurs ennemis¹⁰². C'est ainsi qu'en quelques années tout bascule pour les juifs et pour les chrétiens. Les uns sont massacrés par Titus, les autres par Néron, mais, pour tous les survivants, ces jours de terreur marquent un tournant historique majeur.

En effet, après l'anéantissement du mouvement zélate, les pharisiens pieux vont s'attacher à relever le judaïsme de ses cendres. Hans Küng résume ce qu'en disent les textes rabbiniques :

“Yokhanan-ben-Sakkai, membre du Sanhédrin et représentant des pharisiens les plus modérés, ... était sorti clandestinement de Jérusalem assiégée, caché dans un cercueil et s'était rendu aux Romains. Ceux-ci lui permirent d'ouvrir une école (*beth midrach*) à Yabné (en grec *Jamnia*, près de Jaffa),

¹⁰² Cf. Küng (H.), *Le Judaïsme*, p.175 et 176.

qui deviendra le centre d'un petit groupe de docteurs de la loi, qui formait les rabbins, faisait tous les ans les calculs appelés par le calendrier juif, et, avec l'assentiment des Romains, assumait progressivement quelques fonctions judiciaires du Sanhédrin de Jérusalem”¹⁰³.

Le judaïsme rabbinique était né avec, comme seul support, la Torah inlassablement commentée. Le Temple, les sacrifices, le sacerdoce, les pèlerinages à Jérusalem, tout cela est effacé. Personne ne parle de reconstruire le Temple, même sous forme de vœu pieux, et c'est ainsi depuis dix-neuf siècles !

Mais, les événements de 70 ont aggravé l'antisémitisme païen ; les juifs sont victimes d'une réputation détestable et du mépris universel. Oser lever les armes contre l'Empire qui distribue ses bienfaits à tous les peuples soumis et reconnaissants, refuser de participer au culte de la cité et de l'empereur, constituent une impiété sacrilège, un crime contre *la majesté du peuple romain*. Le consensus social est un sentiment très puissant dans l'Empire, ceux qui le brisent, mettent la société en danger. Ils doivent s'attendre à des réactions d'hostilité. Malheur à ceux qui ne sont pas 'politiquement corrects' !

¹⁰³ Ibid. p.181.

Culture hébraïque ou hellénistique ?

Lorsque Jésus est mort *sous Ponce Pilate*, il y avait plus de 90 ans que la Palestine était tombée sous la domination romaine. Pour autant, on n'y parlait pas latin, car dans cet immense Empire, la langue commune était le grec (la *Koinè dialectos*). Mais auparavant, la Palestine avait été déjà absorbée dans le monde hellénistique depuis la conquête d'Alexandre, en 332 av. J.-C.

Or, à lire les évangiles, on a l'impression que la Palestine était une sorte d'enclave culturelle aux confins de l'Empire romain, entretenant un particularisme farouche qui défiait les siècles et la civilisation dominante. Certes, on parlait l'araméen, et on connaissait l'hébreu ; on avait gardé les coutumes des ancêtres : circoncision, sabbat, pèlerinages, interdits alimentaires. Mais on n'imagine guère qu'après plus de trois siècles et demi d'immersion dans la zone d'influence hellénistique, les juifs de Palestine aient pu encore ignorer cette *langue commune*, le grec, qui était parlé par tous leurs cousins de la *diaspora*, comme dans tout l'Empire et à Rome même.

D'ailleurs, en ce temps-là, l'hébreu n'avait pas encore le caractère de langue sacrée qu'il revêtit plus tard. "L'usage de l'hébreu, avant l'époque rabbinique, écrit F. Siegert, ne définissait pas l'identité juive. La Judée était une terre bilingue, et même rabbi Juda, le rédacteur de la Mishna, préférait le grec au *soursi* (l'araméen)"¹⁰⁴.

Comment aurait-il pu en être autrement, quand on sait

¹⁰⁴ Siegert (F.), dans *Le déchirement* (D. Marguerat éd.), p.49.

qu'aux portes de la Palestine, Alexandrie, depuis sa fondation, comptait une forte communauté juive qui occupait le quartier Delta (c.-à-d. le quatrième) ? Comment ne pas être influencé par l'hellénisme dans cette ville des Ptolémée qui ont créé la très célèbre Bibliothèque et le Musée ? Ce sont ces juifs d'Alexandrie qui, sans état d'âme, entreprirent, vers 250 av. J.-C., de traduire la Torah en grec pour leur culte synagogal.

La légende des soixante douze traducteurs, racontée par le juif Aristée au début du second siècle avant Jésus-Christ¹⁰⁵, sera reprise et embellie pendant des siècles, d'abord par les Juifs, et ensuite par les chrétiens. Les uns et les autres voulaient dire ainsi leur admiration et leur reconnaissance pour cette audacieuse entreprise qui a donné au monde la Bible grecque, dite des *Septante*. Ainsi le patrimoine hébraïque, religieux et culturel, faisait son entrée dans *l'oikouménè*. "Événement extraordinaire" note avec raison M.-F. Baslez¹⁰⁶ qui, en écrivant cela, pense évidemment aux communautés juives hellénisées et à toutes les communautés chrétiennes qui ont lu la Bible dans cette version. Même l'apôtre Paul, ex-pharisien, ou Matthieu, réputé le plus sémite des évangélistes, citent l'Écriture-Sainte d'après la Septante.

Pour les juifs, cette hellénisation n'allait pourtant pas de soi. Leur opposition politique, religieuse et militaire au pouvoir séleucide, puis romain, avait laissé de terribles souvenirs depuis la révolte de Judas Macchabée contre Antiochus IV Epiphane (175-164 av. J.-C.), jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus, et le

¹⁰⁵ Aristée, *Lettre à Philocrate*, introduction par A. Pelletier, SC n° 89, p.58.

¹⁰⁶ Baslez (M.-F.), *Bible et histoire*, p.15.

suicide collectif des assiégés de Massada (70 et 74 ap. J.-C.). Cependant il faut souligner qu'entre ces deux *abominations de la désolation* [Mt 24,15 et Dn 11,31]¹⁰⁷ il s'était écoulé presque deux cent cinquante ans pendant lesquels l'irrégentisme des Macchabées avait perdu de sa virulence et n'était plus représenté, après tant d'années, que par des extrémistes qui s'entre-tueront pendant le siège de Jérusalem¹⁰⁸.

La Palestine, au temps de Jésus, n'était donc pas une enclave hébraï que dans l'Empire romain. Dire que Saint Pierre, galiléen, pêcheur de son métier, écrivait le grec, ne correspond guère au portrait peu flatteur qu'en ont fait les évangélistes. Et pourtant, de très savants exégètes considèrent cette hypothèse comme tout à fait vraisemblable. Dans la TOB, l'introduction à la première épître de Saint Pierre est fort explicite avec, bien sûr, les précautions d'usage :

“D'une part, le grec était couramment employé en Palestine du temps de Jésus, comme le prouve des documents récemment découverts ; ainsi Pierre a très bien pu connaître cette langue. D'autre part, Pierre a pu compter sur la collaboration de Silvain pour la rédaction de son texte, ce qui permettrait d'expliquer la qualité du style”¹⁰⁹.

La Bible de Jérusalem, dans l'introduction à la même épître, va dans le même sens¹¹⁰. P. Grelot au sujet de Jean,

¹⁰⁷ Daniel écrit en 164 ou 163 av. J.-C.

¹⁰⁸ Siegert (F.), dans *Le déchirement* (D. Marguerat éd.), p.59.

¹⁰⁹ Dans la TOB, édition intégrale, Cerf et Société Biblique française, 1994, p.2966.

¹¹⁰ Dans La B.J., Paris, Cerf, 1998, p.2082

l'évangéliste, affirme également que :

“Ce disciple de Jésus avait l'araméen comme langue maternelle, mais il savait aussi le grec : assez pour parler avec des araméens d'expression et de syntaxe, et finalement pour l'écrire ou le dicter”¹¹¹.

Et c'est précisément en raison de cette connaissance du grec que la Septante est devenue le livre de référence de tous les chrétiens qui, dans leurs polémiques avec les Juifs, en tiraient de multiples citations en leur faveur. Les rabbins commencèrent alors à contester la célèbre version qui n'était pas sans défaut, et la remplacèrent par une autre, celle d'Aquila, une traduction mot à mot, faite vers les années 130 ap. J.-C.

Le dialogue de Justin avec le juif Tryphon, personnage réel ou fictif, peu importe, mais de toute façon très représentatif, illustre jusqu'à la caricature ce genre de polémique sur la Septante. Dans cette joute exégétique, notre très aimable et très péripatéticien¹¹² Justin en arrive à perdre patience. La mauvaise foi de son interlocuteur lui est insupportable ; comment peut-il prétendre qu'Isaïe ait dit : “La jeune fille (*néanis*) concevra et enfantera un fils”, alors qu'il est écrit : “La Vierge (*parthénos*) concevra ...”¹¹³ ? Justin se fâche : “Vos docteurs ont l'audace de soutenir que la traduction faite par vos soixante-dix vieillards

¹¹¹ Grelot (P.), *Les juifs dans l'évangile selon Jean*, Paris, Gabalda, 1995, p.170.

¹¹² “*Je me promenais (péripatounti) le matin dans les allées (péripatois) du Xyste ...*”. C'est ainsi que Justin commence son dialogue.

¹¹³ Justin, *Dialogue* § 67, p.205.

n'est pas vraie sur certains points"¹¹⁴. Justin menace : "N'ayez pas l'audace de falsifier les prophéties"¹¹⁵. Justin attaque : "Je ne fais pas confiance à vos docteurs qui essayent de faire eux-mêmes leur traduction"¹¹⁶. Ainsi chacun a sa traduction : Septante contre Aquila¹¹⁷, mais aucun des deux protagonistes ne se réfère au texte hébreu qui aurait pu les mettre d'accord, à la grande confusion, évidemment, de Justin. Chacun campe donc sur ses positions, et se traite mutuellement de "chicaneur"¹¹⁸, ce qui ne les empêchera pas de se quitter dans les meilleurs termes.

L'hébreu n'était donc pas encore considéré vers le milieu du second siècle comme une langue sacrée incontournable, et cela durera longtemps encore puisqu'au VI^{ème} siècle l'empereur Justinien sera amené "à régler le conflit qui opposait dans la Synagogue partisans de l'hébreu et partisans du grec"¹¹⁹.

Mais l'usage de la langue grecque ne veut pas dire que le judaïsme rabbinique ne se soit pas assez rapidement replié sur lui-même. F. Siegert¹²⁰ note qu'après les émeutes messianiques d'Alexandrie en 115-117, et l'extermination qui s'en est suivie,

¹¹⁴ Ibid., § 68, p.209. Pour dire *traduire*, Justin emploie le verbe *exègéomai* : raconter, expliquer (d'où *exégèse*), alors qu'Aristée emploie toujours le verbe *ermèneuô* : interpréter, traduire (d'où *herméneutique*). Toute traduction n'est-elle pas déjà une explication-interprétation ? Luc connaît bien la différence entre les deux verbes : Jésus *interprète* les Ecritures, mais les disciples d'Emmaüs *expliquent* ce qui s'est passé [Lc 24, 27 et 35].

¹¹⁵ Ibid., § 84, p.234.

¹¹⁶ Ibid., § 71, p.214.

¹¹⁷ Ibid., dans la note 124a de la page 165, A.-G. Hamman confirme qu'il s'agit bien de la version d'Aquila.

¹¹⁸ Ibid., § 67, p.207.

¹¹⁹ Dorival (G.), *La Bible grecque des Septante*, Paris, Cerf, 1988, p.124.

¹²⁰ Siegert (F.), dans *Le déchirement* (D. Marguerat éd.), p.61.

on ne trouve plus d'écrivain juif qui utilise le grec. Philon, la gloire du judaïsme hellénisé, est totalement ignoré de la littérature rabbinique, mais son héritage sera recueilli par les grands penseurs d'Alexandrie, Clément, Origène et leur postérité.

CHAPITRE IX

LES JUIFS SE DEFENDENT

Une machine à exclure

Dans les synagogues de Palestine, on récitait la prière dite des “Dix-huit bénédictions”, quel qu’en soit d’ailleurs le nombre exact ; mais, vers les années 90-100, les autorités rabbiniques ajoutent, en douzième position, une ‘bénédition’ des hérétiques, en fait une malédiction. D’après S.-C. Mimouni, “Ces dix-huit prières sont récitées debout immédiatement après le *Schem`a-Israël* ; c’est le point culminant de l’office, introduit et préparé par tout ce qui précède”¹²¹. Cette innovation dans le culte synagogal est “lourde de conséquences”, commente sobrement H. Küng¹²².

¹²¹ Mimouni (S.-C.), *Le judéo-christianisme ancien*, p.164.

¹²² Küng (H.), *Le Judaïsme*, p.471.

Le texte de cette douzième bénédiction dans sa version palestinienne est le suivant :

*Pour les apostats, qu'il n'y ait pas d'espoir ;
et que le royaume de l'impertinence soit déraciné de
nos jours ;
et que les nazoréens et les hérétiques disparaissent
en un clin d'oeil, qu'ils soient effacés du livre des
vivants et ne soient pas inscrits avec les justes.*

Béni sois-tu Seigneur, qui soumetts les impudents¹²³.

Trois fois par jour dans les synagogues cette 'bénédiction' est martelée comme un slogan qui conditionne les esprits. Elle est dirigée contre l'Empire romain (*le royaume de l'impertinence* !), mais également contre tous les déviants du judaïsme rabbinique (*apostats, hérétiques*), parmi lesquels sont nommément désignés les juifs qui sont passés dans la 'secte' des *Nazoréens*¹²⁴.

Ces derniers ont rejoint la communauté chrétienne du lieu, sans pour autant rompre avec les pratiques du judaïsme, y compris le culte synagogal. Ils ont évidemment de bonnes raisons de le faire puisque Jésus-Christ "n'est pas venu abolir la Loi" [Mt 5,17], mais accomplir "les promesses faites à nos pères en faveur

¹²³ Mimouni (S.-C.), *op.cit.* p.171. Nous avons traduit un certain nombre de mots que l'auteur garde en hébreu dans le texte, et qu'il analyse ensuite. Nous avons évidemment repris son vocabulaire.

¹²⁴ Pour S.-C. Mimouni, *op. cit.* p.82, note 3.: "On peut utiliser indifféremment les termes 'nazaréen' ou 'nazoréen'. Le premier correspond au latin *nazarenus*, le second au grec *nazôraios*",

d'Abraham et de sa race à jamais" [Lc 1,55]. Ces chrétiens, parfaitement orthodoxes, ne 'judäi sent' pas, ils sont juifs, et le restent. Ils sont l'Eglise venue de la Circoncision, *Ecclesia ex circumcissione*, comme les paï ens convertis pour lesquels Paul a revendiqué le droit de ne pas être soumis aux pratiques juives sont l'Eglise venue des paï ens, *Ecclesia ex gentibus*. Ces deux expressions figurent dans la très belle et très impressionnante mosaï que de la basilique Sainte-Sabine à Rome. C'est à juste titre que S.-C. Mimouni a choisi de commenter cette mosaï que du V^{ème} siècle comme introduction à son beau livre sur *Le judéo-christianisme ancien*.

Qu'on veuille bien imaginer la position intenable dans laquelle se trouvent ces nazoréens quand ils participent au culte synagogal¹²⁵. Comment peuvent-ils répondre à la douzième 'bénédition', *Béni sois-tu Seigneur, qui soumetts les impudents*, sans se renier eux-mêmes ? La situation du nazoréen est pire encore lorsqu'il est invité à lire les Dix-huit bénédictions. En effet, si le lecteur bute sur la douzième, et seulement sur celle-là, on l'oblige à recommencer car on se méfie de tout déviant qui mettrait en cause le *judäi sme normatif*¹²⁶ défini à Yabné. Les nazoréens sont pris dans le piège diabolique que leur a tendu le rabbinat palestinien pour les exclure de la communauté. Ils survivront encore quelques siècles, de plus en plus considérés comme des hérétiques par la *Grande Eglise*. Au milieu de cette intolérance générale, il est réconfortant de relire la réponse si nuancée de Justin à la question de son ami Tryphon :

¹²⁵ Voir Mimouni (S.-C.), *op. cit.* p.175. Egalement Boer (M. de) dans dans *Le déchirement* (D. Marguerat éd.), p.200, note 64.

¹²⁶ Küng (H.), *op. cit.* p.470.

Tryphon. “Si quelqu’un encore maintenant veut vivre en observant les institutions de Moïse, et cependant croire en ce Jésus crucifié ... , peut-il être sauvé ?”

Justin. “Du moins à ce qu’il me semble, Tryphon, cet homme sera sauvé pourvu qu’il ne cherche pas à imposer ces pratiques aux autres hommes”.

Tryphon. “Pourquoi as-tu dit : *Du moins à ce qu’il me semble, il sera sauvé ?* c’est donc qu’il en est pour dire qu’ils ne seront pas sauvés ?”

Justin. “Il en est, répondis-je ; et même il en est qui ne voudraient pas frayer avec eux ni en conversation, ni à table. Je ne suis pas de leur avis. ... S’ils consentent à vivre avec les chrétiens et les fidèles sans vouloir leur imposer de se circoncire comme eux, de faire des sabbats et d’observer toutes les autres pratiques semblables, je déclare qu’il faut les accueillir et frayer avec eux en toutes choses comme avec des frères nés des mêmes entrailles”¹²⁷.

Ce même Justin, sans nommer explicitement la douzième ‘bénédiction’, l’évoque à de multiples reprises :

“Vous (les Juifs) repoussez perfidement ceux qui espèrent en Lui ..., vous les déshonorez autant qu’il est en vous, et, dans vos synagogues, vous élevez des imprécations contre ceux qui croient au

¹²⁷ Justin, *op. cit.* § 46 et 47, p.167 à 170. Nous avons légèrement modifié la traduction de G. Archambault pour que le *émoi doxei*, “me semble-t-il”, soit rendu de la même façon dans la bouche de Justin et dans celle de Tryphon

Christ”¹²⁸.

“Ils ne seront pas sauvés ceux qui dans les synagogues ont anathématisé et anathématisent encore ceux qui croient au Christ”¹²⁹.

Après Justin (II^{ème} siècle) , Epiphane et Jérôme (IV^{ème} siècle) connaissent encore ces nazoréens maudits par les juifs¹³⁰. Quatre cents ans plus tard, Agobard, évêque de Lyon (IX^{ème} siècle), écrit : “Dans toutes leurs prières, les juifs maudissent chaque jour sous le nom de Nazaréens notre Seigneur Jésus-Christ et les chrétiens”¹³¹. Rien n’a changé, ni les malédictions, ni le vocabulaire, mais le mot *nazaréens* est devenu synonyme de *chrétiens*.

Comme si le culte synagogaal ne suffisait pas à ‘enfoncer le clou’, pendant des siècles, va circuler une “Histoire généalogique de Jésus” (*Toledoth Yeshu*), revue et complétée à volonté, où l’on apprend que Jésus est le fils illégitime du soldat romain Joseph Pandera et de la vierge Miryam, qu’il était maître d’école et qu’il avait appelé l’un de ses élèves *Kepha* (Pierre) parce que celui-ci avait la tête dure, et encore bien d’autres facéties¹³². Ce

¹²⁸ Justin, *op. cit.* § 16, p.124

¹²⁹ Justin, *op. cit.* § 47, p.170. J.-D. Kaestli, dans dans *Le déchirement* (D. Marguerat éd.), p.258, estime “qu’on a ici une allusion très claire à la prière juive des Dix-huit bénédictions”. Voir également dans Justin, *op. cit.* § 96, p.250 ; § 133, p. 305 ; § 137, p.310.

¹³⁰ Voir Mimouni (S.-C.), *op. cit.* p.174.

¹³¹ Agobard, *De insolentia Judaeorum*, PL 104, col. 73,B, § 4. Le fait qu’Agobard fasse appel dans ce passage à l’incontournable ‘argument d’autorité’, celui de *Jérôme et de la plupart*, ne veut pas dire que sa connaissance soit purement livresque.

¹³² Voir Blumenkranz (B.), *Juifs et chrétiens dans le monde occidental*, p.169

genre de propos a sans doute circulé très tôt. Dans ses passes d'arme avec Tryphon au sujet de la prophétie d'Isaïe : *La vierge enfantera un fils*, Justin s'indigne : "*Quand même vous diriez les pires plaisanteries et railleries, vous ne me ferez point sortir de mon dessein*"¹³³. On imagine le niveau de ces plaisanteries qui devaient faire beaucoup rire dans les tavernes.

Mais qu'on se rassure, les chrétiens ne sont pas sans munitions ! Ils disposent d'un répertoire de malédictions tout à fait redoutables : "*Malheur à vous, scribes et Pharisiens hypocrites qui ... et qui ...*". Et pour faire bonne mesure cette imprécation est répétée sept fois, non pas certes dans une prière quotidienne dite de bénédiction, mais dans une simple lecture d'évangile, celui de Saint Matthieu [Mt 23, 12 à 32]¹³⁴. Les Pères de l'Eglise, dans leur style imagé, avaient bien vu que l'affrontement avait eu lieu dès la naissance, celle d'Esau et Jacob, celle de Zara et Pharès, celle du judaïsme rabbinique et du christianisme.

¹³³ Justin, *op. cit.* § 67, p.206

¹³⁴ Voir ci-dessus le paragraphe intitulé "*Invectives et malédictions*", au chapitre 2.

Les païens, enjeu de la concurrence

Dès le III^{ème} siècle av. J.-C., les juifs de la diaspora cherchent à sortir de leur particularisme. La traduction des Septante est le symbole et l'outil de cette ouverture au monde. M. Simon et A. Benoit écrivent : "Au début de notre ère ... le culte synagogal est ouvert à tous. Comme il se célébrait normalement dans la *langue commune* et que l'instruction y tenait une place essentielle, il a servi efficacement la diffusion du judaïsme"¹³⁵.

Ces païens qui fréquentent la synagogue, sont 'en recherche'. Le vieux polythéisme a perdu de sa crédibilité ; il fait pâle figure à côté de la philosophie platonicienne. Les dieux de la mythologie sont de plus en plus considérés comme des personnifications de la cité construite sur le consensus quasi surnaturel de tous ses membres. Les magistrats, les lois, les monuments, la langue, le théâtre, les jeux, les thermes, tout concourt à ce miracle qu'est l'éclosion d'une société et d'une civilisation. Cette évolution du polythéisme aboutira très logiquement à la divinisation des empereurs. Sur les dieux, ils ont l'avantage d'être bien réels, très efficaces et entourés du respect et de la pompe qui sied à ceux qui sont le symbole et la personnification de la société gréco-romaine.

Cependant la religion garde le monopole des sacrifices aux dieux : bêtes égorgées, prêtres munis de hache pour tuer le taureau, entrailles fumantes, ruisseaux de sang, odeurs de viandes

¹³⁵ Simon (M.) et Benoit (A.), *Le judaïsme et le christianisme antique*, p.75.

grillées, toute cette 'liturgie' est fort brutale et peu propice à la méditation. Le 'spectacle' au Temple de Jérusalem n'est guère différent, avec, en plus, la cohue de la foule. Mais dans les synagogues on n'offre pas de sacrifice, cela est réservé au Temple.

Le culte synagogaal, lui, est fait de lectures, de chants, de prières et de commentaires¹³⁶. Pour les païens, cette 'liturgie de la parole' est très nouvelle et très séduisante. Ils y trouvent ce qu'ils cherchaient depuis longtemps, une réponse à leurs questions sur la divinité, sur l'homme et sur la sagesse. La Torah, les Psaumes et les Prophètes leur sont grands ouverts au milieu d'une communauté accueillante ; s'ils persévèrent et s'ils acceptent d'observer certaines pratiques juives, ils seront considérés comme des *craignant-Dieu* ; s'ils vont jusqu'à se faire circoncire, alors ils seront reçus comme *prosélytes*¹³⁷. On voit que la 'pastorale' dans la diaspora est très souple et très respectueuse du cheminement de chacun.

Mais ce judaïsme ouvert aux non-juifs est stoppé rapidement vers la fin du I^{er} siècle. Que s'est-il donc passé ? M. Simon ne pense pas que les événements de 70 y soient pour quelque chose ; à son avis, "le facteur déterminant dans l'évolution progressive du judaïsme vers le repliement total, c'est la concurrence chrétienne. ... Ce sont les succès du culte rival qui expliquent la rapide élimination du judaïsme hellénisé et le triomphe du rabbinisme talmudique. ... Le christianisme

¹³⁶ Voir l'article intitulé *La lecture de la Bible dans les synagogues*, de Ch. Perrot, dans *La Maison Dieu*, n° 126, 1976.

¹³⁷ M.-F. Baslez pense que " Ces prosélytes peuvent résulter d'adhésions spontanées et ne sont pas la preuve d'une mission de propagande organisée", *op. cit.* p.40 et 332.

naissant a très vite ravi au judaïsme hellénistique sa clientèle païenne, et sans doute l'a-t-il rapidement absorbée"¹³⁸. L'auteur conclut son livre par ces mots : "Le recul du judaïsme missionnaire procède d'un aveu d'impuissance"¹³⁹.

M. Simon est trop bon historien pour ne pas assortir son propos de toutes les précautions d'usage. Le christianisme dit-il, a *sans doute* absorbé rapidement la clientèle païenne du judaïsme hellénistique. A l'appui de cette prudente affirmation, on peut risquer une hypothèse à partir de la constatation suivante : dans les premiers siècles, le grand reproche fait aux juifs est la jalousie, thème cher à Saint Paul, aux évangélistes, à Clément de Rome, Ambroise, Pierre Chrysologue, Hilaire¹⁴⁰ et beaucoup d'autres Pères de l'Église. On comprend mal que les juifs puissent être jaloux des chrétiens puisqu'ils les considèrent comme des *minim*, c'est-à-dire des hérétiques. Mais les perspectives ouvertes par M. Simon donnent tout leur sens à ce reproche : les juifs sont jaloux parce les chrétiens leur font de la concurrence chez les païens, ce qui est irritant, et de plus, ce qui est absolument intolérable, leurs prosélytes et leurs craignant-Dieu désertent les synagogues pour rejoindre l'Église, par exemple ce *Nicolas, prosélyte d'Antioche* qui est cité dans les Actes des Apôtres comme faisant partie des sept *hellénistes* choisis pour *servir aux tables* [Ac 6,1-6]. Le nombre de ces transfuges devait être assez important pour provoquer de la part des juifs de vives réactions qui seraient à l'origine de cette

¹³⁸ Simon (M.), *Verus Israël*, p.434 et 435.

¹³⁹ Ibid., p.446.

¹⁴⁰ Voir ci-dessus les chapitres V et VI, intitulés *Un homme avait deux fils* et *La tradition herméneutique*.

accusation si tenace de jalousie .

On comprend d'ailleurs que ces juifs de la diaspora soient jaloux : ils ont tant fait pour leurs prosélytes [Mt 23,15], ils ont ouvert devant eux le rouleau des Ecritures, ils les ont instruits, ils les ont encouragés à progresser dans l'observance de la Loi, et les chrétiens récoltent le fruit de leur travail ! Ces païens sont d'autant plus attirés par le christianisme qu'ils viennent de la synagogue ; avec elle ils ont fait la moitié du chemin. Mais pourquoi désertent-ils ?

Les raisons de ces départs sont certainement variées et relèvent de la conscience individuelle. Mais les nombreuses pratiques du judaïsme devaient sembler à beaucoup bien contraignantes. La circoncision était une étape assurément très difficile à franchir pour un païen. Les mutilations rituelles avaient mauvaise réputation dans le monde romain ; la circoncision devait apparaître comme un simulacre de castration. Ces païens judaïsants ne pouvaient qu'être sensibles au message de Paul et à son universalisme ; dans les communautés chrétiennes ils retrouvaient des païens qui n'étaient pas passés par la synagogue. Bientôt les deux religions se partageront 'la clientèle' : le judaïsme pour les juifs, le christianisme pour les païens. La rupture était consommée.

CHAPITRE X

LES CHRETIENS ET LE POUVOIR

Les options politiques et culturelles du christianisme des premiers siècles sont bien différentes de celles adoptées par le judaïsme rabbinique qui bénéficie du statut de *religion licite*, ce qui n'est pas le cas de la nouvelle religion qui, de ce fait, est en butte à de graves persécutions. Or c'est précisément dans ce contexte tragique que les chrétiens vont devoir définir leur position par rapport à l'Etat et à la société. M.-F. Baslez écrit très justement : "Les rapports des chrétiens avec le pouvoir ne s'apprennent guère qu'à travers les persécutions"¹⁴¹. C'est donc dans l'histoire même de celles-ci que nous chercherons à identifier les choix politiques de ces chrétiens. Mais avant d'utiliser les sources historiques, il nous faut vérifier leur valeur, ce qui, on va le voir, est loin d'être superflu.

¹⁴¹ Baslez (M.-F.), *Bible et histoire*, p.359.

Les sources pour l'histoire des persécutions sont d'origine profane ou ecclésiastique. Des auteurs latins comme Tacite, Suétone et Pline le Jeune ont parlé des chrétiens et des persécutions. Ces textes ont été analysés et commentés avec la dernière minutie. Leur intérêt, leur valeur et leurs limites ne sont plus à démontrer. Il n'en va pas de même pour la littérature chrétienne sur le sujet. De Clément de Rome jusqu'à nos jours, elle va de l'extrême réserve à l'enthousiasme dévot, pour en arriver, depuis cinquante ans, à une attitude enfin scientifique. Il nous faut donc, avant toute chose, porter un regard critique sur l'histoire des persécutions vues par les écrivains chrétiens.

Clément de Rome est un témoin direct de tout premier ordre. Et pourtant sa lettre aux Corinthiens, écrite en 95-96, pose de redoutables problèmes. Parle-t-il, ou non, de la persécution dite de Domitien ? A qui pense-t-il lorsqu'il évoque "cette immense foule d'élus qui ont souffert beaucoup d'outrages et de tortures"¹⁴² ? Des martyrs de 64 ou de martyrs récents ? Il dit répondre bien tardivement à ses correspondants "à cause des malheurs et des calamités qui nous sont survenus subitement coup sur coup"¹⁴³. Mais lorsqu'il parle des "justes persécutés"¹⁴⁴, il s'agit de personnages de l'Ancien Testament : Abel, Jacob, Joseph, Moïse, David, etc. S'il donne des exemples de femmes héroïques, il cite Judith et Esther¹⁴⁵. Certains, affirme-t-il, "se sont livrés aux fers, d'autres se sont vendus comme esclaves"¹⁴⁶ pour accomplir des *oeuvres de miséricorde* aussi sublimes

¹⁴² Clément de Rome, *Epître aux Corinthiens*, 6,1. SC n° 167, p.109.

¹⁴³ Ibid. 1,1, p.99.

¹⁴⁴ Ibid. 45,4 et 4,1 à 13. p.175 et 104 à 107.

¹⁴⁵ Ibid. 55,4 à 6, p.189.

¹⁴⁶ Ibid. 55,2, p.187 à 189.

qu'édifiantes ; il ne s'agit toujours pas de martyrs. Autant dire que Clément de Rome, pour l'histoire des persécutions, est très décevant et il est loin d'être le seul dans ce cas parmi les auteurs chrétiens.

Jacques Moreau souligne à propos de la persécution de Néron “qu'il n'y a presque rien à tirer de la tradition chrétienne”¹⁴⁷. Dom Leclercq, qui savait beaucoup de choses sur les persécutions¹⁴⁸, avoue : “On ne peut désigner une seule victime par son nom pour le drame des jardins du Vatican¹⁴⁹; ce qui est assurément une chose faite pour surprendre. L'Eglise de Rome, si empressée par la suite à imposer le culte de ses illustres martyrs ... n'a même pas institué une fête en l'honneur de ceux qui furent les prémices de sa gloire”¹⁵⁰.

Plus surprenantes encore, les affirmations d'Origène : “Ceux qui furent mis à mort pour la foi chrétienne ont été peu nombreux, et sont faciles à compter, car Dieu ne voulait pas que toute la race des chrétiens fût anéantie”¹⁵¹. Or son père était mort martyr, et lui-même, un an après avoir écrit ces lignes, sera torturé et mourra quelque temps après.

Manifestement, pendant plus de deux siècles, on reste très discret sur les martyrs. Pour les païens, ce sont des athées, des

¹⁴⁷ Moreau (J.), *La persécution du christianisme dans l'Empire romain*, p.34.

¹⁴⁸ L'érudition et la production de cet auteur sont exceptionnelles, mais sa passion de savoir l'entraîne quelquefois dans des constructions fragiles, par exemple celles concernant le rôle de Poppée et de Tigellin dans la persécution de Néron. (D.A.C.L. art. *Néron*, col. 1127 à 1131).

¹⁴⁹ Il s'agit des jardins que Néron fit illuminer en faisant brûler des chrétiens.

¹⁵⁰ Leclercq (H.), D.A.C.L. art. *Néron*, col.1146.

¹⁵¹ *Contre Celse* 3,8, cité par H. Leclercq, D.A.C.L., art. *Martyr*, col. 2472.

incendiaires, des condamnés à la peine capitale. Dans ces conditions, ou bien on rédige des apologies en bonne et due forme qu'on envoie à l'Empereur¹⁵², ou bien on minimise les faits pour se dégager le plus possible de cette terrible réputation. C'est ainsi que Tertullien va jusqu'à nier que les chrétiens aient été brûlés dans les jardins de Néron¹⁵³.

Par contre, lorsque les persécutions ont cessé, les auteurs chrétiens sont plus loquaces, mais ils manquent cruellement de sources en raison même de la discrétion de leurs prédécesseurs. Eusèbe de Césarée a recueilli quelques traditions sur Néron et Domitien. Lactance, lui, est beaucoup plus ambitieux, il avance une thèse sur les empereurs persécuteurs : il en compte dix, et tous, ou presque, sont morts dans des circonstances dramatiques ; d'où le titre de l'ouvrage *La mort des persécuteurs*, écrit vers 318-321, alors que Constantin l'avait appelé auprès de son fils, Crispus, pour lui enseigner la rhétorique. La démonstration de Lactance est particulièrement aisée pour Néron et Domitien, les deux premiers persécuteurs. Ils ont laissé un tel souvenir qu'après leur mort le Sénat a prononcé la *damnatio memoriae*, c'est-à-dire la condamnation de leur mémoire : devaient être effacées toutes les traces qu'ils avaient laissées. Par contre, Lactance fait l'impasse sur les 'bons empereurs' comme Trajan et surtout Marc-Aurèle, pourtant notoirement persécuteurs. Il fallait montrer que seuls les 'mauvais empereurs' avaient persécuté les chrétiens. Ainsi Constantin et son fils pourront méditer les leçons de l'histoire au cas où ils seraient tentés de revenir sur leurs bonnes dispositions vis à vis de

¹⁵² Entre autres, Justin, Mélicon, Athénagore.

¹⁵³ *Epître à Scapula*, citée par J. Moreau, *op. cit.*, p.34.

l'Eglise qui jouit de la paix depuis moins de dix ans.

Pendant des siècles, cette histoire des persécutions en dix chapitres ne varie guère, jusqu'au jour où l'on redécouvre les catacombes. J. Maury et R. Percheron dans *Itinéraires romains* racontent : “En 1578, la découverte fortuite d'un des cimetières de la via Salaria connaît un énorme retentissement et ouvre une période d'enthousiasme pour ce que le savant Bosio appellera bientôt *Roma sotteranea*, La Rome souterraine”¹⁵⁴. Ainsi, en pleine Renaissance, le catholicisme retrouve ses origines dans la sacro-sainte antiquité romaine et la gloire des martyrs couvre l'Eglise de la Contre-Réforme. Puis les catacombes retombent dans l'oubli aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles.

Mais en 1802, nouvelle découverte sensationnelle : dans la catacombe de Priscille, on trouve des ossements dans un loculus fermé par trois tuiles sur lesquelles sont gravés des symboles chrétiens et une inscription intraduisible ; mais, en changeant l'ordre des tuiles telles qu'elles avaient été scellées, on lit : “Pax tecum Filumena”. Sainte Philomène, vierge et martyre, était née ! Pendant tout le XIX^{ème} siècle, le succès fut immense. La simple nomenclature des ouvrages consacrés à la sainte couvre deux colonnes du *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*¹⁵⁵, avec des titres de plus en plus péremptoirs et dévotieux, par exemple : *Vie très complète de Sainte Philomène, vierge et martyre, protectrice du Rosaire vivant*. Le succès dura jusqu'à la publication en 1905 par les Bollandistes, d'un article réduisant à néant tout cet échafaudage

¹⁵⁴ Maury (J.) et Percheron (R.), *Itinéraires romains*, Paris, Téqui, éd. ³, 1975, p.159.

¹⁵⁵ Leclercq (H.), D.A.C.L. art. *Filumena*, col. 1600.

de tuiles, de symboles et d'inscription¹⁵⁶.

L'histoire du martyr de Saint Tarcisus eut également un grand succès. Elle repose uniquement sur une épitaphe en vers¹⁵⁷, composée par le pape Damase pour la sépulture de Tarcisus dans la catacombe de Saint Calliste : *Tarcisus portait les sacrements¹⁵⁸ du Christ. C'est alors qu'une troupe d'excités le pressa de les montrer aux impies. Il préféra donner sa vie plutôt que de montrer à ces chiens enragés les célestes membres¹⁵⁹*. Saint Tarcisus fut donné en exemple à la jeunesse catholique jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle. On fit de lui un diacre, puis un acolyte ; enfin l'Eglise le nomma "patron des enfants de chœur", ce qui fut sans doute pour lui le coup de grâce.

Mais cet engouement pour les Catacombes et *l'Eglise des martyrs*¹⁶⁰ atteindra des sommets dans la littérature romanesque. Deux best-sellers ont fait rêver des générations entières : *Fabiola ou l'Eglise des Catacombes* du Cardinal Wiseman ; ce roman a connu 18 rééditions en français entre 1854 et 1984. L'inoubliable récit de Henryk Sienkiewicz, intitulé *Quo vadis*, a été réédité 37 fois en version française de 1900 à 1994. A travers ces romans, les persécutions, les martyrs et les Catacombes s'installent dans un imaginaire qui a l'avantage de dire son nom et qui n'est pas sans grandeur.

Il faudra attendre la deuxième moitié du XX^{ème} siècle pour

¹⁵⁶ *Analecta Bollandiana*, tome 24, 1905, p.120.

¹⁵⁷ Leclercq (H.), D.A.C.L. art. *Tarcisus*, col. 1976.

¹⁵⁸ Les *sacramenta*, c'est-à-dire l'Eucharistie.

¹⁵⁹ Damas se réfère évidemment à Mt 7,6 : "Ne donnez pas aux chiens ce qui est sacré".

¹⁶⁰ C'est ainsi que Daniel Rops intitule son livre sur l'histoire de l'Eglise pendant les persécutions.

que l'histoire reprenne ses droits. Elle l'a fait sans parti pris, dégagée de tout esprit polémique ou apologétique. On trouvera dans la bibliographie jointe les principaux ouvrages que nous avons consultés. Chaque auteur étudie cette période sous l'angle qu'il a choisi, mais il se dégage de tous ces travaux une impression de sérénité et de complémentarité remarquables. En ce qui nous concerne, nous avons essayé de pénétrer les motivations des persécuteurs et la logique de leurs arguments. En même temps, nous avons cherché à comprendre l'état d'esprit des persécutés et la raison de leur attitude.

CHAPITRE XI

LES PERSECUTIONS

Sous Claude : une opération de police.

En l'année 49 ou 50¹⁶¹, l'Empereur Claude "*expulsa de Rome les juifs qui, poussés par Chrestus, provoquaient sans cesse des troubles*"¹⁶². Cette information donnée par l'historien Suétone est à rapprocher de celle fournie par Luc dans les Actes : "*Paul trouva à Corinthe un juif nommé Aquila ... qui venait d'arriver d'Italie avec Priscille, sa femme, à la suite d'un édit de Claude qui ordonnait à tous les juifs de s'éloigner de Rome*" [Ac 18,2].

¹⁶¹ D'après Cl. Lepelley, *L'empire romain et le christianisme*, p.19, et M. Simon, *Les premiers chrétiens*, p.114. Mais d'autres auteurs comme P. de Labriolle dans *La réaction païenne*, p.42, note 3, proposent l'année 41.

¹⁶² Suétone, *Vies des douze Césars, Claude*, XXV.

Suétone imagine sans doute que ce Chrestus était un agitateur qui aurait sévi dans les milieux juifs de Rome¹⁶³. D'autre part, il semble limiter les expulsions aux seuls *juifs poussés par Chrestus*. Aucun commentaire ne saurait faire dire à un auteur plus qu'il n'en sait. Mais, les Actes des Apôtres nous apprennent que, parmi les expulsés, il y avait deux chrétiens, Aquila et Priscille, qui sont évidemment *poussés par Chrestus*, mais dans un tout autre sens que ne l'entend Suétone. On peut alors raisonnablement penser que, dans cette affaire, il s'agit bien d'un conflit entre juifs et chrétiens, comme il s'en était produit à Jérusalem, à Damas, Iconium, Lystres, Corinthe et partout sur les pas des missionnaires chrétiens. Mais le Préfet de Rome ne saurait tolérer que le quartier du Transtévère où habitaient les juifs¹⁶⁴, devienne le champ clos de factions étrangères. Il y met donc bon ordre en prenant une mesure de sécurité publique énergique, mais à court terme, car les expulsés, depuis toujours, reviennent de mille manières au point de départ, fut-ce comme clandestins : huit ans après, l'apôtre Paul adresse à la communauté chrétienne de Rome une lettre pleine d'éloges et d'empressement [Rm 1,8-15], qui traite précisément des rapports entre juifs et chrétiens.

Ainsi, dans les années 49-50, le Pouvoir impérial se contente de séparer les combattants, mais ne distingue pas encore les juifs des chrétiens poussés par ce mystérieux Chrestus. Pour cela il faudra attendre encore une quinzaine

¹⁶³ Voir le commentaire de H. Ailloud, le traducteur de *Vies des douze Césars*, Paris, Les Belles Lettres, 1964, note p.210. Il indique également que tous les auteurs profanes des deux premiers siècles écrivaient régulièrement *Chrestus* et *Chrestiani*.

¹⁶⁴ Labriolle (P.de), *La réaction païenne*, p.42.

d'années.

Sous Néron : les chrétiens sont accusés

Du 19 au 28 juillet de l'année 64, Rome est ravagée par les flammes. Sur quatorze arrondissements que comptait la Ville (on disait des régions), trois sont anéantis, quatre sont intacts, les autres ont subi de graves dommages. Les pertes en vies humaines sont très lourdes¹⁶⁵. Incendie criminel ? La rumeur désigne le coupable avec de plus en plus d'insistance : Néron ! On connaît la parade et sa barbarie par le récit de Tacite et non par celui des écrivains chrétiens contemporains des persécutions. Il nous faut relire tout ce paragraphe des *Annales* pour comprendre l'importance de l'événement et sa signification. L'impact 'médiatique' de cet incendie terrifiant et des exécutions en masse qui l'ont suivi, s'est propagé dans tout l'Empire au galop de la Poste impériale. On ne pouvait pas imaginer pour les chrétiens entrée officielle plus fracassante dans le *monde habité*, celui bien sûr des Romains. Tacite nous en a gardé le souvenir :

“Aucun moyen humain, ni largesses princières, ni cérémonies expiatoires ne faisaient reculer la rumeur infamante d'après laquelle l'incendie avait été ordonné. Aussi, pour l'anéantir, Néron supposa des coupables et infligea des tourments raffinés à ceux que leurs abominations faisaient

¹⁶⁵ Ibid. p.36.

détester et que la foule appelait chrétiens. Ce nom leur vient de Christ, que, sous le principat de Tibère, le procureur Ponce Pilate avait livré au supplice ; réprimée sur le moment, cette détestable superstition perçait à nouveau, non seulement en Judée où le mal avait pris naissance, mais encore dans Rome, où tout ce qu'il y a d'affreux et de honteux dans le monde afflue et trouve une nombreuse clientèle. On commença donc par se saisir de ceux qui avouaient, puis, sur leurs révélations, d'une multitude d'autres, qui furent convaincus, moins de crime d'incendie que de haine contre le genre humain. On ne se contenta pas de les faire périr : on se fit un jeu de les revêtir de peaux de bêtes, pour qu'ils fussent déchirés par la dent des chiens ; ou bien, ils étaient attachés à des croix ou enduits de matières inflammables, et, quand le jour avait fui, ils éclairaient les ténèbres comme des torches. Néron avait offert ses jardins pour ce spectacle, et donnait des jeux au cirque, où tantôt, en habit de cocher, il se mêlait à la populace et tantôt prenait part à la course debout sur son char. Aussi, quoique ces gens fussent coupables et dignes des dernières rigueurs, on se mettait à les prendre en pitié, car on se disait que ce n'était pas en vue de l'intérêt public, mais pour la cruauté d'un seul, qu'on les faisait disparaître¹⁶⁶.

Après ce drame, la situation des chrétiens dans l'Empire est fondamentalement changée. Les juifs n'ont pas été inquiétés, ils n'ont pas été confondus avec les chrétiens¹⁶⁷. La séparation est

¹⁶⁶ Tacite, *Annales*, XV,44. Traduction de H. Goelzer, Paris, Les Belles Lettres, 1962, tome III, p.491.

¹⁶⁷ Simon (M.), *Les premiers chrétiens*, p.118 à 119, et Moreau (J.), *La*

reconnue en droit et en fait. Or jusque là, les chrétiens avaient partagé la mauvaise réputation des juifs et leur statut légal. Le judaïsme, en effet, avait été reconnu, sous certaines conditions, comme une *religion licite*. Désormais le christianisme n'a plus de couverture légale¹⁶⁸, il devient une *détestable superstition*. De ce fait, il est interdit d'être chrétien, non pas à cause d'une disposition légale prise par Néron comme le croyait Tertullien¹⁶⁹, mais parce que le christianisme est une religion illicite, non reconnue par le Sénat romain. Juifs et chrétiens s'étaient séparés dans le huis clos des synagogues, mais lorsque le divorce est reconnu par l'autorité légale, les conséquences pour la partie chrétienne sont catastrophiques : faute d'existence légale, le christianisme est désormais hors-la-loi.

persécution du christianisme dans l'Empire romain, p.35.

¹⁶⁸ Lepelley (Cl.), *L'empire romain et le christianisme*, p.13 à 18.

¹⁶⁹ Tertullien, *Apologétique*, IV,4 et V,3.

Sous Domitien : le temps de l'Apocalypse ?

On associe habituellement l'Apocalypse de Jean à la persécution de Domitien. Ainsi le texte trouve son contexte, mais, en retour, il lui donne ses couleurs de feu et de sang, ses trompettes et ses cavaliers de malheurs ; la persécution de Domitien devient apocalyptique. Or, contrairement aux événements de 64, ceux de 95-96 n'ont rien de spectaculaire. D'après Suétone qui semble assez bien renseigné, Domitien “fit périr de nombreux sénateurs ... pour des motifs des plus futiles”¹⁷⁰. Il bannit les philosophes, fait crucifier son trésorier, exécuter parents et familiers parmi lesquels il y a peut-être des chrétiens. Flavius Clemens, Flavia Domitilla, Acilius Glabrio et “beaucoup d'autres”¹⁷¹ qui avaient adopté les mœurs juives, sont condamnés pour athéisme. Or, d'après Dom Leclercq, à cette époque, jamais les juifs n'ont été désignés comme athées, cette accusation est réservée aux chrétiens¹⁷².

Les juifs, eux, sont soumis à une pression fiscale intense¹⁷³. Depuis la prise de Jérusalem par Titus, un impôt de deux drachmes, le *fiscus judaicus*, doit être payé par tous les juifs et par ceux qui ont des mœurs juives. Il est fort probable que des chrétiens aient été inquiétés comme vivant à la manière juive, surtout s'ils avaient été circoncis avant leur conversion. Mais Suétone ne parle pas de condamnations pour délit fiscal.

¹⁷⁰ Suétone, *Vies des douze Césars, Domitien*, X et XI.

¹⁷¹ Dion Cassius, LXVII,13, cité par H. Leclercq dans le D.A.C.L. art. *Domitien*, col.1395.

¹⁷² Ibid. col.1395.

¹⁷³ Suétone, *Vies des douze Césars, Domitien*, XII.

Deux autres indices pourraient faire penser à une persécution sous Domitien. Pline le Jeune en 112 ou 113 parle de chrétiens qui auraient apostasié vingt ans auparavant, donc sous le Principat de Domitien¹⁷⁴. Clément de Rome, en 96, évoque “les malheurs et les tribulations qui ont frappé inopinément et successivement l'Eglise de Rome”¹⁷⁵. Tout cela est bien vague pour parler de “la persécution de Domitien”. Mais conclure qu'il ne s'est rien passé, serait fort imprudent. La lettre de Pline le Jeune et la réponse de Trajan donnent sans doute la clef de la façon dont les chrétiens ont été traités après Néron et avant Dèce, pendant cette longue période qui va de 68 à 250. On a vu précédemment pourquoi les écrivains chrétiens des premiers siècles ont tenu à ce que le nom de Domitien, après celui de Néron, soit associé à l'injuste persécution des chrétiens.

¹⁷⁴ Pline le Jeune *Correspondance*, X,96. (Voir Document 3)

¹⁷⁵ Clément de Rome, *Epître aux Corinthiens*, 1,1, SC n° 167, p.99.

Sous Trajan : en régime de persécution ordinaire

Tacite et Suétone écrivent l'histoire avec leurs préjugés, leurs partis pris et la volonté de faire partager leur point de vue sur les hommes et les événements. Rien de tel dans la correspondance de Pline le Jeune et de Trajan. Ils n'écrivent pas l'histoire, ils la font au plus haut niveau des responsabilités politiques. Leurs lettres sont des documents d'archives de première main. Leur authenticité est incontestable. "Combien trouverait-on de textes anciens aussi fortement garantis ? ... Nous marchons ici sur un sol parfaitement sûr". Ainsi s'exprime P. de Labriolle¹⁷⁶.

Donc, vers 112, Trajan envoie le sénateur Pline le Jeune en Bithynie pour remettre de l'ordre dans cette province d'Asie Mineure. Pline a le désir de bien faire et peut-être aussi celui de se faire bien voir. Il tient à être couvert par l'Empereur dans les cas difficiles. La répression contre les chrétiens en est un. On trouvera, en annexe, la lettre de Pline et la réponse de Trajan¹⁷⁷. Ce dossier constitue un témoignage capital sur ce genre de persécutions qui ne portent le nom d'aucun empereur parce qu'elles sont tout à fait ordinaires et qu'elles peuvent survenir à tout moment sans décision préalable des autorités. Tout a été dit sur la relative incohérence de cette législation et sa non moins relative tolérance. Nous voudrions seulement ici relever les nombreuses et précieuses informations que nous livrent ces textes sur le christianisme au début du II^{ème} siècle.

¹⁷⁶ Labriolle (P. de), *Op.cit.*, p.31.

¹⁷⁷ Voir *Document 3*.

A cette époque, en Bithynie, les chrétiens dénoncés comme tels sont très nombreux, de toute condition et de tout âge. Il y a des esclaves et des citoyens romains, des citadins et des campagnards. C'est précisément à cause de l'ampleur que prennent ces procès que Pline consulte l'Empereur. Bien évidemment, il ne parle pas de persécution. Il s'agit de procès en bonne et due forme, et non pas de pogrom. Les chrétiens doivent être dénoncés, déférés au gouverneur et interrogés. Eventuellement la torture peut les inciter à passer aux aveux plus rapidement. Ils doivent alors *se repentir*, sinon ils sont exécutés.

Chaque étape de cette procédure est décrite avec précision. Il y a bien sûr des dénonciateurs qui se présentent devant le juge comme c'était la règle en droit romain. Mais, en Bithynie, il y a aussi les dénonciateurs anonymes qui font parvenir à Pline une longue liste de chrétiens. Trajan répondra qu'il ne faut pas en tenir compte. On imagine facilement la terreur que pouvait répandre dans les communautés chrétiennes ce régime de délation.

L'interrogatoire se réduit à une seule question, répétée trois fois : *Etes-vous chrétien ?* Si l'accusé nie, il est relâché à condition d'invoquer les dieux selon la formule dictée ; il doit également offrir l'encens et le vin devant l'image de l'Empereur et les statues des dieux ; enfin il doit blasphémer le Christ. Certains avouent qu'ils ont été chrétiens, mais qu'ils ont cessé de l'être depuis trois ans ou davantage. Eux aussi doivent sacrifier aux dieux et blasphémer le Christ. Si l'accusé confirme qu'il est chrétien et refuse de *se repentir*, il est exécuté. Pline ne donne aucune indication sur ces basses oeuvres ; plus tard les écrivains chrétiens suppléeront à ces carences !

Manifestement Pline ne s'en tenait pas toujours aux trois questions obligatoires. Cet *entêtement*, cette *obstination* l'intriguent. Il écoute les chrétiens qui plaident leur cause ; il *soutire la vérité à deux esclaves qu'on appelait des diaconesses*¹⁷⁸, en les soumettant à la torture. Il apprend ainsi que les chrétiens *se réunissent à jour fixe avant le lever du soleil et qu'ils chantent des hymnes au Christ* ; leur morale est irréprochable, *leur nourriture est ordinaire et innocente, quoi qu'on dise*. Pline ne croit donc pas aux grossières calomnies de débauche ou d'anthropophagie, mais il conclut dans un style péremptoire : *superstition déraisonnable et sans mesure* !

La réponse de Trajan est adressée à *mon cher Pline*, mais elle a valeur de rescrit impérial faisant jurisprudence. La procédure suivie en Bithynie est approuvée, avec cette précision importante : *il n'y a pas à poursuivre les chrétiens d'office*. Ce rescrit n'a rien de novateur, il confirme les pratiques habituelles à l'encontre des chrétiens depuis qu'ils ont été désignés à la vindicte publique au temps de Néron. Les sanglantes persécutions générales ordonnées par les empereurs ne commenceront qu'en 250. Auparavant les chrétiens ne sont jamais poursuivis d'office, mais ils sont à la merci des délateurs. La persécution est sporadique, elle a toujours un caractère local et le nombre des exécutions reste limité car l'intervention de la Justice, et donc du pouvoir impérial, est un sérieux frein aux folies meurtrières. Telles sont les caractéristiques des persécutions survenues après Néron

¹⁷⁸ Certains se refusent à traduire ce *ministeriae* par *diaconesses*. Pline ignorait sans doute le vocabulaire chrétien avant ces procès, mais les déclarations des accusés ont dû lui permettre de combler rapidement cette lacune.

jusqu'à Dèce. Il nous faut maintenant analyser les motifs de ces persécutions et les accusations portées contre les chrétiens.

CHAPITRE XII

LA REPOSE DES CHRETIENS

Les accusations

De quels crimes les chrétiens étaient-ils accusés ? Néron les avaient désignés comme incendiaires, mais Tacite et bien d'autres ne l'ont pas cru. De toute façon cette accusation était ponctuelle. Que leur reprochait-on par la suite ?

Les apologistes chrétiens du II^{ème} siècle évoquent ces accusations pour les réfuter, mais il est bien difficile d'établir une chronologie pour déterminer celles qui avaient cours au I^{er} siècle et celles qui sont apparues par la suite. En tout état de cause, elles peuvent être considérées comme l'expression de vieilles calomnies qui ont grandi et prospéré avec les années. Par contre, les textes de Tacite, de Suétone et de Pline le Jeune sont des repères précis.

Nous passerons rapidement sur les ragots injurieux et grotesques, inventés par la bêtise et la haine, colportés par les mille bouches de la calomnie. Mais toutes les accusations ne sont pas de ce type. Certaines devaient paraître tout à fait justifiées à bon nombre de païens réfléchis et de bonne foi. Nous essayerons de comprendre.

Au chapitre de la bêtise et de la calomnie il faut citer l'infanticide, l'anthropophagie, l'inceste et les orgies, façon d'interpréter le sacrifice eucharistique, la communion au corps et au sang du Christ, et le baiser de paix entre personnes qui s'appellent frères et soeurs. En 186 av. J.-C. des accusations de ce genre avaient circulé, c'était l'affaire des Bacchanales : orgies nocturnes, débauches infâmes, meurtres rituels, empoisonnements, captation d'héritages. Le Sénat dut intervenir pour arrêter les progrès de ce nouveau culte en l'honneur de Bacchus. D'après Tite-Live, 7000 personnes auraient été mises en cause. Les fantasmes populaires trouvaient ainsi dans l'histoire ancienne de Rome des précédents largement dépassés par les chrétiens. Qu'on en juge par ce texte tardif (début du III^{ème} siècle) que Minucius Felix, un apologiste chrétien, met dans la bouche de son contradicteur païen, pour ensuite réfuter ces accusations qui sont le fruit empoisonné de plus d'un siècle de calomnies :

“Quant à l'initiation des nouvelles recrues, ce qu'on en raconte n'est pas moins abominable que notoire. Un petit enfant, qu'on a recouvert de farine de façon à tromper les gens sans défiance, est placé devant celui qui doit être initié au culte. Le néophyte, incité par la couche de farine à frapper ce petit en toute innocence, le tue en lui portant des coups aveugles et

déguisés. Cet enfant, ô impiété, ils lèchent son sang avec avidité, ils se disputent les parts de son corps ; telle est la victime qui consacre leur alliance¹⁷⁹.

On aura reconnu dans ce texte le travestissement sacrilège des paroles de la consécration : “Ceci est mon sang versé pour vous, le sang de l'alliance”. La farine et la victime font sans doute référence au pain et “au corps livré pour vous”.

Mais la plupart des intellectuels et des politiques, sans croire à ces infâmes ragots, condamnaient les chrétiens avec d'autant plus de fermeté qu'ils pensaient avoir de bonnes raisons. Citons quelques-unes de ces gracieusetés. De Tacite : *détestable superstition, haine du genre humain*. De Suétone : *Superstition nouvelle et coupable*. De Pline le Jeune : *entêtement, obstination inflexible, folie, superstition déraisonnable et sans mesure*. Autres propos glanés dans les écrits polémiques du temps : *impiété, sacrilèges, athéisme, faiseurs de nouveautés, crime de lèse-majesté*, etc. Or beaucoup des païens pensaient que ces accusations étaient fondées.

¹⁷⁹ Minucius Felix, *Octavius*, IX. Traduction de J. Baujeu, Paris, Les Belles Lettres, 1964, p.13.

Superstitions

Les Romains n'ont aucun mépris pour les dieux des peuples qu'ils soumettent. Ces divinités sont appelées à protéger désormais le Peuple romain ; il ne faudrait pas risquer le courroux d'un dieu étranger. C'est ainsi que les juifs ont obtenu le statut de religion licite à la condition de prier le dieu d'Israël pour l'empereur. En effet, dans l'Antiquité, il n'y a pas de religion plus vraie qu'une autre, il y a des dieux pour chaque peuple. Les rites de chaque religion font partie des coutumes éminemment respectables reçues des ancêtres. Par contre, des gens considérés comme des exploiters de la crédulité publique, et de surcroît souvent étrangers, sont expulsés périodiquement de Rome : les astrologues, les magiciens, les pythagoriciens, les mathématiciens, les chaldéens, les devins et les philosophes¹⁸⁰, tous faiseurs de nouveautés (*molitor rerum novarum*). Les Romains n'aiment pas ces nouveautés qui n'ont pas le label de la coutume, et qui, de ce fait, n'ont rien à voir avec la religion ; ce sont des superstitions. Pendant plus de deux siècles, le christianisme sera affublé de cette définition infamante, et les chrétiens confondus avec ce ramassis de charlatans.

¹⁸⁰ Moreau (J.), *op. cit.* p.18 et 19.

Athéisme

De nos jours l'accusation d'athéisme à l'encontre des chrétiens paraît absurde. A l'époque, il n'en était rien. Sur ce thème, entre païens et chrétiens, le choc est frontal. Qu'on en juge par ce récit du martyre de Saint Polycarpe. Ca se passe en 155 dans le stade de Smyrne, le proconsul ordonne à l'évêque : *“Change d'avis et dis : A bas les athées”*. Mais Polycarpe regarda d'un oeil sévère toute cette foule de païens impies dans le stade et fit un geste de la main contre elle, puis soupirant et levant les yeux, il dit : *“A bas les athées”*¹⁸¹. La réplique cinglante de Polycarpe ne peut être reçue par les païens que comme une folle provocation, car, pour tous, les chrétiens sont vraiment des athées. Il suffit d'observer leur conduite dans la cité et dans la vie domestique.

Dans la cité, les chrétiens sont devenus des marginaux. Ils ne participent à aucune festivité publique. Ils ont déserté les temples, le cirque, le théâtre. Or dans l'Empire romain, comme dans la cité grecque, la religion est citoyenne. Elle a pour fonction d'assurer la *Paix des dieux* en les rendant favorables à la cité. Elle imprègne toutes les activités publiques, tous les rassemblements, les fêtes, les jeux, les triomphes après la victoire. Elle manifeste le consensus social. S'abstenir est une impiété sacrilège qui met la patrie en danger.

Dans la vie privée, le scandale est moins voyant, mais il atteint la cohésion familiale elle-même. En effet, la maison est protégée par les Lares et les Pénates, d'autant plus respectés

¹⁸¹ *Martyre de Saint Polycarpe*. SC n° 10, p.255 et 257.

qu'ils sont restés sans visage et sans mythologie, à l'état de *numina*, de forces cachées et agissantes comme dans les religions archaïques. A.-G. Hamman évoque le cas de conscience d'une femme qui se convertit : “*Peut-elle se soustraire au sacrifice qu'offre le père de famille, le pan de sa toge ramené sur la tête, à l'autel du foyer, devant enfants et serviteurs ? Il lui faut respirer la fumée de l'encens, au commencement de l'année et au premier jour de chaque mois*”¹⁸². Les objets cultuels et les gestes rituels sont innombrables : autel fleuri, lampe allumée, laurier suspendu, patère, salière, boîte à parfums, burette, sacrifices à l'occasion des événements familiaux¹⁸³, c'est toute la vie quotidienne qui est marquée par cette religion domestique.

On imagine la stupéfaction des membres de la famille lorsque l'un d'eux refuse de participer à ces rites un peu désuets, mais tellement chargés de souvenirs charmants liés aux saisons, aux récoltes du domaine et à la vie de ceux qui habitent ou qui ont habité cette maison. Cette *obstination inflexible* des chrétiens qui s'abstiennent de faire les gestes les plus innocents et les plus sacrés de la vie civique et domestique, était incompréhensible et insupportable. Bafouer ainsi les *mœurs des anciens*, c'était mettre en péril la société elle-même. Les repères culturels étaient sapés. Dérision, folie, impiété, athéisme, tels sont les mots qui viennent à l'esprit d'un païen pour condamner un tel comportement.

¹⁸² Hamman (A.-G.), *La vie quotidienne des premiers chrétiens*, Paris, Hachette, 1971, p.97 et 98.

¹⁸³ Bayet (J.), *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*, Paris, Payot, 1957, p.64 à 67 et 268.

On aurait pu imaginer une attitude moins intransigeante de la part des chrétiens vis à vis de pratiques séculaires, routinières et souvent vidées de contenu vraiment religieux. Mais ce serait sans compter avec les racines hébraïques du christianisme. Les *mœurs juives* qu'on reproche aux chrétiens, c'est d'abord ce monothéisme si étranger au monde gréco-latin. Or la nouvelle religion n'apporte aucun accommodement au vieux Décalogue, bien au contraire. "Tu n'auras pas d'autres dieux que moi" [Ex 20,3]. Tel est le premier commandement. Dans la Bible on ne se lasse pas de se gausser des idoles : "Ils ont une bouche et ne parlent pas, ils ont des yeux et ne voient pas" [Ps 115,5]. Et les chrétiens du II^{ème} siècle ne sont pas moins méprisants pour "ces dieux voleurs de plats et pilleurs de marmites"¹⁸⁴.

Ainsi les positions des uns et des autres sont irréductibles. Chacun traite l'autre d'athée avec une égale conviction. La logique des chrétiens nous est familière, elle est biblique. La logique des païens est celle d'une religion civique et domestique. Dans le stade de Smyrne, la foule a de bonnes raisons de crier "A bas les athées", et elle ne connaît pas la suite ! Les chrétiens seront les fossoyeurs de cette religion polythéiste, mais ils ne le seront pas de l'Empire romain. Contrairement aux juifs, ils sont d'un loyalisme à toute épreuve vis à vis de l'Etat, même pendant les persécutions.

Loyalisme

¹⁸⁴ Théophile d'Antioche, *Trois livres à Autolytus*, II,36. SC n° 20, p.195.

“Rendez à César ce qui est à César” [Mt 22,21]. On ne peut guère trouver dans les évangiles référence plus explicite à l'Empire romain. Si les trois synoptiques ont retenu cette parole, c'est qu'elle correspondait aux recommandations habituelles faites aux chrétiens de l'époque. Ce loyalisme envers le pouvoir établi est confirmé par de nombreux textes des premier et second siècles, sauf évidemment - et l'exception est d'importance - par l'Apocalypse. Ce livre farouche et menaçant exprime-t-il la 'position politique' des chrétiens dans ces temps de persécutions ?

Il faut d'abord remarquer que la littérature apocalyptique, depuis Ezéchiel et Daniel, s'est développée dans les milieux juifs. Le symbolisme de ces visions fantastiques et somptueuses est aussi étranger à la culture gréco-latine qu'à la nôtre. On peut donc penser que l'Apocalypse a été écrite pour des judéo-chrétiens. D'autre part, on sait que les membres de la communauté chrétienne de Jérusalem n'ont pas voulu participer à la *guerre juive* de 66-70. On voit donc mal que ces non-violents puissent être les destinataires de cette littérature vengeresse de fin du monde. Il faut également souligner que, jusqu'au V^{me} siècle, ce livre n'a pas été reçu par de nombreuses Eglises, en particulier celles d'Orient. Eusèbe de Césarée (avant 340) écrivait : “Quant à l'Apocalypse, son autorité est encore maintenant discutée par le plus grand nombre”¹⁸⁵. Enfin - et c'est un argument décisif - cette violence anti-romaine ne se retrouve nulle part ailleurs dans les écrits canoniques des premier et second siècles. Il nous faut conclure que l'Apocalypse représente une tendance très

¹⁸⁵ Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique*, III, 24, 18.

minoritaire¹⁸⁶ et sans doute éphémère. Le contraste avec les 'directives pastorales' de l'époque est saisissant.

Ces directives que l'on retrouve dans quatre épîtres de Pierre et de Paul¹⁸⁷, sont parfaitement claires, et ne laissent aucune échappatoire à une quelconque opposition au pouvoir civil : "Celui qui résiste à l'autorité, écrit Paul, se rebelle contre l'ordre établi par Dieu ... L'autorité est un instrument de Dieu pour te conduire au bien ... Il faut se soumettre par motif de conscience. C'est pour cela que vous payez l'impôt" [Rm 13,2-6]. Le maître mot est celui de soumission : il faut prier pour tous les dépositaires de l'autorité "afin que nous puissions mener une vie calme et paisible" [1 Tm 2,2]. Nous avons là sans doute le fin mot de cette attitude : de l'Empire romain les chrétiens du premier siècle attendent leur sécurité personnelle. En conséquence, ils ne veulent surtout pas être considérés comme des contestataires et encore moins comme des révoltés. Contrairement aux juifs en général et aux zélotes en particulier, les chrétiens veulent 'entrer en romanité'. Ils espèrent que leur loyalisme inconditionnel qui va jusqu'à supporter les persécutions, "fermera la bouche à l'ignorance des insensés" [1 P 2,15], mais il faudra plus de deux siècles encore pour que cessent les infâmes calomnies.

Dès la fin du premier siècle, nous trouvons un témoin capital de cette 'pastorale' : Clément de Rome. Il écrit aux Corinthiens qui, une fois de plus, se déchirent entre eux. La lettre se termine par une belle prière pour les gouvernants, conforme en

¹⁸⁶ Cf. Lepelley, écrit dans *L'empire romain et le christianisme*, p.27 : "L'Apocalypse ne représente pas l'attitude de l'ensemble des chrétiens en cette fin du I^{er} siècle".

¹⁸⁷ Voir *Document 1*.

tous points aux directives de Pierre et de Paul, mais, entre temps, il y a eu Néron. Les persécutions que nous avons appelées “ordinaires” se sont aggravées sous Domitien, c'est-à-dire au moment même où Clément écrit. Or sa prière ne laisse rien apparaître de cette situation. Elle pourrait tout aussi bien avoir été composée par Eusèbe de Césarée pour Constantin, ou même par Bossuet pour Louis XIV. Le décalage entre le texte et le contexte historique est énorme. Il faut relire cette prière très solennelle, en forme d'oraison liturgique¹⁸⁸. Une phrase mérite une particulière attention : “O Toi, Seigneur, dirige les décisions de nos gouvernants ... afin qu'ils Te trouvent propice”. Rendre la divinité propice, favorable, bienveillante, tutélaire à la Rome républicaine ou impériale, c'est, depuis toujours, le but assigné au culte et à la religion, y compris la juive qui a obtenu son statut légal à cette condition. Et c'est bien de ce statut dont rêve Clément. Pour l'obtenir il faut être d'une totale loyauté vis à vis du pouvoir et prier Dieu pour qu'il soit propice à l'Empire.

C'est exactement ce que l'Empereur Galère demande aux chrétiens dans l'Edit de 311 qui met fin aux persécutions : “Les chrétiens, est-il écrit, devront prier leur dieu pour notre salut, celui de l'Empire et le leur propre, afin que l'intégrité de l'Etat soit rétablie partout”¹⁸⁹. En 313 les empereurs Constantin et Licinius, réunis à Milan, décident de “donner aux chrétiens, comme à tous, la liberté et la possibilité de suivre la religion de leur choix, afin que tout ce qu'il y a de divin au céleste séjour puisse être bienveillant et propice à nous-mêmes et à tous ceux qui se

¹⁸⁸ Voir *Document 2*.

¹⁸⁹ Texte cité par Lactance dans *La mort des persécuteurs*, 34. SC n° 39, p.118.

trouvent sous notre autorité”¹⁹⁰

Plus de deux siècles après la prière de Clément, l'Empire fait entrer le dieu des chrétiens dans son panthéon pour qu'il lui soit propice. On peut se demander si c'est l'Empire qui est devenu chrétien, ou bien si c'est l'Eglise qui est devenue romaine. Effectivement, lorsque l'Empire d'Occident aura disparu, l'Eglise se voudra plus que jamais romaine. L'ambiguïté de ce titre prestigieux traversera les siècles jusqu'à nos jours.

¹⁹⁰ Ibid. 48. p.132.

III^{ème} PARTIE

DES MOTS A PROSCRIRE

CHAPITRE XIII

‘LE PEUPLE DEICIDE’ ?

Les meilleurs spécialistes de l'histoire de l'antisémitisme laissent entendre, avec quelques références en bas de page, que ce sont les Pères de l'Eglise qui ont lancé contre les juifs l'accusation de déicide¹⁹¹. *Déicide*, *Génocide*, les deux mots semblent faits l'un pour l'autre. Le rapport de causalité entre eux, à défaut d'être établi, est facile à exploiter dans un contexte polémique qui n'est pas le nôtre. Ce dossier nous a paru assez passionnel pour qu'il vaille la peine, avant toute affirmation, de

¹⁹¹ Juster (J.), dans *Les juifs dans l'Empire romain*, tome I, p.46.

Isaac (J.), dans *Jésus et Israël*, p.361.

Poliakov (L.), dans *Du Christ aux juifs de cour*, p.41.

Isaac (J.), dans *Genèse de l'antisémitisme*, p.158.

Simon (M.), dans *Verus Israël*, p.246.

Lovsky (F.), dans *L'antisémitisme chrétien*, p.131.

Küng (H.), dans *Le judaïsme*, p.210.

faire une enquête aussi systématique que possible dans l'énorme littérature patristique. Cette accusation est-elle fondée, ou non ? Mais auparavant il nous faut élucider un problème de sémantique qui n'est pas innocent.

Il faut d'abord remarquer que, de nos jours, le mot *déicide* évoque inmanquablement Nietzsche et l'athéisme militant qui ont proclamé la mort de Dieu. Utiliser ce terme pour traduire un texte du IV^{ème} siècle ressemble à un anachronisme, sinon à un contresens. En effet, la mort du Dieu Eternel et Tout-puissant est littéralement impensable pour un écrivain chrétien des premiers siècles. D'ailleurs, dans l'antiquité, le mot et le concept même de déicide n'existent pas. Par définition, les dieux sont immortels. La mythologie, pourtant fertile en anecdotes cocasses, scabreuses ou dramatiques, n'a jamais raconté la mort d'un dieu, et moins encore son meurtre. Les hommes, eux, sont mortels, c'est leur définition, à tel point que cet attribut est employé comme un synonyme : *un homme, un mortel*, les deux mots sont interchangeables.

Et pourtant les Pères grecs ont bien créé tout exprès le mot *théo-ktionoi* pour désigner *ceux qui ont tué Dieu*, c'est-à-dire ceux qui ont une responsabilité, directe ou indirecte, dans la mort de Jésus : juifs, romains, chrétiens pécheurs ou hérétiques, chacun à leur manière, sont meurtriers de Dieu. Il ne s'agit évidemment pas de *déicides* qui auraient tué la divinité, mais de ceux qui ont tué Jésus-Christ, Fils de Dieu.

Pour en terminer avec ce problème de vocabulaire, faut-il faire appel à l'autorité du très savant et très classique *Dictionnaire grec-français* de M.-A. Bailly ? Au mot *théo-ktionos*, on trouve la traduction et la précision suivante : *qui fait*

mourir Dieu (c.-à-d. Jésus-Christ). Manifestement on a évité le mot *déicide*, et on s'est résigné à faire du mot à mot, ce qui est interdit par tous les professeurs de grec et de latin ! Nous suivrons donc l'exemple du dictionnaire Bailly pour éviter contresens et anachronisme dans la traduction de ces textes censés condamner les Père de l'Eglise.

Le vocabulaire étant défini, on peut passer à notre enquête qui compte trois sections. D'abord les textes des grands accusés, ceux que l'on trouve sinon cités, du moins référencés en bas de page, et qui auraient traité les juifs de "déicides", à savoir : Eusèbe de Césarée, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse, Jean Chrysostome, Astérios d'Amasée et Méliton de Sardes. On recensera ensuite ceux qui ont utilisé le mot *théo-ktonoi* mais qui n'ont pas été 'épinglés' par des accusateurs trop pressés, et enfin, ceux qui ont utilisé, comme d'ailleurs également les précédents, d'autres néologismes moins tapageurs, à savoir *Kurio-ktonoi* et *Christo-ktonoi* : *ceux qui ont tué le Seigneur, et ceux qui ont tué le Christ*¹⁹².

Les résultats statistiques de cette enquête sont les suivants :

¹⁹² On a consulté *A patristic greek lexicon* de G.-W. Lampe, Oxford, éd.² 1972, p.626, 786 et 1531.

- Ceux qui ont tué Dieu (*Théo-ktonoi*) 17 fois cités.
- Ceux qui ont tué le Seigneur (*Kurio-ktonoi*) 27 fois cités.
- Ceux qui ont tué le Christ (*Christo-ktonoi*) 17 fois cités.

AU TOTAL : 61 CITATIONS.

De ces dix-sept *Théo-ktonoi* sur soixante et une citations, il ne faudrait pas conclure qu'on est là devant un thème majeur, mille fois repris et développé. C'est bien le contraire qu'il faudrait conclure. Au regard de l'immense corpus patristique, cette poignée de *Théo-ktonoi* ne permet pas de faire une théorie, et encore moins une théologie exprimant une opinion commune.

Certains estimeront sans doute que cette collection de textes est bien longue et surtout bien austère ; évidemment on pourrait s'en tenir aux chiffres et faire des pourcentages sur des fréquences, ce qui serait déjà très significatif. Mais alors on se priverait d'un beau voyage dans ce pays lointain, quelquefois déconcertant et plus souvent admirable, celui dont nous venons et qui était habité par les Pères de l'Eglise.

Cependant d'aucuns penseront que tous ces textes risquent d'être exploités sans vergogne par des gens peu scrupuleux, dans des polémiques stériles. Mais la situation actuelle avec cinq ou six références, et des citations très incomplètes ou inexistantes, est-elle meilleure ? Il nous faut absolument sortir de la polémique et disposer d'un dossier aussi complet que possible pour réexaminer sereinement cette accusation tenace de déicide. Il s'agit donc ici d'une enquête devenue nécessaire pour corriger des idées reçues et permettre à chacun de vérifier sur pièce grâce aux larges citations qui sont

faites.

Pour les Pères de l'Eglise, les trois néologismes qu'ils emploient sont manifestement synonymes. Dans les trois cas il s'agit du Christ, Seigneur, fils de Dieu, et de sa mort sur la croix. Pour chacun des textes cités, il faudra toujours se demander : de qui parle-t-on ? Des juifs ou des romains qui sont intervenus dans le procès de Jésus, ou bien des juifs en général depuis le 'déicide' jusqu'à la consommation des siècles, ou bien encore des ennemis de l'Eglise, empereurs, hérétiques ou autres ? La réponse dépendra évidemment du contexte. La responsabilité des juifs et des romains qui ont participé à la condamnation et à l'exécution de Jésus n'est guère contestable. Ce qui fait problème, c'est la notion de responsabilité et donc de culpabilité collectives et héréditaires qui ont été admises très tôt et jusqu'au concile Vatican II¹⁹³, en contradiction flagrante avec l'Ancien et le Nouveau Testament, l'un et l'autre affirmant, à contre courant, que chacun sera jugé selon ses oeuvres¹⁹⁴. Il aura fallu beaucoup de temps pour admettre que 'le crime de déicide' n'était pas

¹⁹³ Déclaration *Nostra aetate* dans *Documents conciliaires 2, Les religions non-chrétiennes*, Paris, Centurion, 1965, p.217 : "Ce qui a été commis durant la Passion ne peut être imputé ni indistinctement à tous les juifs vivant alors, ni aux juifs de notre temps".

¹⁹⁴ Dt 24,16 ; Jr 31,29 ; Ez 18,1-30 ; Ps 62,13 ; Mt 16,27 ; 25,31-46 ; 1 P 1,17 ; Ap 2,23.

‘génétiquement transmissible’. On notera pourtant que la notion de *race juive* est totalement absente chez les Pères de l’Eglise. Les motifs sont toujours religieux. *L’antisémitisme chrétien est théologique*¹⁹⁵, il n’est pas d’essence raciste.

¹⁹⁵ Simon (M.), *Verus Israël*, p.246.

CHAPITRE XIV

LES PERES ACCUSES

Six Pères de l’Eglise sont habituellement accusés d’avoir utilisé le terme “déicide”. Ce qui est faux pour quatre d’entre eux ; ces derniers parlent de ceux qui ont tué le Christ ou le Seigneur, et non de ceux qui ont tué Dieu.

Eusèbe de Césarée (+ 339)

Lettre de Constantin Auguste aux Eglises au sujet du concile de Nicée : c'est sous ce titre qu'Eusèbe de Césarée, dans sa *Vie de Constantin*, introduit des textes inspirés probablement par lui-même ou par Hosius de Cordoue, l'un et l'autre étant les

conseillers ecclésiastiques de l'empereur.

Le premier texte cité est intitulé *De la célébration de la fête de Pâques*. Il montre que la querelle sur la date de Pâques n'est pas encore terminée en 325, et qu'il y a toujours des Eglises qui veulent célébrer cette fête le 14 nisan comme les juifs. On verra que Jean Chrysostome se heurte au même problème à la fin du siècle. Constantin est donc censé écrire :

“On a jugé que, pour toutes les Eglises, il n'était pas du tout convenable de célébrer la très sainte solennité de Pâques en suivant la coutume des juifs dont les mains sont souillées par un crime abominable. Que peuvent savoir des hommes qui, après **le meurtre du Seigneur** et ce parricide, ne se conduisent plus selon la raison, mais sont emportés par des pulsions irrésistibles”¹⁹⁶.

“Que les Orientaux, dit l'Empereur au saint synode (de Nicée), abandonnent enfin leurs coutumes, et qu'il n'y ait qu'une seule fête du Christ. Ainsi, se séparant de **ceux qui ont tué le Seigneur**, ils se réuniront à ceux qui partagent leurs convictions”¹⁹⁷.

“Il importe que nous n'ayons rien de commun avec les parricides **qui ont tué le Seigneur**”¹⁹⁸.

“L'empereur, écrit Eusèbe, défendit aux juifs d'avoir des esclaves chrétiens, car il n'était pas juste que ceux qui avaient été rachetés par le Seigneur, soient placés sous le joug de la

¹⁹⁶ Eusèbe, *Vie de Constantin*, 1,3,18. PG 20, col.1076, A et B.

¹⁹⁷ Eusèbe, *Sur la solennité de Pâque*, 8. PG 24, col.701,C.

¹⁹⁸ Eusèbe, *Vie de Constantin*, 1,3,19. PG 20, col.1077,B.

servitude par **ceux qui ont tué les prophètes et le Seigneur**”¹⁹⁹.

“Sur le tombeau même de notre Sauveur, une nouvelle Jérusalem a été édiflée en face de l’ancienne qui était très célèbre ; après avoir été souillée par **le meurtre du Seigneur**, elle fut entièrement dévastée, et ses habitants châtiés pour leur impiété”²⁰⁰.

“Etienne fut le premier à la suite du Seigneur à être lapidé par **ceux qui avaient tué le Seigneur**”²⁰¹.

Aucun de ces textes n’utilise le mot *théo-ktonoi* (ceux qui ont tué Dieu). Eusèbe est trop au contact des Ariens pour employer un terme aussi brutal. Alors d’où vient qu’il figure dans les grands accusés ? A l’origine, il y a Jean Juster dont le livre publié en 1914, intitulé *Les juifs dans l’Empire romain*, est une mine de références. Devant cet immense travail d’érudition il serait mesquin de souligner une petite erreur si elle n’avait été copiée et recopiée. En effet Juster, après avoir cité des auteurs païens qui reprochaient aux juifs d’être athées, écrit : “A l’époque chrétienne, les juifs sont non seulement athées, mais déicides : *kurio-ktonoi*, cf. Eusèbe, *Vita Const.* 3,24”²⁰². Or cette référence est erronée, mais chacun la cite telle quelle sans, bien sûr, indiquer sa source ! Pourtant la traduction de Juster aurait dû inciter ces auteurs à vérifier. Traduire “*kurio-ktonoi*” par “déicides” est pour le moins surprenant, surtout lorsqu’on attache à ce mot l’importance et les conséquences que l’on sait !

¹⁹⁹ Ibid. 1,4,27. PG 20, col.1176,B.

²⁰⁰ Ibid. 1,3,33. PG 20, col.1093,A.

²⁰¹ Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, 2,1. PG 20, col.133,B.

²⁰² Juster (J.), *Les juifs et l’empire Romain*, Tome 1, p.46.

Aucun des six textes que nous avons relevés ne permet d'accuser l'évêque de Césarée d'avoir véhiculé le concept de déicide, mais il est bien exact qu'Eusèbe accuse les juifs d'avoir tué le Seigneur Jésus-Christ. Il faudra encore plusieurs conciles pour définir les rapports entre Dieu et "le Seigneur".

Grégoire de Nazianze (+ 390)

Grégoire de Nazianze était un théologien, un mystique et un poète. Il a composé des *poèmes dogmatiques* d'une très grande élévation de pensée. Il ne s'agit en aucun cas d'écrits polémiques ou apologétiques. Nous avons essayé de traduire la strophe où se trouve le mot *théo-htonoi* :

“Il a tout assumé du premier Adam
avec ses trois composantes, l'âme, l'esprit et le corps,
excepté le péché.
Ensuite Dieu s'est fait homme, pour ma gloire.
Il a restauré ce qu'il avait donné par ce qu'il a assumé.
Il a annulé tout jugement pour crime.
Il a tué le meurtrier par sa mort.
Dieu simple depuis l'éternité, puis composé,
a été fixé à la croix par les mains **qui ont tué Dieu**.
C'est un discours sur Dieu mêlé à toi”²⁰³.

²⁰³ Grégoire de Nazianze, *Poèmes dogmatiques*. PG 37, col.466,A.

Un exégète ferait remarquer que les *mains qui ont tué Dieu* ne sont pas juives mais romaines, puisque ce sont les soldats romains qui ont exécuté la sentence de crucifixion. Mais Grégoire ne devait guère s'intéresser à ce genre de commentaire, sa théologie se mouvait dans des sphères nettement plus mystiques.

Le poème suivant est dirigé contre Arius et les ariens qui ne considéraient pas Jésus comme l'égal du Père. Les hérétiques qui s'en prennent à la divinité de Jésus, sont qualifiés très logiquement de *théo-ktonoi* ; le terme n'est pas réservé aux juifs. L'argumentation de Grégoire est la suivante : lorsque le Christ viendra dans la gloire du Père avec son corps, apparaîtra alors *l'union du composé*, celle de l'humain et du divin. Aucune des parties ne domine l'autre :

“Qui est l'Antéchrist ? C'est une bête pleine de venin, un homme puissant. Quelle apostasie ? Un apostat actuellement très funeste. Quelle partie de Dieu domine l'autre maintenant ? Après le retour du Christ dans la gloire du Père, son corps apparaîtra à **ceux qui ont tué Dieu**, et ensuite ce sera la résurrection qui est l'union du composé”²⁰⁴.

Grégoire emploie le même mot pour fustiger d'autres hérétiques, les Apollinaristes :

“Si quelqu'un n'adore pas le crucifié, qu'il soit anathème et mis dans la catégorie de **ceux qui ont tué Dieu**”²⁰⁵.

²⁰⁴ Grégoire de Nazianze, *Poèmes moraux*. PG 37, col.963,A.

²⁰⁵ Grégoire de Nazianze, *Epître 101, A Clèdonios*. PG 37, col.180,B.

En note, dans la collection Migne, il est indiqué que “certains ont suivi la leçon *ceux qui ont tué le Christ* ; ils n’ont pas osé traduire *tuer Dieu*, qui pourtant est parfaitement catholique (catholicum omnino)”! Ce brevet de catholicité ne date que du XIX^{ème} siècle ; au temps des Pères de l’Eglise, la validité de ce *théo-ktonoi* était moins évidente. On devait préciser que, d’une certaine façon, le mot était impropre et n’avait de sens que dans la personne du Christ à la fois Dieu et homme. Nonobstant, certains préférèrent corriger Grégoire pour éviter ce néologisme choquant.

Mais ce grand théologien peut être aussi un redoutable polémiste. Ses invectives contre l’empereur Julien l’Apostat sont d’une violence très rhétorique :

“Homme très stupide, très impie et très ignorant des grandes causes ! ... N’es-tu pas persécuteur après Hérode ? Traître après Judas ? **Meurtrier du Christ** (*Christo-ktonos*) après Pilate ? Ennemi de Dieu comme les juifs ?”²⁰⁶.

On aura remarqué que c’est Pilate, le romain, qui est accusé d’avoir tué le Christ. Les juifs, eux, sont qualifiés “d’ennemis de Dieu” ; depuis toujours ils étaient accusés par les païens d’être “ennemis des dieux” (*misotheoi*) puisqu’ils refusaient le polythéisme ; les chrétiens se contenteront de mettre la formule au singulier !

²⁰⁶ Grégoire de Nazianze, *Contre Julien*. PG 35, col.589, B.

Grégoire de Nysse (+ 394)

C'est un discours pour la fête de Pâques. Grégoire cite le Psaume 21 :

*“Ils ouvrent la gueule contre moi, comme un lion déchirant et rugissant. ... Ils crient : , crucifie-le, **ceux qui tuent le Seigneur**”²⁰⁷.*

Suivent une bonne quinzaine d'épithètes malsonnantes qu'on aurait tort de verser au compte d'un 'antisémitisme patristique'. Presque tout ce vocabulaire est tiré du Nouveau Testament et s'inscrit en droite ligne à la suite des diatribes évangéliques et des réquisitoires pauliniens²⁰⁸ qui accumulent des adjectifs tous plus sévères les uns que les autres. Les accusations de Grégoire ne sont pas de son invention ; c'est au lecteur de trouver la référence scripturaire qui, d'ailleurs, ne concerne pas toujours les juifs :

Ils ont tué les prophètes [Lc 11,47-48].

Ils outragent la loi [Mc 7,13].

La piété filiale leur est étrangère [Mc 7,10-12].

Race de vipères [Mt 12,34].

Murmureurs (chuchoteurs !) [Ex 16,1-12 ; Lc 5,30].

²⁰⁷ Grégoire de Nysse, *Sur la résurrection du Christ, Oratio 5*. PG 46, col.685,C.

²⁰⁸ Voir Rm 1,29-31 ; 1 Tm 1,9-10 ; 2 Tm 3,2-5.

Blasphémateurs [Mc 15,29-32].

Esprits plongés dans les ténèbres [Eph 4,18].

Levain des pharisiens [Mt 16,5-12].

Lanceurs de pierres (lapideurs) [Jn 8,59].

Ennemis de Dieu [Rm 1,30].

Synagogue du diable [Ap 2,9].

On notera que Grégoire, comme beaucoup d'autres Pères de l'Eglise, accuse les juifs *d'avoir tué le Seigneur* dans un commentaire sur le procès de Jésus devant Pilate. Le "Crucifié" rapporté par chacun des quatre évangélistes, constitue 'l'argument scripturaire' obligé. Mais c'est à tort qu'on accuse l'évêque de Nysse, comme celui de Césarée, d'avoir utilisé le mot 'déicide'.

Jean Chrysostome, (+ 407)

Jean Chrysostome est *Bouche d'or* lorsqu'il commente l'Écriture, mais il peut devenir une Bouche infernale lorsqu'il vitupère contre les juifs : pas moins de huit sermons à la file ! Mais pourquoi tant de violence oratoire, tant de haine ? Avant de citer le texte, il nous faut évoquer le contexte.

Ce qui fait sortir l'orateur de ses gonds, ce ne sont pas les juifs, ce sont des chrétiens qui continuent à fréquenter la synagogue²⁰⁹. Trois cent cinquante ans après l'épître aux Galates,

²⁰⁹ Hans Küng pose la question : "Ces *ioudaizantes* étaient-ils des

le problème des judaï sants n'est toujours pas réglé. Le contraste entre le pasteur et ses ouailles, du moins une partie d'entre elles, est frappant. D'un côté un homme pour qui les juifs sont des êtres totalement abstraits, sortis tout droit de la Bible, pétrifiés depuis des siècles dans les féroces diatribes des prophètes. De l'autre, des chrétiens qui, non seulement connaissent des juifs en chair et en os, mais entretiennent avec eux d'excellentes relations, observant même les rites, les jeûnes et les fêtes juives. Avant d'être théologien ou exégète, Chrysostome est pasteur. Il vient d'être ordonné prêtre et s'est vu confier par son évêque le ministère de la parole. Il veut ramener ses brebis dans le droit chemin, et il ne lésine pas sur les moyens. Tous les arguments sont bons, il faut frapper fort, très fort : *théo-ktonoi*, meurtriers de Dieu ! Dans l'assistance on n'a peut-être pas tout compris, mais chacun est sorti du prêche avec une certitude : le nouveau prêtre est très en colère, il faudra être discret dans ses rapports avec les juifs qui, au demeurant, sont des gens très fréquentables !

Dans le même sermon, et dans la même période oratoire, Jean Chrysostome utilise les deux mots *ceux qui ont tué le Christ* et *ceux qui ont tué Dieu* qui désignent évidemment la même personne :

"La fumée de vos offrandes m'est en abomination [Is 1,13].

La fumée est en abomination, et le lieu ne le serait pas ? Et quand cette abomination ? Avant que les juifs aient commis le crime suprême, avant qu'ils aient mis à mort leur Maître, avant la

chrétiens judaï sants ou des judéo-chrétiens ?", dans *Le judaï sme*, p.212.

croix, avant **le meurtre du Christ**, c'est l'abomination. N'est-ce pas pire maintenant ?”

... “Et si quelqu'un tue ton fils, dis-moi, est-ce que tu supporterais son regard ? L'écouterais-tu s'il te parlait ? Ne le fuirais-tu pas comme un méchant démon, comme le diable lui-même ? Ils ont tué le fils de ton Maître, et tu oserais entrer avec eux dans le même lieu ? Alors que celui qu'ils ont mis à mort t'a honoré au point de te faire son frère et son héritier. Et tu lui fais le même affront que ses meurtriers qui l'ont attaché à la croix, lorsque tu pratiques et observes leurs fêtes, que tu vas dans leurs édifices impies, que tu entres dans leurs portiques impurs et que tu participes à la table des démons. C'est ainsi que je suis amené à appeler le jeûne des juifs après **le meurtre de Dieu**”²¹⁰.

Cette violence verbale qui nous choque si fort de la part d'un homme d'Eglise, Chrysostome l'a prise dans la Bible. Israël y est traité très habituellement d'*infidèle* et même de *prostituée*. Plus cinglantes encore les comparaisons avec les animaux : *Chiens voraces et insatiables* [Is. 56,11], *Vaches de Basan* [Amos 4,1], *Génisse rétive* [Osée 4,16], *Etalons bien repus, vagabonds, chacun d'eux hennit après la femme de son voisin* [Jr 5,8]. M. Simon cite un critique juif qui "*constatait amèrement que les prophètes, fleur d'Israël, portent l'involontaire responsabilité de la haine attisée par l'Eglise ancienne contre leurs frères*"²¹¹.

Il n'en reste pas moins que Jean Chrysostome est 'un cas'. Pour en savoir plus, on pourra lire l'excellent numéro 29 de la

²¹⁰ Jean Chrysostome, *Contre les juifs*, 1,7. PG 48, col.853 et 854.

²¹¹ Simon (M.), *Verus Israël*, p.254.

revue *Connaissance des Pères de l'Eglise* de mars 1988, intitulé *Jean Chrysostome face au judaïsme*.

Les accusateurs du bouillant prêtre d'Antioche s'en tiennent aux citations ci-dessus. Nous avons essayé de les compléter. On remarquera que l'expression la plus habituelle est *meurtriers du Christ*.

Dans le texte suivant, Chrysostome interpelle ses auditeurs judaïsants : "Lorsque tu t'éloignes ...". Le fait qu'un chrétien aille à la synagogue, est ressenti comme un éloignement, dans tous les sens du terme :

"Lorsque tu t'éloignes pour entrer en communion **avec ceux qui ont répandu le sang du Christ**, n'as-tu pas honte de venir communier à la table sacrée et prendre part au sang du Christ?"²¹².

"Qui donc peut donner preuve plus éclatante qu'il n'aime pas Dieu, que de prendre part aux fêtes de **ceux par qui il fut tué.**"²¹³.

"Si les juifs n'avaient pas considéré que la recherche de la vaine gloire était sans importance, ils n'auraient jamais été jusqu'à devenir des **meurtriers du Christ**"²¹⁴.

Dans le style musclé, Jean Chrysostome n'a pas son pareil. Ce jour-là, il s'en prend aux avarés et commente à leur intention la réponse des grands-prêtres à Judas : *Toi vois* [Mt 27,4] :

²¹² Jean Chrysostome, *Contre les juifs*, 2,3. PG 48, col.861.

²¹³ Ibid. 2,3. PG 48, col.862.

²¹⁴ Jean Chrysostome, *Homélie sur Matthieu*, 86,3. PG 58, col.767.

“Rejetant le crime sur le traître, ils disent : *Toi vois*. Après l’avoir poussé au **meurtre du Christ**, ils l’abandonnent”²¹⁵.

Jean Chrysostome commente l’évangile de Jean : *Jésus ne voulait pas aller en Judée, parce que les juifs cherchaient à le faire mourir* :

“Rien de pire que l’envie et la jalousie ; par elle, la mort est entrée dans le monde ; ... par elle, Abel a été tué ; ... par elle, beaucoup de justes ont souffert ; par elle, les juifs sont devenus des **meurtriers du Christ**”²¹⁶.

“Et lorsque nous participons indignement aux saints mystères, nous nous perdons comme **ceux qui ont tué le Christ**”²¹⁷.

Jean Chrysostome explique que la grâce de Dieu opère même dans ceux qui en sont indignes :

“Dieu a trouvé bon de parler avec Caïn à cause d’Abel, avec le diable à cause de Job, avec le Pharaon à cause de Joseph. ... Les Mages aussi ont eu accès à la révélation, et Caïphe a prophétisé alors qu’il était **meurtre du Christ**”²¹⁸.

²¹⁵ Ibid. 85,2. PG 58, col.760.

²¹⁶ Jean Chrysostome, *Homélie sur Jean*, 48,1. PG 59, col.269.

²¹⁷ Ibid. 47,4. PG 59, col.268.

²¹⁸ Jean Chrysostome, *Sur les Colossiens*, 1,3,5. PG 62, col.323.

Astérios d'Amasée (+ 410]

Astérios commente le Psaume 5. Il prend comme thème celui de l'héritage, et le développe à travers toute la Bible. On passe de Cham, Ismaël et Esau qui ont été déshérités, à la vigne de Naboth qui veut garder son héritage, aux vigneronniers homicides qui décident de tuer l'héritier, pour en arriver aux Béatitudes et aux épîtres de Saint Paul. C'est un feu d'artifice de citations bibliques qui vous enchantent le cœur et l'esprit. Trois fois Astérios emploie le mot *Kurio-ktonoi* en parlant des juifs qui ont fait condamner le Christ :

“Tu as déshérité les juifs **qui ont tué le Seigneur** parce qu'ils ont envoyé contre toi de faux témoins”²¹⁹.

“David parle de la calomnie et du faux témoignage commis contre le Christ par les juifs **qui ont tué le Seigneur**. ... Pourquoi David appelle-t-il sépulcre la bouche de **ceux qui ont tué le Seigneur** ?”²²⁰.

Comme Eusèbe de Césarée et Grégoire de Nysse, Astérios est accusé à tort d'avoir utilisé le terme ‘décide’.

Méliton de Sardes (Entre 160 et 170)

²¹⁹ Astérios, *Homélie sur le Psaume*, 5,16. PG 40, col.408,C.

²²⁰ Ibid. 5,17. PG 40, col.424,A.

Hans Küng, dans son beau livre sur le Judaïsme dédié “*A mes amis juifs dans le monde entier*”, fait remonter l'accusation de déicide à l'évêque Méliton de Sardes qui aurait écrit : “Un meurtre sans précédent a été perpétré à Jérusalem ... Dieu est tué”²²¹. Or Hans Küng ne se réfère pas au texte grec, mais à une citation prise dans *Kirche und Synagoge*²²². L'auteur allemand de cet article, lui non plus, ne se réfère pas au texte grec. Il traduit une citation prise dans la revue américaine *Hebrew Union College Annual*²²³. On a ainsi :

Dieu est tué (traduction française de H. Küng),
 Got ist getöte (en allemand),
 God has been murdered (en anglais).

Cette cascade de citations nous a incité à voir le texte grec et sa traduction par O. Perler, dans la collection Sources Chrétiennes²²⁴ :

“Un meurtre jamais entendu a été commis
 au milieu de Jérusalem
 Celui qui suspendit la terre est suspendu,
 celui qui fixa les cieux est fixé,
 celui qui consolida tout est retenu sur le bois,
 celui qui est Maître est outragé,

²²¹ Küng (H.), *Le Judaïsme*, p.210.

²²² Ibid. p.856, note 229.

²²³ H.U.C.A., Tome 37 (1966), p.191, dans un article de E. Werner intitulé *Melito of Sardes, the First Poet of Deicide*. Faut-il souligner que le mot *déicide* est un néologisme créé au IV^{ème} siècle ? *Méliton, le premier poète du déicide* ? On ne saurait trouver titre plus tapageur et plus fallacieux.

²²⁴ Méliton, *Sur la Pâque*. SC n°123, p.116.

celui qui est Dieu est tué”.

*“O despotès parubristai,
O théos péphoneutai”.*

On voit que dans les citations anglaises, allemandes et françaises on n'a pas traduit l'article que O. Perler a rendu très justement par “Celui qui ...”.

Méliton n'est pas Nietzsche. La phrase incriminée ne dit rien de plus que le Symbole des Apôtres : “Je crois en Jésus-Christ son Fils unique ... qui a été crucifié, est mort ...”. Ce texte n'est pas une diatribe contre les juifs. Il ne s'agit pas d'une oeuvre polémique, mais d'une *Louange*²²⁵, d'un *Praeconium* comme disaient les anciens. Ce genre littéraire qui donne libre cours au lyrisme, à l'émotion et à la poésie, autorise toutes les audaces. *L'Exultet* de la Vigile pascale en est l'exemple accompli : “Felix culpa” chante le diacre au sujet de la faute d'Adam ! A ce jour aucun théologien n'a encore osé déclarer hérétique cette exclamation ! Genre littéraire oblige ! Les détracteurs de Méliton devraient s'en souvenir et ne plus recopier des citations tendancieuses.

Au terme de cette enquête, on a montré que, sur les six Pères de l'Eglise ‘accusés’ d'avoir qualifié les juifs de “déricides”, deux seulement ont utilisé le mot *théo-ktonoi*. Mais certains Pères ont été ‘oubliés’ par l'accusation. Il nous faut donc, par honnêteté intellectuelle, poursuivre notre recherche.

²²⁵ Ibid. Voir l'introduction de O. Perler, p.26 et 27.

CHAPITRE XV

LES PERES 'OUBLIES'

Les Pères 'oubliés par l'accusation' sont au nombre de huit. Il nous faudra, là aussi, faire des citations assez larges pour que le mot ne soit pas isolé du texte.

Athanase d'Alexandrie (+ 373)

Jésus est-il mort le jour de Pâque ou la veille ? Athanase suit la version du quatrième évangile :

“Et quand Jésus dit : L'heure est venue, c'est que, l'heure étant venue d'être trahi, il se mit à table avec ses douze apôtres, et leur dit : J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque

*avec vous avant de souffrir. Tu vois, il dit : avant de souffrir. Puisque, donc, il devait souffrir le jour de la Parascève légale pendant lequel l'agneau était immolé par les Juifs, la passion devait être accomplie par ceux qui ont tué Dieu le jour de la Parascève*²²⁶.

Comme dans le chapitre précédent, nous rassemblons toutes les citations d'un même auteur. Dans le texte suivant, Athanase, menacé par les Ariens, a dû prendre la fuite, mais il se défend :

“Puisque ces Ariens m'accusent de timidité, je vais leur répondre sans trop de difficulté ! ... S'ils avaient cru que les divines Ecritures étaient inspirées par Dieu, jamais ils n'auraient soutenu contre elles de telles choses, rivalisant ainsi de méchanceté avec les juifs **qui ont tué le Seigneur**”²²⁷.

Ailleurs, Athanase se plaint amèrement des violences subies : *Les juifs qui ont tué le Seigneur et les païens athées* ont fait irruption dans les églises et les ont profanées²²⁸. On sait qu'Alexandrie a souvent été le théâtre d'affrontements, quelquefois sanglants, entre communautés.

²²⁶ Athanase, *Sur les azymes*, 5. PG 26, col.1329,B.

²²⁷ Athanase, *Apologie de sa fuite*, 2. PG 25, col.645,B.

²²⁸ Athanase, *Lettre encyclique aux évêques*, 3. PG 25, col.229,A.

Epiphane (+ 403)

Epiphane écrit contre les hérésies, et en particulier contre les partisans de Paul de Samosate :

“Ils ne reconnaissent pas le Verbe, le Fils unique, Dieu venant de Dieu. **Ils ont tué Dieu, ils ont tué le Christ**, ils sont des négateurs de Dieu”²²⁹.

Les hérétiques sont d’autres meurtriers et d’autres juifs, littéralement, des seconds (*deutéroï*) :

“Ces hérétiques sont des blasphémateurs du Maître, et **d’autres meurtriers du Seigneur** ; ils refusent la parfaite divinité de notre Seigneur Jésus Christ”²³⁰.

“En effet ils sont étonnés de ce que le même est Dieu et homme. ... En effet, lorsque **les juifs qui ont tué le Seigneur Christ**, leur demandent au sujet du Sauveur pourquoi ils croient en celui qui a été crucifié, les fidèles répondent : Celui même que vous avez crucifié, *est Dieu avec nous*. ... Les Sabelliens affirment que le Fils est le même que le Père, que le Père est le même que le Fils, que le Saint-Esprit est le même que le Père : il n’y a donc ni Fils ni Esprit-Saint. Ces gens sont d’autres juifs et des **meurtriers du Seigneur**”²³¹.

²²⁹ Epiphane, *Contre les hérésies*, 2,2,65. PG 42, col.13,D.

²³⁰ Ibid. 2,2,69,13. PG 42, col. 224,A.

²³¹ Epiphane, *Ancoratus*, 116. PG 43, col. 228,A,B,D.

Cyrille d'Alexandrie (+ 444)

Cyrille, évêque d'Alexandrie, commente le verset 6, du psaume 58 : *Et toi, Seigneur, tu es le Dieu des Vertus, le Dieu d'Israël* :

“David voyant que seul le Christ sorti de lui selon la chair était innocent, et bien sûr prévoyant en esprit la fureur de la population juive contre lui, prie le Seigneur des Puissances angéliques et le Dieu d'Israël, afin que ne soit accordé aucun pardon aux juifs ruinés **qui ont tué Dieu**, et que toute sa Providence soit transférée aux peuples pour qu'elle les illumine de la connaissance de Dieu. Et David n'est pas le seul à demander la conversion des idolâtres à la foi au Christ, et le rejet d'Israël pour ses iniquités, le Seigneur lui aussi le demande”²³².

On a dans ce texte la synthèse des erreurs commises par certains Pères sur les rapports entre juifs et chrétiens. D'après Cyrille, Israël non seulement est *ruiné (atémélètous)* depuis la destruction du Temple, mais il est *rejeté (apobolèn)*. Plus grave encore, du rejet on passe très logiquement au *transfert (metatheinai)*, tout cela étant la conséquence du *meurtre de Dieu (théo-ktonous)*. Cyrille s'inscrit évidemment dans un 'courant' qu'on ne saurait nier, mais qui est très loin de représenter la pensée commune. Dire le contraire du “divin apôtre Paul” reste un acte surprenant et quasi incompréhensible de la part d'un Père de l'Eglise, car *Dieu n'a pas rejeté son*

²³² Cyrille d'Alexandrie, *Sur les psaumes*, 58,6. PG 69, col.1112,C.

Peuple [Rm 11,1].

Dans le passage suivant, Cyrille s'adresse aussi bien aux juifs qu'aux païens ; *les accusations de meurtre du Seigneur* sont portées à l'encontre des uns et des autres. Il est peu probable que l'auteur pense aux juifs et aux romains cités dans les récits de la Passion. Manifestement, la dimension théologique l'emporte sur l'événement historique :

“Qu'ils écoutent ceci, aussi bien les juifs que les païens, car, bien sûr, les châtements qu'ils vont subir sont inévitables, à moins qu'ils ne préfèrent se convertir pour abandonner leur vieille erreur, et laver par la pénitence les accusations de **meurtre du Seigneur**”²³³.

Cyrille, après Saint Paul [Rm 9,25] et avec beaucoup d'autres Pères de l'Eglise, commente la célèbre prophétie d'Osée. Le prophète met en scène sa propre femme, Gomer la débauchée, sa fille qu'il appelle *Pas miséricorde*, et son fils *Pas mon peuple*. Bien sûr, lorsque Cyrille traite la Synagogue de débauchée, il parle, comme Osée, de son infidélité envers Dieu, car elle n'a pas cru en Jésus-Christ. Les prophètes, les Evangiles et les Pères usent de la métaphore, de la parabole et de l'allégorie ; il faut se garder de les lire au premier degré :

“Gomer (elle est la Synagogue débauchée des juifs) enfanta une fille ou *Multitude* qui peut être appelée correctement *Pas Miséricorde*. ... Osée compare très justement la multitude des juifs **qui ont tué le Seigneur** à cette fille, celle qu'on appelle *Pas*

²³³ Ibid. 7,14. PG 69, col.753,D.

miséricorde”²³⁴.

Dans le paragraphe suivant, Cyrille poursuit son interprétation d’Osée avec le même vocabulaire : *la Synagogue débauchée, la multitude qui a tué le Seigneur*²³⁵.

Que Cyrille commente l’Ecriture, ou qu’il invective Nestorius, le thème des juifs “qui ont tué le Seigneur” revient à plusieurs reprises :

“Le Dieu de l’univers se dressa contre les juifs **qui ont tué le Seigneur** afin de disperser à tout vent la foule de cette multitude”²³⁶.

“Personne ne contraignait Pilate à agir ainsi, aucune raison ne l’y poussait. Il accorde la mort aux juifs qui la réclament, et partage avec eux l’accusation de **meurtre du Christ**”²³⁷.

Contre Nestorius :

“N’adore qu’un seul et ne coupe pas en deux l’unité. Alors le juif rira, alors **il tuera le Seigneur** qui est condamné par erreur, non pas comme l’un d’entre nous, mais comme Christ Sauveur de tous”²³⁸.

“Me rappelleras-tu les dénégations des juifs ? Dès l’origine, les prophètes ont annoncé leur refus ; en effet,

²³⁴ Cyrille d’Alexandrie, *Sur Osée*, 5. PG 71, col.48,B et D.

²³⁵ Ibid. 6. PG 71, col.49,C.

²³⁶ Cyrille d’Alexandrie, *Sur Nahum*, 2,25. PG 71, col.824,C.

²³⁷ Cyrille d’Alexandrie, *Sur l’évangile de Jean*, 12,18,36. PG 74, col.621,A.

²³⁸ Cyrille d’Alexandrie, *Epître 1, aux moines d’Egypte*. PG 77, col.40,A.

poussés par leur propre malice, **ils ont provoqué la mort du Christ**²³⁹.

“Israël est rempli de la connaissance de la Loi ... , mais ils ont tué l’Emmanuel, et bien que la mort du Christ soit très sainte, ceux qui sont souillés par ce meurtre, sont accusés d’**avoir tué le Seigneur**”²⁴⁰.

Césaire (VI^{ème} siècle)

Ce Césaire n’est pas le frère de Grégoire de Nazianze, comme on l’a cru longtemps. Il procède par *Questions et Réponses*, méthode chère aux distributeurs du savoir universel pour lesquels il suffit de poser la question puisqu’ils ont réponse à tout ; mais ce sont de bons témoins des idées reçues à leur époque :

“Le soleil lui-même, dans sa course en plein jour, a montré par l’obscurité qu’il punissait la folie des juifs et **la troupe qui a tué Dieu**”²⁴¹.

“Dire que les juifs ne sont pas **coupables de la mort de Dieu** dans la personne du Christ, ce sont des bavardages dont on ne peut rien sortir d’utile”²⁴².

²³⁹ Cyrille d’Alexandrie, *Homélie* 4. PG 77, col.993,A.

²⁴⁰ Cyrille d’Alexandrie, *Sur l’adoration en esprit et en vérité* 16. PG 68, col.1049,C.

²⁴¹ Césaire, *Dialogue*, 3,118. PG 38, col.1004.

²⁴² *Ibid.* 3,170. PG 38, col.1133.

Commentant le dialogue entre Pilate et les juifs, il écrit :

“Pilate rejette loin de lui le sang du **meurtre du Seigneur**, mais les juifs reportent sur eux la condamnation qui s’en suit”²⁴³.

Césaire commente ainsi l’épisode du figuier stérile :

“Jésus avait faim de notre salut, et d’abord, en vérité, de celui des juifs. Il vint au figuier comme à la Synagogue, cherchant sur lui, non des figues matérielles, mais la douceur et la fécondité exprimées dans la Loi et les prophètes. ... Il n’en trouva pas. ... **La Synagogue qui a tué le Seigneur**, est une bête de somme chargée de livres”²⁴⁴.

La Synagogue, *une bête de somme* ! Peut-on trouver expression plus méprisante ? C’est une insulte gratuite, bête et méchante qui, comble de cruauté, met les rieurs de son côté. L’exemple même d’un antijudaïsme avéré ! Mais est-ce si sûr ? Qu’a voulu dire l’auteur ? Les lecteurs de Césaire y ont-ils vu la même chose que nous ? Depuis Homère, dans l’Antiquité haute, classique et tardive on sait construire des métaphores très cohérentes qui sont comme de petites fables qu’il faut décrypter. Une bête de somme peut porter des livres, mais ne sait pas lire. Pour Césaire, tels sont les juifs qui possèdent les livres saints, mais n’ont pas compris qu’il y est partout question de Jésus-Christ. Certes, la métaphore n’est pas flatteuse, tant s’en faut,

²⁴³ Ibid. 2, 113. PG 38, col.996.

²⁴⁴ Ibid. 4, 183. PG 38, col.1160.

mais dans l'esprit de son auteur ce n'est pas une insulte, c'est l'expression imagée des infinies polémiques entre juifs et chrétiens sur le sens des Écritures. Lorsqu'on lit les Pères de l'Église, il faut éviter d'être une bête de somme qui porte des livres, mais il faut également éviter de parler leur langage qui n'est plus le nôtre²⁴⁵ !

Léon de Byzance (+ 543)

Le moine Léon est un bon théologien. Il réfute l'hérésie de Nestorius qui contestait les deux natures du Christ. Il explique comment on doit entendre le mot *théo-ktonoi* (ceux qui ont tué Dieu). Pour nous, modernes, cette expression est soit une absurdité, soit une provocation. Pour Léon, elle n'a de sens que dans la christologie orthodoxe, celle des deux natures dans la personne de Jésus-Christ :

“Lorsque nous disons *Dieu le Verbe*, nous pensons toujours au Christ dans l'union des natures. En tant que partie du Christ il y a la chair, et c'est par elle que nous pouvons dire que Dieu le Verbe, en tant que Christ, a souffert. ... Donc, en ce sens, on doit comprendre que **les juifs ont tué Dieu**, et que, autre similitude, le Christ est Dieu et Verbe. C'est pourquoi puisque, selon l'apôtre Pierre, le Christ a souffert pour nous

²⁴⁵ En isolant dans ce paragraphe telle ou telle phrase, il serait facile de nous faire dire le contraire de ce qui est affirmé. Nous assumons ce risque, sachant que l'honnêteté intellectuelle seule importe.

dans sa chair, on dit évidemment que le Verbe divin a souffert, non pas en tant que partie du Christ, mais comme étant le Christ”²⁴⁶.

Après un beau commentaire sur l’humanité du Christ qui mange, boit, dort, est bousculé par la foule ..., Léon explique :

“**Ceux qui ont tué Dieu** n’ont pas reconnu le Seigneur à cause de la ressemblance entre sa façon de vivre et celle des disciples”²⁴⁷.

²⁴⁶ Léon de Byzance, *Contre les Nestoriens*, 7,2. PG 86, col.1764,B

²⁴⁷ Ibid. 2. PG 86, col.1336,B.

Maxime le confesseur (+ 662)

Maxime commente la phrase de l'apôtre Paul, *La lettre tue, mais l'esprit vivifie* :

“Il ne faut pas faire comme ceux qui ne vont pas au delà de la lettre à la manière des juifs. ... Nous partagerions alors le salaire de **ceux qui ont tué Dieu**”²⁴⁸.

Il s'agit bien des juifs en général, et non de ceux qui, autrefois, ont obtenu la condamnation à mort de Jésus.

George de Pisidie (VII^{ème} siècle)

George, diacre à Constantinople, écrit un poème sur la résurrection :

“Le Christ n'aurait pas poussé à la jalousie pour que **Dieu soit tué**, s'il n'avait su que la cause d'un tel meurtre était la future résurrection”²⁴⁹.

²⁴⁸ Maxime le confesseur, *Sur différents passages difficiles des saints Denys et Grégoire*. PG 91, col.1129, D.

²⁴⁹ George de Pisidie, *Sur la résurrection du Christ*. PG 92, col.1380, A.

Jean Damascène (+ 749)

“Parce que le Christ devait mourir au jour de la Pâque légale alors que l’agneau était immolé par les juifs, il fallait que la Pâque soit accomplie le jour de la Préparation par les **meurtriers de Dieu** ... Il convient de remarquer que ce sont ces **meurtriers de Dieu** qui ont attaché le Seigneur à la croix le jour même où ils ont immolé l’agneau pour manger la Pâque légale”²⁵⁰.

Pseudo-Athanase

La douzième réfutation de ce faux Athanase est intitulée *Contre ceux qui disent : “Il est juif celui qui ne confesse pas que Dieu a été crucifié”* :

“Le diable qui, au Jourdain, a regardé la glorieuse divinité du Sauveur ... reconnaît que le propre de la divinité est de ne pas souffrir et de ne pas être tenté. Mais vous, au contraire, qui attribuez à la divinité la faim et la soif et tout autre chose de ce genre, à l’évidence vous ajoutez à cette même divinité la passion de la croix. Dès l’origine, à cause de sa grande malice, le démon est dit homicide, et vous, vous dites que **les juifs ont tué Dieu** à

²⁵⁰ Jean Damascène, *Sur les azymes*, 2 et 3. PG 95, col.393,B et D.

cause de leur très grande fureur contre Dieu ...²⁵¹.

Et les Pères latins ?

Chez les Pères latins il n'y a pas de *déicides*, du moins le mot lui-même n'est pratiquement pas employé. Bien sûr, comme les Pères grecs, ils dénoncent ceux qui ont tué Jésus-Christ. Mais la langue latine n'a pas la souplesse de la langue grecque, elle n'a pas l'art de créer des néologismes, et doit recourir à des périphrases.

Pourtant, le mot *deicida* a bien été créé en latin. On le trouve une fois chez Pierre Chrysologue, et une autre fois chez le diacre Rusticus. Or précisément ce dernier traduit en latin un texte de Grégoire de Nazianze²⁵² : *Si quelqu'un n'adore pas le crucifié, qu'il soit anathème, et compté avec les déicides (cum deicidis)*²⁵³. Rusticus, manifestement, décalque le grec. Mais son néologisme, pour les raisons que nous avons indiquées, doit être traduit, comme son modèle grec, par une périphrase : *ceux qui ont tué Dieu (c.-à-d. Jésus-Christ)*. D'ailleurs dans la patrologie de Migne le *théo-ktonoi* de Grégoire de Nazianze est traduit par une périphrase : *Deum interemerunt* ; ailleurs on trouve quelquefois *deicidae*, mais la plupart du temps

²⁵¹ Pseudo-Athanase, *Réfutation de certaines propositions*, 12. PG 28, col.1377,A.

²⁵² Grégoire de Nazianze, *Epître 101, A Clèdonios*. PG 37,180,B. (Voir ci-dessus le chapitre XIV).

²⁵³ Rusticus, *Discussion contre les Acéphales*. PL 67, col.1208,A.

interfectores Dei, Deum necantem, nece Dei, Dei parricidae, Deo intulerunt.

Pierre Chrysologue (V^{ème} siècle)

Comme ses confrères orientaux, Pierre Chrysologue prêche contre la jalousie. C'est un thème récurrent que nous avons souvent rencontré :

La jalousie s'est attaquée au ciel. Alors en effet, d'un ange elle a fait le diable ; elle a consumé la terre ; elle nous a fermé les douceurs du paradis par un gardien de feu. Elle a poussé les rois, par exemple cet Hérode qu'elle a acculé à se jeter sur ceux qui avaient le même âge que le Christ pour que, de leurs jeunes membres, soit répandu le sang avant le lait. La jalousie fait violence à l'amour : elle a rendu Caïn fratricide, elle a baigné la terre, encore innocente, d'un flot de sang nouveau. Elle a décimé les peuples ; par exemple, s'il est permis de le dire, et si ce mot a un sens, la jalousie a fait des juifs des **meurtriers de Dieu**. Nous disons meurtriers de Dieu, non qu'ils y soient parvenus, mais qu'ils ont tenté de commettre ce crime. Car en Jésus-Christ les juifs ont essayé d'accabler non seulement l'homme mais aussi Dieu, Fils de Dieu²⁵⁴.

Manifestement Chrysologue a buté sur ce mot *déicide* qu'il

²⁵⁴ Pierre Chrysologue, *Sermon* 172. PL 52, col.649,B.

transpose du grec : *S'il est permis de le dire, si ce mot a un sens* (si capit sermo), dit-il. Manifestement, en Occident, ce néologisme ne va pas de soi.

CHAPITRE XVI

LES AUTRES PERES

Les Pères cités dans le précédent chapitre ont utilisé au moins une fois le terme *théo-ktonoi*, ce qui n'est pas le cas de ces 'autres Pères'. Ils ont parlé de ceux qui ont tué le Christ ou le Seigneur, sans pour autant dire qu'ils ont tué Dieu.

Hippolyte de Rome (+ 235)

*“Il y a trois choses qui font frémir,
et quatre qu'on ne peut supporter :
un esclave qui devient roi,
un insensé qui se gave,*

*une mégère qui se marie,
une servante qui rejette sa maîtresse*” [Pr 30,21-23].

Qui se risquerait de nos jours à donner une interprétation chrétienne à ces merveilleux proverbes en forme de charade, si lourds de sagesse populaire ? Hippolyte le fait avec virtuosité ! La servante qui rejette sa maîtresse, c’est évidemment “la synagogue **qui a tué le Seigneur** en crucifiant la chair du Christ”²⁵⁵.

Basile (+ 379)

“Tous les juifs tinrent contre le Seigneur un conseil funeste pour eux-mêmes, et dirent : *Si nous laissons faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront et prendront notre pays et notre nation.* Après ce conseil, **ceux qui ont tué le Christ** pour conserver leur pays et leur nation, ont perdu les deux : le pays dont ils ont été chassés, la Loi et le culte dont ils ont été privés”²⁵⁶.

²⁵⁵ Hippolyte de Rome, *Sur les Proverbes*. PG 10, col.624,C.

²⁵⁶ Basile, *Homélie sur l’humilité*, 2. PG 31, col.529,A.

Cyrille de Jérusalem (+ 386)

“*Jésus*, en hébreu, veut dire *Sauveur*. Mais la grâce prophétique, prévoyant que **les juifs tueraient le Seigneur**, a caché son nom”²⁵⁷

Didyme d’Alexandrie (+ 398)

Ceux qui ont tué le Seigneur furent indignés parce que les enfants et la foule glorifiaient Jésus comme Dieu, en disant : Hosanna au plus haut des cieux ...²⁵⁸.

“Vois, de grâce, si la ruine irréparable de Jérusalem n’est pas signifiée, après que le Sauveur y ait été crucifié, et qu’ensuite ses habitants, à cause du **meurtre du Seigneur**, aient été laissés avec les impies”²⁵⁹.

²⁵⁷ Cyrille de Jérusalem, *Sur l’unique Seigneur Jésus-Christ*, 10,12. PG 33, col.677,A.

²⁵⁸ Didyme d’Alexandrie, *Sur la Trinité*, 32. PG 39, col.432,A.

²⁵⁹ Didyme d’Alexandrie, *Sur les Psaumes*, 9,7. PG 39, col.1192,B.

Les constitutions apostoliques (IV^{ème} siècle)

L'auteur apostrophe les chrétiens *qui délaissent l'Eglise pour fréquenter les abominations des païens, l'assemblée des juifs ou celle des hérétiques* :

“Toi qui marches vers la maison des démons, **la synagogue des assassins du Christ** ou l'assemblée des malfaisants, n'as-tu pas entendu cette parole : J'ai haï l'assemblée des malfaisants”²⁶⁰.

“Suivons le Christ, ... fuyons les polythéistes, **les assassins du Christ** et des prophètes, et les hérétiques impies et athées”²⁶¹.

L'autre peuple, il se l'était soumis par **le meurtre du Christ**”²⁶².

Proclus de Constantinople (+ 466)

Cet évêque de Constantinople a un réel talent d'orateur. Interpellation du juif, évocation des éléments apocalyptiques de la Passion ... , devant l'Empereur on soigne le style !

²⁶⁰ *Constitutions apostoliques*, 2,61,1. SC n° 320, p.331.

²⁶¹ *Ibid.* 6,25,1. SC n° 329, p.375.

²⁶² *Ibid.* 6,5,5. SC n° 329, p.307.

“Que dis-tu, Juif ? Tous deux publient ta folie : la parole des prophètes et les éléments de la nature. Si tu ne rougis pas à ces paroles, du moins crains l'ébranlement de la nature. ... Le ciel a revêtu les ténèbres, et le soleil s'est enfui de saisissement devant le mystère. La terre a tremblé de cette audace, le Temple a pleuré sur les **meurtriers du Christ**. L'enfer a envoyé les morts en délégation”²⁶³.

Nil d'Ancyre (+ 430)

Les réflexions de cet ascète nous semblent assez proches de celles de Jean Chrysostome, mais dans un tout autre style. La truculence, la passion, la cruauté du nouveau prêtre d'Antioche sont absentes, et pourtant, dans les deux cas, la lecture biblique de l'histoire d'Israël est sensiblement la même. Jean Chrysostome est un rhéteur, un brillant représentant de la culture hellénistique de son époque, comme tant d'autres Pères grecs. Nil, lui, n'est qu'un fidèle représentant d'un enseignement traditionnel, et c'est bien à ce titre qu'il nous intéresse. Chez lui, la tranquille affirmation de ce qu'il tient pour une évidence, se suffit à elle-même, et lui évite les pièges de la rhétorique. Enfin, ce texte nous fait entrevoir qu'au V^{ème} siècle les discussions entre juifs et chrétiens sont encore bien réelles. Manifestement, Zosarios,

²⁶³ Proclus, *Discours sur la Parascève*, 12. PG 65, col.788,D.

le correspondant de Nil, n'a pas su réfuter les arguments du juif :

“Isaï e dit : *Votre terre est désertée, sous vos yeux des étrangers dévorent votre pays* [Is 1,7]. ... Si, à cause du **meurtre du Seigneur**, les Romains n'ont pas ravagé toute le Judée, si les étrangers ne dévorent pas les Hébreux et s'ils n'en recueillent pas les fruits, alors que le prophète qui a prédit cela mille ans auparavant, soit rejeté comme un menteur”.

“Ne te laisse pas impressionner par le juif qui soutient qu'il a été spolié de la Palestine pour d'autres fautes. Car ce n'est pas pour d'autres fautes, c'est à cause du **meurtre du Christ** qu'il endure des maux incurables. En effet, avant ce temps-là, après avoir rendu un culte aux idoles, tué des prophètes, sacrifié aux démons leurs filles et leurs fils, ils ont été livrés par Dieu en captivité à des étrangers, et, peu d'années après, avec la permission de Dieu, ils retournèrent dans la Terre de la promesse. Cependant, à partir de là, ils ont eu l'audace de perpétrer cette infamie irréparable : **ils ont porté les mains sur le Fils de Dieu** ; alors ils ont été livrés à une ruine totale, et cela depuis cinq cents ans. Nul secours divin, nulle aide, nulle consolation, nul prophète pour les instruire et les affermir comme, à Babylone, Ezéchiel, Daniel et d'autres. En effet Dieu les a en horreur et ne veut pas avoir de rapport avec eux”²⁶⁴.

²⁶⁴ Nil d'Ancyre, *A Zosarios*, 56 et 57. PG 79, col.108,C.

Une certaine idée de Dieu

Tous ces textes paraîtront à des lecteurs modernes bien peu convaincants. Manifestement, chez les Pères de l'Eglise, il y a des façons de penser qui nous échappent. Et d'abord leur conviction que tout l'Ancien Testament parle de Jésus-Christ, en prophéties littérales ou figuratives. Ce principe, il faut le reconnaître, a été extrêmement fécond pour la catéchèse, la théologie et la spiritualité. Mais le véritable problème n'est pas là. Ce qui nous gêne, c'est leur conception de la Providence. Ce Dieu interventionniste qui fait exécuter ses hautes oeuvres par les Romains, et qui livre son Peuple à une ruine totale, nous le reconnaissons difficilement comme étant le Dieu de Jésus-Christ. Et pourtant ce Dieu qui agit dans l'histoire *à main forte et à bras étendu* [Dt 5,15], est bien celui de la Bible, celui qui sauve et qui châtie depuis le déluge, la sortie d'Egypte, la déportation de Babylone et jusqu'à la destruction de Jérusalem suivie de la dispersion d'Israël parce *le Seigneur a été tué*. Cette théologie est massivement celle des livres bibliques. C'est ainsi que les Pères de l'Eglise ont interprété l'histoire, ou plutôt certains événements historiques. Il nous est difficile de partager leur conception de la Providence. Mais qui a dit que les Pères de l'Eglise étaient infallibles ? Personne assurément ! L'idée que les chrétiens se sont faite de Dieu pendant des siècles, est sans doute à la source de bien des interprétations contestables et dangereuses. Si le christianisme a des responsabilités dans l'antisémitisme, ce serait bien là qu'il faudrait les chercher, et non dans un mot comme *déicide* dont l'impact sur l'imaginaire

chrétien n'a jamais fait l'objet d'une étude sérieuse.

Cette étude devrait d'abord déterminer qui a créé ce néologisme. On a vu que ce n'est ni Eusèbe, ni Mélicon, ni Justin ; lorsque ce dernier parle de "ceux qui ont tué le Christ"²⁶⁵, il le dit avec un verbe (tuer) et un complément (le Christ), il n'a pas de vocabulaire spécifique. Le mot 'déicide' apparaît sous la plume des grands théologiens qui se sont élevés contre les hérésies relatives à la personne du Christ : Grégoire de Nazianze contre Apollinaire au IV^{ème} siècle, et Cyrille d'Alexandrie contre Nestorius au V^{ème} siècle. Il est remarquable que les deux néologismes *Théo-ktionos* (déicide) et *Théo-tokos* (Mère de Dieu)²⁶⁶ ont été créés dans le même but : proclamer que la naissance comme la mort de Jésus-Christ étaient celles de Dieu fait homme²⁶⁷. Bien loin de reculer devant le paradoxe, l'orthodoxie s'est donnée un vocabulaire aussi brutal que génial ; c'est tout à fait incidemment que les Juifs apparaissent dans ces furieux débats théologiques. Au IV^{ème} et V^{ème} siècles, le grand danger pour l'Eglise, ce ne sont pas les Juifs, mais les hérétiques. C'est abusivement que cette théologie a été utilisée par les racistes de tous bords.

D'ailleurs le mot *déicide*, au sens où les Pères l'ont employé, porte en lui-même une signification théologique

²⁶⁵ Justin, *Dialogue* § 133. PG 6, col.785,B.

²⁶⁶ Marie est appelée *Théo-tokos* dès le III^{ème} siècle par Origène [PG 12, col.814,C]. Au IV^{ème} siècle tous les grands auteurs emploient ce terme, à commencer par Eusèbe de Césarée [PG 20, col.1104,A]. Voir *A patristic greek lexicon* de G.-W. Lampe, p.639.

²⁶⁷ Dans le langage très sophistiqué des théologiens, c'est *la loi de la communication des idiomes* qui permet d'attribuer à la personne divine ce qui appartient à la nature humaine, par exemple la mort. Voir D.T.C., art. *Idiome*.

révolutionnaire majeure : Dieu est mortel ! Peut-on imaginer rupture plus totale avec les constructions religieuses de l'Antiquité ? La mort de Dieu, c'est-à-dire du Christ, est l'affirmation la plus radicale de l'Incarnation. Seul le christianisme pouvait inventer ce mot qui n'existait ni en grec ni en latin. Le fait qu'il ait été brandi contre les juifs, ou bien qu'il ait été détourné de son sens par l'athéisme contemporain, ne lui enlève pas sa pertinence.

La grande responsabilité des Pères ne se situe pas au niveau du vocabulaire ; avec leur conception de la Providence, c'est leur théologie morale qui est en cause. La culpabilité collective et héréditaire est contraire aux Saintes Ecritures et au droit civil de tous les pays civilisés.

CHAPITRE XVII

APRES LES PERES

“Franchissons pour faire court, dix siècles”²⁶⁸, et l’on passe sans hésiter de Saint Jérôme à Arnoul Gréban, de 521 à 1674, en concluant que “l’antisémitisme” des Pères de l’Eglise s’est maintenu sans faiblir jusqu’à l’époque moderne ! Ce genre d’amputation dans le tissu historique est commun à presque tous les auteurs qui ont écrit depuis 1945 sur les causes lointaines de la shoah. Faire l’impasse sur une période qu’on connaît mal est une preuve d’honnêteté intellectuelle, à condition de ne pas projeter le présent sur le passé et de ne pas conclure qu’il y a continuité par dessus les siècles. Faire de l’expression “*peuple déicide*” une donnée constante depuis plus de dix-huit siècles, relève de ce genre d’évidences qui attendent encore le verdict de l’histoire.

²⁶⁸ Lovsky (F.), *L’antisémitisme chrétien*, p.137.

Bernard Blumenkranz²⁶⁹ et surtout Léon Poliakov²⁷⁰ ont été nos guides pour cette période essentielle qu'est le Haut Moyen-Age en Occident. Nous ne pouvons ici que les suivre :

Sous les mérovingiens

“Pendant la période franque, écrit Poliakov, les juifs de Gaule étaient nombreux, influents, et, vivant en bons termes avec les chrétiens et se mélangeant librement à eux, causaient des soucis aux chefs de l'Eglise en raison même de cette bonne entente avec leurs ouailles”²⁷¹. C'est ainsi que, dans son *Histoire des Francs*, Grégoire de Tours raconte tout au long une franche discussion théologique à deux contre un, d'un côté le roi Chilpéric et Grégoire, de l'autre le Juif Priscus, un habitué de la cour. Cela se passe à Nogent, en 581 ²⁷² :

“Tandis que je m'approchais du roi pour lui dire adieu, arriva un certain Juif nommé Priscus qui était son familier parce qu'il achetait pour lui des marchandises. Le roi, lui ayant passé la main doucement dans la chevelure s'adressa à moi pour me dire : *Viens, évêque de Dieu, et impose lui la main*”. Bien sûr le juif ne se laisse pas faire, et les trois protagonistes rivalisent d'érudition et de citations bibliques ; le juif ne cède pas un pouce

²⁶⁹ Blumenkranz (B.), *Juifs et chrétiens dans le monde occidental*.

²⁷⁰ Poliakov (L.), *Du Christ aux juifs de cour*.

²⁷¹ Ibid. p.43.

²⁷² Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, 6,5. Traduction R. Latouche, Paris, Les Belles Lettres, 1995, tome II, p.12 à 16.

de terrain, l'évêque ne s'offusque point de cette affectueuse caresse dans les cheveux, et tout se termine par un assaut d'amabilité, le roi disant à Grégoire : "Je te dirai, ô évêque, ce que Jacob a dit à l'ange : *Je ne te laisserai pas partir si tu ne me bénis pas*".

Sous les carolingiens

Le cas d'Agobard est moins anecdotique mais plus révélateur encore de la place et de l'influence que les Juifs avaient gardées sous les carolingiens. Agobard (778-840), évêque de Lyon, écrit "*au très chrétien, vraiment très pieux et très heureux empereur Louis, victorieux et triomphant dans le Christ et toujours Auguste*"²⁷³ pour se plaindre amèrement de la politique extrêmement libérale du pieux souverain en faveur des juifs dont *l'insolence*²⁷⁴ est sans borne. Il est bien probable que, dans sa plaidoirie, l'évêque force le trait, mais le caractère public de cette 'lettre ouverte' interdit de penser que les accusations soient de pure invention, or la liste est longue :

A Lyon, les juifs ont fait changer le jour du marché, le samedi ne leur convenant pas ; ils exhibent *des ordonnances revêtues du sceau d'or de l'empereur*²⁷⁵, ils montrent *des robes*

²⁷³ Agobard, . *De insolentia Judaeorum*, § 1. PL 104, col. 69,B.

²⁷⁴ Ibid. § 2, col. 71,A.

²⁷⁵ Ibid. § 5, col. 74,B.

*données par des dames de la cour*²⁷⁶; ils disent qu'ils sont chers aux yeux de l'empereur²⁷⁷, ils construisent de nouvelles synagogues ; dans leurs prières ils maudissent chaque jour sous le nom de Nazaréniens notre Seigneur Jésus-Christ et les chrétiens²⁷⁸ ; ils font pression sur leurs esclaves chrétiens, ils en vendent en Espagne, en particulier aux sarrasins de Cordoue. Enfin, comble de l'humiliation, *des chrétiens ignorants* (qui vont à la synagogue !) *disent que les Juifs prêchent mieux que nos prêtres*²⁷⁹ ! Que Geric et Frédéric, les *missi dominici* de cet empereur très chrétien, *soient terribles pour les chrétiens et doux pour les Juifs*²⁸⁰, cela dépasse l'entendement d'un évêque qui, par ailleurs, est l'un des fleurons de la *renaissance carolingienne*.

Le saint homme est consterné par le résultat de cette politique : *quelques chrétiens en arrivent à fêter le sabbat avec les juifs et à violer le saint repos du dimanche*²⁸¹. En lisant Agobard, on se croirait revenu au temps de Jean Chrysostome. Mais en était-on jamais sorti ? A Lyon comme à Antioche la communauté juive est encore loin d'être marginalisée. "C'est d'égal à égal que les juifs affrontent les chrétiens"²⁸². La concurrence entre les deux communautés est encore très vive. Chacun essaie de gagner des adeptes : d'un côté on veut baptiser, de l'autre on veut faire des prosélytes. "Il semble bien,

²⁷⁶ Ibid. § 5, col. 74,C.

²⁷⁷ Ibid. § 3, col. 72,A, et § 5, col. 74,B.

²⁷⁸ Ibid. § 4, col. 73,B, § 4.

²⁷⁹ Ibid. § 5, col. 75,A, § 5.

²⁸⁰ Ibid. § 2, col. 70,B. Il s'agit bien des deux envoyés de l'empereur et non d'Evrard qui les avait précédés.

²⁸¹ Poliakov (L.), *Du Christ aux juifs de cour*, p.47

²⁸² Ibid. p.45.

écrit Poliakov, que le judaïsme exerce encore sur les populations chrétiennes une incontestable attirance²⁸³ : Bodo, diacre à la cour de Louis le Pieux, se convertit au judaïsme et prend le nom d'Eléazar. Le cas est loin d'être exceptionnel. La lutte interconfessionnelle est ouverte, et chacun, pour donner plus de poids à ses arguments, fait appel au *bras séculier*.

Sus aux Juifs et aux Sarrasins !

Les choses semblent être restées en l'état jusqu'à ce *fatidique été 1096*²⁸⁴, celui du départ de la première croisade. En Allemagne, des troupes échappant à tout contrôle, des évêques comme des barons, massacrent les juifs à Worms, à Cologne, Trèves, Ratisbonne et Bamberg, mais aussi à Prague, à Metz et à Rouen. Pour ces tout nouveaux croisés, Juifs et Sarrasins sont des infidèles. La guerre sainte commence pour chacun à sa porte !

Ce fut pour les Juifs *un éclat de tonnerre dans le ciel bleu*²⁸⁵. De concurrents, les Juifs sont devenus des ennemis, et cela au moment même où l'Occident chrétien prend conscience de sa force et de son unité dans cette grande aventure des croisades. A noter qu'il ne s'agit toujours pas d'antisémitisme. On massacre les infidèles pour gagner son ciel ; la notion de *race*

²⁸³ Ibid. p.50.

²⁸⁴ Ibid. p.57.

²⁸⁵ Ibid. p.62.

juive n'a pas cours au Moyen-Age qui juge tout à l'aune de la religion.

Bossuet

Les auteurs modernes que nous avons cités ne se sont guère intéressés à l'antisémitisme entre le XII^{ème} et le XVIII^{ème} siècles. Cependant avant d'en arriver au XIX^{ème} siècle, très prolifique en la matière, Bossuet est montré du doigt. Redoutable *Aigle de Meaux* dont le verbe habille de splendeur les affirmations les plus banales ! Que ne peut-on craindre de lui sur un sujet aussi sensible que 'le déicide' ?

Le 21 juillet 1652, alors qu'il n'est que jeune chanoine à Metz, il donne un sermon sur *La bonté et la rigueur de Dieu envers les pécheurs*. La violence des propos est, si l'on peut dire, exemplaire ; or, à ses yeux, les juifs sont beaucoup moins coupables que les pécheurs²⁸⁶ :

Mais il faut, ô pécheur, il faut que j'entre avec toi dans une discussion plus exacte ; il faut que j'examine si tu es beaucoup moins coupable que ne sont les Juifs. Tu me dis qu'ils n'ont pas connu le Sauveur : et toi, penses-tu le connaître ? ... Non, non, tu ne le connais pas ; seulement tu en sais assez pour être

²⁸⁶ On voudra bien excuser la longueur de cette citation, mais comment se résoudre à couper dans ce texte admirable où l'art oratoire est au service de la passion de convaincre.

damné davantage : comme les juifs, dont les rébellions ont été punies plus rigoureusement que celles des autres peuples, parce qu'ils avaient reçu des connaissances particulières.

Mais, me direz-vous, les Juifs ont crucifié le Sauveur. Et ignorez-vous, ô pécheur ! que vous foulez aux pieds le sang de son testament ; que vous faites pis que de le crucifier ; que, s'il était capable de souffrir, un seul péché mortel lui causerait plus de douleur que tous ses supplices ? Ce n'est point ici une vaine exagération ; il faut brûler toutes les Ecritures, si cela n'est vrai. ... Le plus grand crime des Juifs n'est pas d'avoir fait mourir le Sauveur. Cela vous étonne : je le prévoyais bien ; mais je ne m'en dédis pourtant pas ; au contraire, je prétends bien vous le faire avouer à vous-mêmes. ... Si les Juifs eussent fait pénitence, ils auraient trouvé dans le sang qu'ils avaient violemment répandu, la rémission du crime de l'avoir épanché. Tremblez donc, pécheurs endurcis, qui avalez l'iniquité comme l'eau. ... Mais enfin, tôt ou tard, ou tu mettras fin à tes crimes par la pénitence, ou Dieu l'y mettra par la justice de sa vengeance”²⁸⁷.

Il fallait que les pécheurs de ce temps là aient le coeur bien endurci pour résister à de tels assauts ! Quel prédicateur, de nos jours, oserait parler de la vengeance de Dieu ? Il faut croire que la *théologie* (parole sur Dieu) a bien changé ! Qui s'en plaindrait ? Par contre, l'affirmation que Jésus est *mort à cause de nos péchés* est centrale pour le christianisme ; Bossuet reprend encore ce thème dans un sermon donné le vendredi-saint :

²⁸⁷ Bossuet, *Oeuvres oratoires*, Ed. par l'abbé J. Lebarq, Paris, Desclée de Brouwer, 1890, Tome I, p.160-162.

“Si nous ne voyions défailir le divin Jésus qu’entre les mains de ses bourreaux, nous n’accuserions de sa mort que ses supplices ; maintenant que nous le voyons succomber dans le jardin des Olives (sic), où il n’a que nos péchés comme persécuteurs, accusons-nous nous-mêmes de ce déicide ; pleurons et gémissons, battons nos poitrines ...²⁸⁸ .

Pour Bossuet, Juifs et chrétiens sont également “déicides”. Cependant, commentant la Passion du Christ il écrit :

C’était le plus grand de tous les crimes ; crime jusqu’alors inouï , c’est-à-dire le déicide qui aussi a donné lieu à une vengeance dont le monde n’avait vu encore aucun exemple”²⁸⁹ .

Cet “exemple” c’est évidemment la prise de Jérusalem en 70. Qu’aurait dit Bossuet s’il avait connu la shoah ? Accordons-lui qu’il aurait reconnu la monstruosité de cette ‘théologie’ de la vengeance divine. Mais il ne semble pas qu’il ait utilisé l’expression “peuple déicide” ; du moins nous ne l’avons pas trouvée dans ses oeuvres²⁹⁰.

²⁸⁸ Ibid. Tome III, p.372, sermon du Vendredi-Saint 26 mars 1660. On trouvera d’autres sermons pour le Vendredi-Saint dans le Tome III, p.712, Tome IV, p.277, Tome V, p.191. Partout s’étale le thème de la *vengeance de Dieu* contre les pécheurs, mais surtout contre son propre Fils chargé des péchés du monde. Étonnante théologie d’un Dieu sanguinaire.

²⁸⁹ Bossuet, *Discours sur l’histoire universelle*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, Tome II, ch. XXI, p.264.

²⁹⁰ Pierre Pierrard dans *Juifs et catholiques français* (Paris, Cerf, 1997, p.20), cite une phrase de Bossuet où il est question de “peuple déicide”, mais il n’indique pas la référence. Est-ce une citation littérale ?

Dom Guéranger

Au XIX^{ème} siècle il faut mettre à part l'auteur de *L'année liturgique*, accusé lui aussi d'avoir popularisé l'expression "peuple déicide". Mais Dom Guéranger est trop attaché à la Tradition pour être influencé par l'antisémitisme ambiant de son siècle. Comme Bossuet, et dans le même sens, il emploie le mot déicide ; en peu de mots, il règle le compte de chacun : Juifs, Romains et chrétiens, chacun a sa part de responsabilité. C'est ainsi qu'il commente la scène de la flagellation :

"C'est par la main des Gentils que ce traitement lui a été infligé ; les juifs l'ont livré, et les Romains sont les exécuteurs ; tous nous avons trempé dans l'affreux déicide"²⁹¹.

Mais plus loin, il se fait aussi l'écho de commentaires patristiques sur Caïn. Les Pères ont beaucoup parlé d'Abel et de son agneau mystique, mais peu de Caïn ; ils étaient manifestement embarrassés par ces deux personnages (deux *figures* ?) qui ne rentraient pas dans leur exégèse des *Deux fils*, puisque le cadet est tué. Cependant, plusieurs Pères avaient fait le rapprochement entre Caïn et les Juifs²⁹². Dom Guéranger commente la réponse des juifs à Pilate : "Que son sang soit sur

²⁹¹ Guéranger (P.), *L'année liturgique*, Ed. de 1898, p.545.

²⁹² En particulier Saint Hilaire dans *Traité des mystères*, p.85 à 93.

nous et sur nos enfants” :

“Ce fut le moment où le signe du parricide vint s’empreindre sur le front du peuple ingrat et sacrilège, comme autrefois sur celui de Caïn”²⁹³.

Bel exemple de l’enseignement du mépris ! Sous d’autres plumes, *le peuple ingrat et sacrilège* va devenir *le peuple décide*, mais Dom Guéranger n’a pas utilisé cette expression trop rhétorique sans doute pour un bénédictin.

²⁹³ Guéranger (P.), *op. cit.*, p.549.

Le XIX^{ème} siècle, terreau du XX^{ème}

*Serions-nous donc pareils au peuple déicide
Qui, dans l'aveuglement de son orgueil stupide,
Du sang de son sauveur teignit Jérusalem ?²⁹⁴*

Redoutable pouvoir des poètes ! La magie du verbe, le bercement de l'alexandrin et l'appel de la rime gravent les caractères indélébiles qui vont s'imprimer dans la mémoire et dans l'imaginaire des peuples. Lamartine joue avec les mots : *peuple déicide, orgueil stupide*, tout est dit. On est en 1830.

Jules Isaac et la plupart des auteurs que nous avons cités utilisent cette expression "peuple déicide" comme si elle était immémoriale ; mais aucun ne cite un texte antérieur au XIX^{ème} siècle. Il est d'ailleurs sans intérêt de savoir qui a créé cette expression, mais on peut considérer que Lamartine, en l'utilisant dans ses *Harmonies*, a donné le 'la' à ce XIX^{ème} siècle qui d'ailleurs changera bientôt de ton : les 'élites' bourgeoises étaient trop voltairiennes pour justifier leur haine du juif par des motifs religieux. Sauf dans la littérature ecclésiastique²⁹⁵, il n'y a plus de *déicides*, il y a *la juiverie* : *une race* qui s'infiltré partout dans les rouages du pouvoir, notamment économique. Le racisme a supplanté la religion. Les historiens ont beau jeu de citer une foule d'auteurs de toute obédience ; catholiques, protestants, athées, socialistes, royalistes, journalistes, polémistes, poètes, écrivains,

²⁹⁴ Lamartine (A. de), *Les harmonies poétiques et religieuses*, I,6.

²⁹⁵ Jules Isaac consacre une dizaine de pages à cette littérature dans *Jésus et Israël*, p.371 et suiv.

caricaturistes, c'est la grande vocifération anti-juive qui trouvera son point d'orgue dans l'affaire Dreyfus. Le XIX^{ème} siècle a semé la haine, le XX^{ème} récoltera la tempête.

Drumont et ses lecteurs

Drumont publie *La France juive* en 1886. Extraordinaire succès de librairie : pas moins de deux cents rééditions, et cela en pleine affaire Dreyfus ! C'est le bouillon de culture d'une génération qui s'est empoisonnée à ce breuvage infect

On pouvait attendre de ce pourfendeur de *la juiverie* qu'il prenne à son compte les diatribes bibliques et patristiques contre les juifs puisqu'il se dit catholique. Or il n'en est rien. Le racisme lui tient lieu de religion. D'un côté les aryens, de l'autre les sémites, c'est l'alpha et l'oméga des certitudes manichéennes de Drumont. Dans la catégorie "sémites" il faut comprendre les Troyens (ceux de l'Iliade !), les Carthaginois, les Juifs et les Arabes. Les inepties de ce pamphlet ne mériteraient même pas d'être citées, si elles n'avaient été célébrées par tant de lecteurs, et relayées par *La Croix*, *Le Pèlerin*, *La France catholique* et toute la presse anti-dreyfusarde. Que les catholiques français aient des responsabilités dans la montée de l'antisémitisme, la chose est évidente.

A titre d'exemple, nous citerons ces quelques phrases plus consternantes les unes que les autres. On sait maintenant les conséquences tragiques de cette littérature :

“La race aryenne possède seule la notion de justice, le sentiment de la liberté, la conception du Beau”²⁹⁶.

“Le Sémite est mercantile, cupide, intrigant, subtil, rusé ; l’Aryen est enthousiaste, héroïque, chevaleresque, désintéressé, franc, confiant jusqu’à la naïveté. Le Sémite est un terrien ne voyant guère au delà de la vie présente ; l’Aryen est un fils du ciel sans cesse préoccupé d’aspirations supérieures”²⁹⁷.

“A l’Aryen, je le répète, on peut tout faire ; seulement il faut éviter de l’agacer. Il se laissera dérober tout ce qu’il possède et tout à coup rentrera en fureur pour une rose qu’on voudra lui arracher”²⁹⁸.

“Les principaux signes auxquels on peut reconnaître le Juif restent donc : ce fameux nez recourbé, les yeux clignotants, les dents serrés, les oreilles saillantes, les ongles carrés au lieu d’être arrondis en amande, le torse trop long, le pied plat, les genoux ronds, les chevilles extraordinairement en dehors, la main moelleuse et fondante de l’hypocrite et du traître. Ils ont assez souvent un bras plus court que l’autre”²⁹⁹.

Les personnages ainsi campés, Drumont en arrive au fait, au grand complot, *au rêve du Sémite, à sa pensée fixe : réduire l’Aryen en servage, le mettre à la glèbe*³⁰⁰. La leçon sera aussi entendue de l’autre côté du Rhin.

²⁹⁶ Drumont (E.), *La France juive*, Paris, C. Marpon, 115^{ème} édition, p.6.

²⁹⁷ Ibid. p.9.

²⁹⁸ Ibid. p.12.

²⁹⁹ Ibid. p.35.

³⁰⁰ Ibid. p.7.

Hitler et son *Mein kampf*

Aucun homme n'a jamais eu plus de sang sur les mains que Hitler. C'est avec répulsion que nous nous sommes résolu à lire *Mein kampf*. Mais comment éviter ce face à face avec l'ignoble lorsqu'on cherche les causes du génocide ? Or l'idéologie Nationale-socialiste est évidemment la première et la grande responsable. Cela va sans dire, mais il ne faut pas l'omettre quand on s'est donné la peine d'explorer le passé pour trouver des coupables. L'enquête doit être menée jusqu'au bout, jusqu'au bout de l'écoeurement.

Les connaissances de Hitler en matière de religion sont nulles. Qu'on en juge : il reproche aux Juifs de "ne pas observer le vieux précepte de la Bible qui professe que la main gauche doit ignorer ce que donne la main droite"³⁰¹. Il ne sait manifestement pas qu'il s'agit d'un précepte évangélique et non de la Torah. Hitler qui prêche l'évangile aux Juifs, la chose ne manque pas de piquant ! Dans tout le livre c'est la seule citation de l'Écriture, la seule référence au christianisme. Le *déicide* est évidemment le dernier de ses soucis, il n'a pas besoin de ce 'filon' pour accuser les juifs, il a des arguments, 'scientifiques' incontournables.

Des arguments scientifiques, c'est bien le moins qu'on puisse attendre d'un théoricien du racisme. Or il n'en est rien. Pas le moindre argument historique, biologique, anthropologique,

³⁰¹ Hitler (A.), *Mon combat* (1924), N.E.L., 1934, p.313.

ethnologique pour fonder la différence entre un aryen et un sémite. C'est une donnée, ou plutôt un postulat, comme en mathématique. Les conséquences, elles, sont infinies, c'est l'objet même du livre. On hésite à faire des citations tellement les propos sont révoltants. Pour décourager le lecteur d'en demander davantage, nous n'en ferons qu'une :

Le jeune Juif aux cheveux noirs, pendant des heures, le visage illuminé d'une joie satanique, épie la jeune fille inconsciente du danger ; il la souille de son sang et la ravit ainsi au peuple dont elle sort³⁰².

Sans commentaire.

Comme Drumont, ce que Hitler dénonce c'est *le péril juif* [p.307], *le plan juif de conquête du monde* [p.668], *son rêve de domination universelle* [p.313 et 315], *la domination d'une race inférieure, c'est-à-dire la race juive* [p.320] ; *ils veulent devenir les maîtres des autres peuples* [p.307], *être un Etat dans l'Etat* [p.309], *dominer l'Etat* [p.323], *conquérir économiquement le monde et le mettre politiquement sous le joug* [p.321] ; *le Juif exerce une domination financière sur toute l'économie politique* [p.312], *tout est tombé aux mains des juifs : la presse mondiale* [p.65, 305, 315], *la grande presse* [p.320 et 305], *la Bourse et les forces de travail de la nation* [p.314].

La preuve de tout cela se trouve dans *“Les Protocoles des sages de Sion” qui doit devenir le livre de chevet d'un*

³⁰² Hitler (A.), *op. cit.*, p.325.

peuple [p.307]. En effet ce libelle est censé publier les notes ultra-secrètes d'un gouvernement mondial juif qui organiserait une conspiration en vue de prendre le pouvoir. Il n'en faut pas plus pour alimenter les cauchemars des Drumont et autres antisémites. Or, le 18 août 1921, trois ans avant *Mein kampf*, le *Times* révèle qu'il s'agit d'un faux. Nonobstant les problèmes d'authenticité de ce *livre de chevet*, Hitler l'utilise pour entretenir le mythe de la conspiration mondiale et l'obsession du péril juif, tellement plus efficaces que ces vieilles lunes de déicide qui n'intéressent plus personne ! Manifestement les théories de Hitler ne doivent rien aux invectives évangéliques, patristiques, épiscopales ou cléricales des siècles passés.

Pourtant ces invectives, ces *Contra Judaeos*, *Adversus Judaeos* et autres *Kata Ioudaiôn* qui ont marqué les Juifs du *signe de la réprobation*, s'ils ne sont pas responsables du National-socialisme, ont cependant forgé des mentalités perméables au racisme moderne et païen. Mais les hommes du XX^{ème} siècle sont-ils si bien placés pour s'ériger en accusateurs de Pères de l'Eglise ? Il n'y a pas si longtemps, un juif nommé Pierre Mendès-France a dû faire face aux quolibets et à la haine raciale ; on lui reprochait jusqu'à son nom : un juif qui a l'audace d'accoler la France à son nom ! C'était en 1954 ! *Les Protocoles des sages de Sion* étaient encore présents sinon dans les esprits, du moins dans les mentalités. Le temps n'était pas encore venu où les provocations de Le Pen sur *le détail* ou le *Durafour crématoire* feront scandale. Il aura fallu beaucoup d'années après Auschwitz pour que l'antisémitisme devienne indécent, ce qui est un minimum, et que vienne le temps de la repentance (*teshouva*) pour une génération qui cherchait des

coupables dans les siècles passés.

CHAPITRE XVIII

LE REJET D'ISRAËL ?

Après cette longue enquête sur l'emploi du mot *déicide*, il nous faut continuer notre recherche sur d'autres mots à proscrire, et d'abord sur le prétendu *rejet d'Israël*.

“Je demande donc : Dieu aurait-il rejeté son peuple ? Certes non !” [Rm 11,1] Comment peut-on encore parler du *rejet d'Israël* après une déclaration aussi péremptoire ? Mais Paul est bien forcé de reconnaître que, *dans le temps présent*, seul un *reste* d'Israël a été touché par la grâce. D'où sa deuxième question : “Je demande donc : est-ce pour une chute définitive qu'ils ont trébuché ? Certes non !” [Rm 11,11]. Il faut donc toujours préciser que cette chute n'est pas définitive et ne pas glisser subrepticement de ce temps aux temps à venir et à l'eschatologie. Certains Pères de l'Eglise n'y ont pas pris garde, par exemple Cyrille d'Alexandrie qui enchaîne implacablement le

décide, le *transfert* et le *rejet* comme nous l'avons montré au chapitre XV. Son homonyme, Cyrille de Jérusalem, n'est guère plus nuancé.

Cyrille de Jérusalem (+ 386)

Pour Cyrille il y a deux Jérusalem ; la première n'est pas niée, mais elle est rejetée de la faveur divine.

“Jérémie voyait votre ruine ; il contemplait votre chute ; il pleurait la Jérusalem d'alors car celle d'aujourd'hui ne sera pas pleurée. L'une en effet a crucifié le Christ ; l'autre, celle d'aujourd'hui, l'adore.³⁰³ ... A partir du moment où les Juifs, en raison des embûches qu'ils suscitèrent contre le Seigneur, furent rejetés de sa faveur, le Sauveur institua, à partir des païens, une seconde assemblée (*ekklèsia*), notre sainte Eglise à nous chrétiens³⁰⁴.

Affirmer que les deux Cyrille représentent la doctrine commune des Pères de l'Eglise est une généralisation pour le moins hâtive. La plupart des Pères sont infiniment plus nuancés, même Aphraate, Ephrem de Nisibe ou les *Constitutions*

³⁰³ Cyrille de Jérusalem, *Catéchèse baptismale* 13, 7. PG 33, col.781.

Traduction de J. Bouvet, dans *Les écrits des saints, Catéchèse de Saint Cyrille*, Namur, 1962, p.265

³⁰⁴ Ibid. 18,25. PG 33, col.1045. p.441 et 442.

apostoliques qui sont habituellement désignés comme coupables.

Aphraate, le Sage persan (en 336-345)

Israël *rejeté* ou Israël *délaissé* ? Les deux termes ne sont pas synonymes. Le premier veut exclure, le second évoque la douloureuse expérience de l'amoureux bafoué qui, dans sa déception, délaisse l'infidèle, avec le secret espoir qu'elle reviendra à ses premières amours. Aphraate connaît trop bien les prophètes, en particulier Osée, Isai e et Jérémie, pour ne pas adopter d'emblée ce vocabulaire de la passion.

“Et pour que tu saches que Dieu les a vraiment **délaissés**, Isai e dit encore à leur sujet : *J'ai délaissé mon peuple, la maison de Jacob* [Is 2,6] ... En effet, il en est deux qu'Isai e appelle Jacob : l'un qui marche à la lumière du Seigneur, l'autre qui est **délaissé**”³⁰⁵.

“De ce qu'il les a **délaissés**, Jérémie dit : *J'ai délaissé ma maison, j'ai délaissé mon héritage* [Jr 12,7], et il dit encore : *J'ai donné à la fille de mon peuple un libelle de répudiation*” [Jr 3,8]³⁰⁶.

Dans la très belle traduction des *Exposés*, faite par M.-J. Pierre et publiée par *Sources Chrétiennes*, ces paragraphes sont

³⁰⁵ Aphraate, *Les exposés*, 16,3. SC n° 359, p.719-720.

³⁰⁶ Ibid., 19,5. SC n° 359, p.772.

sous-titrés improprement : *Preuves scripturaires du rejet*, ce qui ne correspond pas au contenu du texte. Pourquoi ne pas s'en tenir au vocabulaire amoureux si cher aux prophètes ? Dans ce monde de la passion rien n'est définitif, tout peut recommencer.

Pourtant Aphraate emploie aussi quelquefois le verbe *rejeter*, par exemple il écrit : "Les juifs avaient été choisis, et ils furent rejetés"³⁰⁷. Il cite également cette redoutable invective de Jérémie parlant de ses compatriotes : "Argent de rebut, voilà comme on les nomme" [Jr 6,30]³⁰⁸. Dans l'Antiquité on avait le sens de la métaphore, ici une métaphore à double face : Israël est un métal précieux, de l'argent, ce qui est une façon de reconnaître son excellence, mais le fondeur n'a pas réussi à purifier cet argent de ses scories, il a été déçu et l'a mis au rebut. *L'époux*, lui aussi, avait été déçu, c'est pourquoi il a *délaissé* ; d'ailleurs les deux expressions sont explicitement rapprochées³⁰⁹. Evidemment Aphraate applique la métaphore aux juifs de son temps, car l'Écriture doit toujours être lue au présent.

Mais, bien sûr, ces questions de vocabulaire ne sont pas fondamentales. Pourquoi donc Israël serait-il, sinon rejeté, du moins délaissé ? Telle est bien la véritable question. Aphraate se donne beaucoup de mal pour montrer que Dieu a racheté son peuple deux fois, en le ramenant d'Égypte puis de Babylone, mais qu'il ne le fera pas une troisième fois³¹⁰. Les catastrophes nationales des années 70 et 135 sont interprétées par lui et par bien d'autres comme un immense séisme religieux qui change la

³⁰⁷ Ibid., 11,1. SC n° 359, p.551.

³⁰⁸ Ibid., SC n° 359, p.549, 710, 720, 770, 786 et 812.

³⁰⁹ Ibid., 19,11. SC n° 359, p.786.

³¹⁰ Ibid., 19,7. SC n° 359, p.777.

face du monde. C'est la main de Dieu qui punit les juifs et donne raison aux chrétiens. Le fait qu'au temps d'Aphraate, après plus de deux siècles, les juifs soient toujours en exil, montre de façon évidente qu'Israël est délaissé par Dieu comme une épouse infidèle. A contrario, l'insolente santé du christianisme lancé à la conquête du monde est la preuve que Dieu a changé de camp, qu'il est passé *du peuple aux peuples*, d'Israël aux Nations. Cette théologie providentialiste est au coeur de toutes les apologétiques chrétiennes de ce temps. *L'exposé 19* est entièrement consacré à ce sujet qui devait être au centre des vives controverses entre juifs et chrétiens.

D'ailleurs, ce que Dieu rejette, d'après Aphraate, ce n'est pas Israël, ce sont les sacrifices et les fêtes juives. Il faut dire que, sur ce thème, les prophètes lui facilitent la tâche ! Le Sage persan qui est également *le disciple des Saintes Ecritures*³¹¹, constitue une impressionnante collection de citations, à commencer par Isai e et Amos :

*“Que m’importent vos innombrables sacrifices ?
Je suis rassasié des holocaustes de béliers
et de la graisse des veaux.
Le sang des taureaux et des boucs me répugne. ...
Cessez de m’apporter des offrandes inutiles
leur fumée m’est en horreur.
Nouvelles lunes, sabbats, assemblées ...
je ne supporte plus fête et solennité” [Is 1,11-13].
“Je hais, je méprise vos fêtes,
pour vos solennités j’ai du dégoût.*

³¹¹ Ibid. 22,26. SC n° 359, p.873.

*Vos oblations je n'en veux pas,
vos sacrifices de bêtes grasses, je ne les regarde pas*
[Am 5,21-22].

Il cite également : Is 66,3 ; Jr 3,16 ; Jr 6,20 ; Os 2,13 ;
Os 12,12 ; Mi 6,6-8 ; Za 7-6 ; Ps 50,13-15 ; Ps 51,18-19 ; Lam 2,6 ;
Prov 15,8 ; 1 Sam 3,14 ; 1 Sam 15,22.

Et de conclure :

“Vois, mon ami, les sacrifices et les offrandes ont été
rejetés, et à leur place, a été choisie la prière”³¹².

Ephrem de Nisibe (+ 373)

Ephrem, diacre d'Edesse, figure dans les accusés. Il
affirme en effet :

“Les Israélites avaient rétribué les prophètes par le meurtre,
et suspendu le Christ sur la croix ; c'est pourquoi ils furent
rejetés comme un vase sans utilité”³¹³.

Dans un beau commentaire sur le cantique du vieillard
Siméon, Ephrem s'exprime sur le même sujet, mais sans

³¹² Ibid. 4,19. SC n° 349, p.321.

³¹³ Ephrem de Nisibe, *Commentaire sur l'évangile concordant, ou
Diatessaron*, 11,8. SC n° 121, p.200.

agressivité :

“Maintenant tu peux laisser aller ton serviteur, disait Siméon, parce qu’il recevait la consolation de son peuple et tenait la fin d’Israël. ... Les paroles de Siméon : *tu peux laisser aller ton serviteur dans la paix* s’appliquent à la loi. Siméon et Moï se l’ont congédiée, mais *dans la paix*. Le renvoi de la loi ne s’est pas fait dans l’inimitié, mais dans le repos de la charité et de la paix”³¹⁴.

Les constitutions apostoliques (IV^{ème} siècle)

En abandonnant le peuple *comme une tente dans une vigne, comme un abri dans une melonnière, comme une ville assiégée* [Is 1,8], en leur retirant l’Esprit-Saint et la pluie prophétique, Dieu a comblé son Eglise de la grâce spirituelle ... Donc, puisqu’il abandonna le peuple, le temple aussi il le laissa désert, *en déchirant le voile* [Mt 27,51] et en leur enlevant l’Esprit-Saint. Car il dit : *Voici, votre maison vous sera laissée vide* [Mt 23,38]. Et sur vous, qui venez du paganisme, il envoya la grâce spirituelle, comme il dit par Joël le prophète : *Et il arrivera après cela, dit Dieu, que je répandrai de mon Esprit sur toute chair, et vos fils prophétiseront et vos filles verront des visions et vos anciens auront des songes* [Jl 3,1 et Ac 2,17]. Car en retirant au peuple toute la puissance et l’efficacité du

³¹⁴ Ibid. 2,16. SC n° 121, p.73.

Verbe et en le privant d'une telle manifestation divine, Dieu les a placées en vous, qui venez du paganisme"³¹⁵.

Il n'est pas dit qu'Israël est *rejeté*, mais qu'il est *abandonné, privé de la puissance et de l'efficacité du Verbe*. Déjà dans *Les Actes des apôtres* la citation de Joël était appliquée à toutes les nations présentes à Jérusalem le jour de la Pentecôte.

³¹⁵ *Constitutions apostoliques*, 6,5, 3-4. SC n° 329, p.305.

CHAPITRE XIX

LE VÉRITABLE ISRAËL ?

Verus Israël, c'est le titre du livre de Marcel Simon sur "les relations entre chrétiens et juifs dans l'empire romain". Cette étude est devenue très rapidement et à juste titre un ouvrage de référence. Mais combien n'ont retenu que le titre qui a une connotation polémique bien éloignée de l'esprit et du contenu même du livre. Une fois de plus nous essayerons de montrer que certains mots ont changé de sens au cours des siècles, et que les traductions littérales peuvent induire en erreur.

Qui est le *véritable Israël* ? L'Eglise ou la Synagogue ? Si l'une est vraie, l'autre est fausse, car, en bonne logique, on ne peut dire tout et son contraire. Les philosophes parlent du principe de non-contradiction. Dire *Socrate est mortel* interdit de dire que *Socrate est immortel*. De même affirmer que l'Eglise est le *Véritable Israël* a pour corollaire obligé que la

Synagogue n'est pas le véritable Israël, elle est littéralement un faux. On conçoit que cette affirmation soit inacceptable pour les Juifs : à leurs yeux les chrétiens qui tiennent ce langage font preuve d'une prétention exorbitante.

Mais cette logique est-elle bien celle de Jean lorsqu'il parle du *vrai pain descendu du ciel* [Jn 6,32], de *la vraie Vigne* [Jn 15,1] et de *la vraie Lumière* [Jn 1,9] ? Il ne dénie évidemment l'existence ni de la manne, ni de la vigne, ni de la lumière. Dans ce monde hellénistique où vivaient Jean et les Pères de l'Eglise des premiers siècles, tous les penseurs, païens, chrétiens ou juifs, de Philon à Plotin en passant par Justin et Irénée, tous sont néoplatoniciens. Leur logique ne se laisse pas enfermer dans un système binaire où le principe de non-contradiction ne connaît que le zéro ou le un. Qu'on se souvienne de l'allégorie de la caverne, cette théorie de la connaissance à quatre niveaux : les ombres sur le mur, les images fabriquées par les hommes, les objets eux-mêmes et enfin l'idée du Bien. Chaque niveau est vrai (*alèthès*), mais à mesure que l'on s'élève dans les degrés de la connaissance les choses sont plus vraies (*alèthestéra*)³¹⁶. Bien curieux comparatif, aggravé d'ailleurs aussitôt par un superlatif : "Oui beaucoup (*polu*) plus vrai", renchérit l'interlocuteur de Platon. Pour celui-ci il y aurait donc des choses plus vraies que d'autres !

Or le christianisme est né et s'est développé dans ce monde hellénistique, largement imprégné de platonisme. Ainsi, lorsque les Pères de l'Eglise parlent du *Véritable Israël*, non seulement ils ne déniaient pas l'existence du premier Israël, mais ils

³¹⁶ Platon, *La République*, VII, § I, 515 d, Paris, Les Belles Lettres, 1961, p.147.

lui donnent un statut, une place, un rôle tout à fait nécessaires à la définition même du *Nouvel Israël*.

Bien sûr, de nos jours, les Juifs se récrient et refusent absolument de se laisser réduire à l'état d'ombre, d'image, d'annonce, d'ébauche, d'esquisse et de figures, fussent-elles prophétiques. Comment pourrait-il en être autrement, d'autant que - et c'est le moins que l'on puisse dire - ils n'ont pas été consultés sur la question ! Mais, en affirmant que l'Eglise est le *Véritable Israël*, la plupart des Pères, loin de commettre un déni d'existence du peuple juif, intègrent celui-ci, à leur manière évidemment, dans l'univers religieux qu'ils construisent.

Cependant il ne faudrait pas croire qu'il s'agit seulement d'une question de vocabulaire. Dans les tout premiers siècles de l'Eglise c'est l'Ancien Testament lui-même qui faisait difficulté. Trop de passages paraissaient inconciliables avec le message évangélique. Marcion, au II^{ème} siècle, professait que le Dieu de l'Ancien Testament n'était pas celui du Nouveau. Les chrétiens venus du judaïsme étaient très attachés à leurs Ecritures anciennes, mais ceux venus du paganisme devaient avoir besoin de beaucoup de courage et de persévérance pour entrer dans l'intelligence de ce corpus scripturaire très judaïque, tellement éloigné de leur culture hellénistique. L'exemple de Saint Augustin est révélateur. "Je me tuais, écrit-il, à essayer de trouver une interprétation littérale à tel ou tel passage de l'Ancien Testament"³¹⁷, jusqu'au jour où il va écouter les "instructions publiques" d'Ambroise : "Ainsi, écrit-il, à l'exposé du sens

³¹⁷ Augustin, *Confessions*, 5,14,24. Traduction de A. Mandouze, in *L'aventure de la raison et de la grâce*, Etudes augustiniennes, Paris 1968, p.110.

spirituel donné à bon nombre de ces textes scripturaires, je me prenais à réprouver mon découragement passé”. André Mandouze, commentant ces textes, écrit : “En utilisant l’univers du discours néoplatonicien, Ambroise expliquait l’Ecriture en termes accessibles à Augustin. ... La Bible devenait lisible”³¹⁸.

Lisible, oui, mais après un traitement de choc : tout l’Ancien Testament parlait de Jésus-Christ, ne parlait que de lui, au sens littéral ou, à défaut, au sens figuratif. Les collections de témoignages (*testimonia*), ces versets bibliques appliqués directement au Christ, s’enrichissaient sans cesse depuis la rédaction des évangiles, en particulier ceux de Matthieu et de Jean³¹⁹. Justin accable son ami Tryphon avec ce procédé. Mais surtout, l’exégèse allégorique s’emparait de toute l’histoire d’Israël, événements et personnages, pour en faire des figures, des images, des types de la Nouvelle Alliance. Qui pourrait reprocher aux Pères de l’Eglise d’avoir lu la Bible en lui appliquant la grille de lecture qui était celle de leur culture ? Nos modernes exégètes historico-critiques font-ils autre chose ? Avec les Pères, l’Ancien Testament a été christianisé en même temps qu’il a été hellénisé.

Alors la Bible est devenue un extraordinaire gisement d’images, de mythes, de personnages et d’événements qui ont préfiguré et prophétisé les réalités à venir, celles qui sont véritables, spirituelles et eschatologiques. La création du monde devient nouvelle création, la Pâque des Juifs devient résurrection du Christ et baptême des chrétiens, l’agneau pascal devient l’Agneau de Dieu, tous les patriarches sont figures du Christ, et

³¹⁸ Ibid. p.111.

³¹⁹ Voir par exemple Mt 2,15 et 27,10, ou Jn 13,18 et 19,36.

leurs épouses figures de l'Eglise. L'ensemble de la Bible est ainsi transposé. Ce n'est pas seulement Israël qui passe du *vrai* au *plus vrai*, c'est toutes les Ecritures anciennes qui, loin d'être rejetées comme le voulait Marcion, sont reçues dans l'Eglise et proclamées dans les assemblées ; les prophéties sont accomplies, et l'Ancien Testament est l'inépuisable trésor "dont on tire l'ancien et le nouveau". Une fois de plus on constate que la locution *Verus Israël*, comme bien d'autres expressions, ne sont choquantes que si elles sont isolées du contexte et parachutées dans une culture et une logique qui ne sont pas celles des Pères de l'Eglise.

D'autres adjectifs avaient été utilisés pour définir le lien entre l'Eglise et Israël. Justin, par exemple, parlait de *l'autre* Israël, et même du *troisième* Israël³²⁰. Pour Saint Paul il y a l'ancienne puis la nouvelle alliance [1 Co 11,23-25 et 2 Co 3,6 et 14], la première (*protos*) [Hé 9,18 et 10,9] et la seconde (*deuteros*) [1 Co 15,45-47] ou la dernière (*eschatos*) alliance ; la Synagogue a l'ancienneté, l'Eglise a la nouveauté [Rm 7,6]. Ce vocabulaire plus précis que l'expression *Véritable Israël* s'inscrit cependant dans la même logique et n'est pas sans provoquer de nos jours bien des hésitations.

Mais ce *Verus Israël* est devenu depuis quelque temps la preuve 'scripturaire' quasi unique d'une théorie dite "de la substitution" qui, subrepticement, devient une "théologie de la substitution" : l'Eglise prétendrait se substituer à Israël. Effectivement Michel Simon emploie ce terme³²¹ qu'il justifie par

³²⁰ Justin, *Dialogue*, § 123, p.289. Ce troisième Israël fait référence à Isaïe 19, 24-25.

³²¹ Simon (M.), *Verus Israël*, p.205.

une citation de Commodien en trois mots “*Sic exheredes eritis*”³²², et en donnant trois références qui renvoient à des textes tout aussi laconiques³²³, à l’exception de celui de Barnabé que nous avons déjà cité au chapitre VII, et qui ne peut être lu que dans la perspective et la théologie du “mystère des deux peuples”. Assurément, Michel Simon n’avait pas l’intention avec ces quatre références et les trois citations qui figurent avec le titre du livre, de bâtir une “théorie de la substitution”.

Quoiqu’il en soit, il ne faut pas se faire trop d’illusions sur les vertus d’un vocabulaire qui serait adéquat. En effet, les Juifs n’éprouvent nul besoin de se définir par rapport aux chrétiens. Ils ont l’antériorité, “la gloire, les alliances, la Loi, le culte, les promesses et les Pères”, de l’aveu même de Saint Paul. Par contre, les chrétiens doivent impérativement se définir par rapport à Israël, ce qu’ils ont toujours essayé de faire, souvent avec maladresse, et plus souvent encore avec mépris. Mais en dépit de la bonne volonté et des civilités dont on fait preuve actuellement de part et d’autre, on n’a pas trouvé la solution, le vocabulaire, la formule et la théologie qui puissent satisfaire ‘les deux parties’.

Cependant le dialogue interreligieux peut s’exercer sans attendre dans les domaines biblique, historique, éthique ou humanitaire. Pendant la Résistance les ennemis irréductibles d’hier qu’étaient les chrétiens et les communistes, ont appris à se

³²² Commodien, *Les instructions*, 1,38,2. L’auteur pense évidemment aux Vignerons qui ont tué l’héritier, *mais le Maître a donné la Vigne à d’autres* [Mc 12,9 et syn.]. Il faut bien lire *exheredes* et non *heredes* comme il est écrit par erreur dans l’Edition Migne [PL 5, col.229,B].

³²³ Origène, *Contre Celse*, 2,78. Cyprien, *Testimonia*, 1. *Epître de Barnabé*, 13.

connaître, à s'estimer et à travailler ensemble. Entre juifs et chrétiens, grâce en particulier à Jules Isaac, la voie a été ouverte ; son livre intitulé *Jésus et Israël* a été reçu comme un manifeste ; c'est "un événement d'ordre spirituel" a écrit F. Lovsky³²⁴. Il serait dommage de se laisser piéger par un vocabulaire qui donne lieu à d'insurmontables contresens. Le *Verus Israël* des Pères de l'Eglise avait beaucoup changé de sens avec le temps, sans qu'on y prenne garde.

³²⁴ Lovsky (F.), *L'antisémitisme chrétien*, p.377.

CONCLUSION

Le vocabulaire

Les mots ont une histoire. Nous avons eu l'occasion de montrer que les traductions littérales allaient souvent à contresens. C'est ainsi que le vocabulaire des Pères de l'Eglise a été maltraité, exploité, et détourné au profit d'une polémique stérile et peu scrupuleuse. Il faut éviter de solliciter les mots, c'est une question d'honnêteté intellectuelle.

L'Eglise et le Pouvoir

De nos jours, l'attitude des chrétiens vis à vis du Pouvoir n'est évidemment pas celle qui était recommandée par Pierre, Paul et Clément. Il faut pourtant remarquer qu'après une longue

période de bouderies au XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème}, en France et en Italie, le Concile Vatican II, dans la constitution *Gaudium et Spes*, professait à nouveau cette loyauté de l'Eglise envers le Monde :

◆ *L'Eglise, déclarait-il, reconnaît tout ce qui est bon dans le dynamisme social d'aujourd'hui, en particulier le mouvement vers l'unité, les progrès d'une saine socialisation et de la solidarité au plan civique et économique*³²⁵.

◆ *Tout ce qu'il y a de vrai, de bon, de juste, dans les institutions très variées que s'est donné et que continue à se donner le genre humain, le Concile le considère avec un grand respect*³²⁶.

◆ *Le Concile exhorte les chrétiens, citoyens de l'une et l'autre cité, à remplir avec zèle et fidélité leurs tâches terrestres, en se laissant conduire par l'esprit de l'Evangile*³²⁷.

Entre la théorie et la pratique, il y a évidemment une marge, mais l'Eglise d'aujourd'hui est manifestement plus proche de Clément de Rome qu'elle ne l'était au Moyen-Age ou à la Renaissance.

³²⁵ *Constitution pastorale sur l'Eglise dans le Monde de ce temps*, IV, 42,3. Paris, Centurion, 1966, *Documents conciliaires* 3, p.114.

³²⁶ *Ibid.* 42,5. p.115.

³²⁷ *Ibid.* 43,1. p.115.

Les juifs et les chrétiens

Les relations entre le christianisme et le judaïsme n'ont guère évolué malgré les efforts du concile Vatican II. Ce ne sont pas les bons sentiments, ni les belles déclarations qui peuvent effacer des siècles de mépris et d'exclusion. Il nous semble pourtant que le retour aux sources chrétiennes, en particulier aux évangiles synoptiques, à l'épître aux Romains et aux Pères de l'Eglise, devrait permettre de mieux discerner les liens indissolubles et fondateurs qui unissent les chrétiens au peuple juif.

Mais ce retour aux sources se heurte à de sérieux obstacles. Paraboles, sentences, typologie sont, hélas ! des modes d'expression qui nous sont fort étrangers. Ce n'est pas une raison pour ignorer toute la réflexion chrétienne qui s'est coulée, pendant longtemps, dans ces formes littéraires résolument symboliques. Après des siècles d'antisémitisme, les chrétiens d'aujourd'hui pourraient utilement se souvenir de la façon dont, à l'origine, l'Eglise s'est définie par rapport à Israël. Quelques évidences s'imposeraient alors :

- ◆ Le fils aîné (la Synagogue) et le fils cadet (l'Eglise) peuvent avoir été pendant des siècles des frères ennemis, ils n'en sont pas moins enfants du même Père : *un homme avait deux fils*, disait la parabole.
- ◆ L'histoire de Jacob qui subtilise le droit d'aînesse, et la sentence évangélique "les premiers seront les derniers et les

derniers seront les premiers”, ne peuvent en aucun cas être utilisées pour justifier une théorie dite de la substitution qui n'est pas traditionnelle et qui est de nature à entretenir la polémique. Il n'y a pas substitution d'un peuple à un autre, mais les derniers appelés sont les premiers à répondre.

◆ Les obstacles à un rapprochement entre juifs et chrétiens sont immenses, et d'abord théologiques. On voit mal comment les mystères de la Sainte Trinité et de l'Incarnation, la personne de Jésus et sa résurrection pourraient faire l'objet d'un dialogue constructif. Par contre, les uns et les autres devraient pouvoir abandonner, au nom même de leurs Ecritures, la notion de responsabilité et de culpabilité collectives. Les juifs d'aujourd'hui ne sont pas responsables de la mort du Christ, pas plus que les chrétiens du XX^{ème} siècle ne sont des persécutions perpétrées contre les juifs au Moyen-Age.

◆ Lorsque, dans une famille, deux frères ‘ne se parlent plus’, la réconciliation devient, avec le temps, une cause désespérée, car le temps n'arrange rien ; bien au contraire, il creuse et nécrose les blessures. On a vu combien la rupture avec le judaïsme a été dramatique pour les chrétiens qui l'ont vécue. Depuis, dix neuf siècles ont passé. Comme il s'était avancé au devant du cadet, le père était allé au devant de l'aîné : “Mon fils, lui disait-il, tu es toujours avec moi”. Et la parabole restait en suspens. Ainsi en est-il depuis la rupture entre judaïsme et christianisme.

DOCUMENTS

Document 1 :

Extraits des épîtres de Saint Pierre et Saint Paul sur le loyalisme envers les autorités. (Traduction de la Bible de Jérusalem).

Que chacun se soumette aux autorités en charge. Car il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent sont constituées par Dieu. Si bien que celui qui résiste à l'autorité se rebelle contre l'ordre établi par Dieu. Et les rebelles se feront eux-mêmes condamner. En effet les magistrats ne sont pas à craindre quand on fait le bien, mais quand on fait le mal. Veux-tu n'avoir pas à craindre l'autorité ? Fais le bien, et tu en recevras des éloges ; car elle est un instrument de Dieu pour te conduire au bien. Mais crains si tu fais le mal ; car ce n'est pas pour rien qu'elle porte le glaive : elle est un instrument de Dieu pour faire justice et pour châtier qui fait le mal. Aussi doit-on se soumettre non seulement par crainte du châtement, mais par

motif de conscience. N'est-ce pas pour cela même que vous payez les impôts ? Car il s'agit de fonctionnaires qui s'appliquent de par Dieu à cet office. Rendez à chacun ce qui lui est dû : à qui l'impôt l'impôt ; à qui les taxes les taxes ; à qui la crainte la crainte ; à qui l'honneur l'honneur.

Romains, 13,1-7

Je recommande donc, avant tout, qu'on fasse des demandes, des prières, des supplications, des actions de grâce pour tous les hommes, pour les rois et tous les dépositaires de l'autorité, afin que nous puissions mener une vie calme et paisible en toute piété et dignité.

1 Timothée, 2,1-2

Rappelle à tous qu'il faut être soumis aux magistrats et aux autorités.

Tite, 3,1

Soyez soumis, à cause du Seigneur, à toute institution humaine : soit au roi comme souverain, soit aux gouverneurs, comme envoyés par lui pour punir ceux qui font le mal et féliciter ceux qui font le bien. Car c'est la volonté de Dieu qu'en faisant le bien vous fermiez la bouche à l'ignorance des insensés.

1 Pierre 2,13-15

Document 2 :

Extraits de l'épître de Saint Clément de Rome aux Corinthiens :
Prière pour les gouvernants.

*Oui, Maître, ... donne-nous la concorde et la paix ...
afin que nous obéissions à ton Nom tout-puissant et
excellent, et à nos chefs et à nos gouvernants sur la terre.*

*C'est toi, Maître, qui leur as donné le pouvoir et la
royauté par ta magnifique et indicible puissance, afin que,
reconnaissant la gloire et l'honneur que tu leur as donnés,
nous leur soyons soumis et ne nous opposions pas à ta
volonté. Donne-leur, Seigneur, la santé, la paix, la concorde,
la stabilité, afin qu'ils exercent sans heurt la souveraineté
que tu leur as donnée.*

*C'est toi en effet, maître céleste, roi des siècles, qui
donnes aux fils des hommes gloire, honneur et pouvoir sur
les choses terrestres. O toi, Seigneur, dirige leurs décisions
selon ce qui est bon et agréable à tes yeux, afin qu'en
exerçant avec piété dans la paix et la douceur le pouvoir que
tu leur as donné, ils te trouvent propice.*

*Epître aux Corinthiens 60,3 à 61,2. Traduction de A.
Jaubert. SC n° 167, p.198 à 201.*

Document 3

Lettre de Pline le Jeune à l'Empereur Trajan.

Maître, c'est une règle pour moi de te soumettre tous les points sur lesquels j'ai des doutes : qui pourrait mieux me diriger quand j'hésite ou m'instruire quand j'ignore ?

Je n'ai jamais participé à des informations contre les chrétiens ; je ne sais donc à quels faits et dans quelle mesure s'appliquent d'ordinaire la peine ou les poursuites. Je me demande non sans perplexité s'il y a des différences à observer selon les âges, ou si la tendre enfance est sur le même pied que l'adulte, si l'on pardonne au repentir ou si qui a été tout à fait chrétien ne gagne rien à se dédire, si l'on punit le seul nom de chrétien en l'absence de crimes ou les crimes qu'implique le nom.

En attendant voici la règle que j'ai suivie envers ceux qui m'étaient déférés comme chrétiens. Je leur ai demandé à eux-mêmes s'ils étaient chrétiens. A ceux qui avouaient, j'ai demandé une seconde et une troisième fois en les menaçant du supplice ; ceux qui persévéraient, je les ai fait exécuter : quoi que signifiât leur aveu, j'étais sûr qu'il fallait punir du moins cet entêtement et cette obstination inflexibles. D'autres, possédés de la même folie, je les ai, en tant que citoyens romains, notés pour être envoyés à Rome. Bientôt, comme il arrive en pareil cas, l'accusation s'étendant avec les progrès de l'enquête, plusieurs cas différents se sont

présentés.

On a affiché un libelle sans signature contenant un grand nombre de noms. Ceux qui n'avaient été chrétiens ou l'avoir été, s'ils invoquaient les dieux selon la formule que je leur dictais et sacrifiaient par l'encens et le vin devant ton image que j'avais fait apporter à cette intention avec les statues des divinités, si, en outre, ils blasphémaient le Christ (maledicerent Christo) - toutes choses qu'il est, dit-on, impossible d'obtenir de ceux qui sont vraiment chrétiens - j'ai pensé qu'il fallait les relâcher. D'autres, dont le nom avait été donné par un dénonciateur, dirent qu'ils étaient chrétiens, puis prétendirent qu'ils ne l'étaient pas, qu'ils l'avaient été à la vérité, mais avaient cessé de l'être, les uns depuis trois ans, d'autres depuis plus d'années encore, quelques-uns même depuis vingt ans. Tous ceux là aussi ont adoré ton image ainsi que les statues des dieux et ont blasphémé le Christ.

D'ailleurs, ils affirmaient que toute leur faute ou leur erreur s'était borné à avoir l'habitude de se réunir à jour fixe avant le lever du soleil, de chanter entre eux alternativement un hymne au Christ comme à un dieu, de s'engager par serment non à perpétrer quelque crime mais à ne commettre ni vol ni brigandage ni adultère, à ne pas manquer à la parole donnée, à ne pas nier un dépôt réclamé en justice ; ces rites accomplis, ils avaient l'habitude de se séparer et de se réunir encore pour prendre leur nourriture qui, quoi qu'on dise, est ordinaire et innocente ; même cette pratique, ils y avaient renoncé, après mon édit par lequel j'avais, selon tes instructions, interdit les hétaires. J'ai cru d'autant plus

nécessaire de soutirer la vérité à deux esclaves que l'on disait diaconesses, quitte à les soumettre à la torture. Je n'ai trouvé qu'une superstition déraisonnable et sans mesure.

Aussi ai-je suspendu l'information pour recourir à ton avis. L'affaire m'a paru mériter que je prenne ton avis, surtout à cause du nombre des accusés. Il y a une foule de personnes, de tout âge, de toute condition, des deux sexes aussi, qui sont ou seront mises en péril. Ce n'est pas seulement à travers les villes, mais aussi à travers les villages et les campagnes que s'est répandue la contagion de cette superstition ; je crois pourtant qu'il est possible de l'enrayer et de la guérir.

Il n'est certes pas douteux que les temples, qui étaient désormais presque abandonnés commencent à être fréquentés, que les cérémonies rituelles longtemps interrompues sont reprises, que partout on vend la chair des victimes qui jusqu'à présent ne trouvait plus que de très rares acheteurs. D'où il est aisé de penser quelle foule d'hommes pourrait être guérie si l'on accueillait le repentir.

Réponse de l'Empereur Trajan à Pline le Jeune.

Mon cher Pline, tu as suivi la conduite que tu devais dans l'examen des causes de ceux qui t'avaient été dénoncés comme chrétiens. Car on ne peut instituer une règle générale qui ait, pour ainsi dire, une forme fixe. Il n'y a pas à poursuivre d'office (conquirendi non sunt). S'ils sont dénoncés et convaincus, il faut les condamner, mais avec la restriction

suivante : celui qui aura nié être chrétien et en aura par les faits eux-mêmes, donné la preuve manifeste, je veux dire en sacrifiant à nos dieux, même s'il a été suspect en ce qui concerne le passé, obtiendra le pardon comme prix de son repentir. Quant aux dénonciations anonymes, elles ne doivent jouer aucun rôle dans quelque accusation que ce soit ; c'est un procédé d'un détestable exemple et qui n'est plus de notre temps.

Dans *Correspondance de Pline le Jeune*, X,96-97, traduction de M. Durry, Les Belles Lettres, Paris, 1964, Tome IV, p.73-74.

ABREVIATIONS

B.J.	Bible de Jérusalem
TOB	Traduction oecuménique de la Bible

PG	Patrologie grecque de Migne
PL	Patrologie latine de Migne
SC	Sources chrétiennes, Ed. du Cerf

col.	Colonne
D.A.C.L.	Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie

SIGLES DES LIVRES BIBLIQUES

Gn	Genèse	Mt	Matthieu
Ex	Exode	Mc	Marc
Dt	Deutéronome	Lc	Luc
Es	Esai e	Jn	Jean
Jr	Jérémie	Ac	Actes
Ez	Ezéchiel	Rm	Romains
Os	Osée	Co	Corinthiens
Jl	Joël	Ga	Galates
Am	Amos	P	Pierre
Mi	Michée	Ap	Apocalypse
Za	Zacharie		
Ps	Psaumes		
Pr	Proverbes		
Lam	Lamentations		

BIBLIOGRAPHIE

- Baslez (M.-F.), *Bible et Histoire, judaïsme, hellénisme, christianisme*, Paris, Fayard, 1998.
- Bayet (J.), *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*, Paris, Payot, 1957.
- Blumenkranz (B.), *Juifs et chrétiens dans le monde occidental 430-1095*, Imprimerie Nationale, 1960.
- Braun (R.), *Le peuple juif est-il déicide ?*, article publié dans la revue *Rencontre chrétiens et juifs*, n° 10, supplément, 1975, p.54 à 71.
- Isaac (J.), *Jésus et Israël*, Paris, Albin Michel, 1948.
- Juster (J.), *Les juifs dans l'Empire romain*, Paris, P. Geuthner, 1914.
- Justin, *Dialogue avec le juif Tryphon*, traduction de G. Archambault, Bibliothèque Migne, Paris, 1994.
- Küing (H.), *Le Judaïsme*, traduction de J. Feisthauer. Paris, Seuil, 1995.
- Labriolle (P. de), *La réaction païenne*, Paris, L'Artisan du Livre, 1934.
- Lampe (G.-W.), *A patristic greek lexicon*, Oxford, éd.² 1972.
- Leclercq (H.), dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, Paris, Letouzey et Ané, 1907 et suiv.
- Lepelletier (Cl.), *L'Empire romain et le christianisme*, Paris,

Flammarion, 1969.

Lovsky (F.), *L'antisémitisme chrétien*, Paris, Cerf, 1970.

Marguerat (D.), Boer (C. de), Kaestli (J.-D.), Siegert (F.),
Tuckett (C.), *Le déchirement*, Genève, Labor et Fides,
1996.

Mimouni (S.-C.), *Le judéo-christianisme ancien*, Paris, Cerf,
1998.

Moreau (J.), *La persécution du christianisme dans l'Empire
romain*, Paris, PUF, 1956.

Munier (C.), *L'Eglise dans l'Empire romain (II^e III^e siècles),
Eglise et cité*, Paris, Cujas, 1979.

Ouaknin (M.-A.), Bottéro (J.), Moingt (J.), *La plus belle
histoire de Dieu*, Paris, Seuil, 1997.

Poliakov (L.), *Du Christ au juif de cour*, Paris, Calman-Lévy,
1955.

Renan (E.), *Histoire des origines du christianisme*, Paris, R.
Laffont, 1995.

Simon (M.), *Verus Israël*, Paris, de Boccard, 1964.

Simon (M.) et Benoit (A.), *Le judaïsme et le christianisme
antique*, Paris, PUF, 1994.

Les citations bibliques sont faites suivant la traduction de la
TOB, ou celle de la B.J.

La traduction des textes patristiques est celle de la collection
Sources chrétiennes (SC), sinon elle a été faite à partir de la
Patrologie grecque (PG) ou latine (PL) éditée par J.-P. Migne

INDEX

des Pères de l'Église cités

Ambroise	52 59 61
Aphraate le Sage	107 127
Astérios d'Amasée	187
Athanase d'Alexandrie	191 202
Augustin	68 90 245
Barnabé (épître de)	92 101
Basile	208
Bède le Vénérable	76
Césaire	197
Clément de Rome	54 136 149 164
Commodien	99 248
Cyprien	93
Cyrille d'Alexandrie	194
Cyrille de Jérusalem	209 236
Didyme d'Alexandrie	209
Ephrem de Nisibe	240
Epiphane	193
Eusèbe de Césarée	163 175
George de Pisidie	201

Godefroy le Vénérable	80
Grégoire de Nazianze	178 204
Grégoire de Nysse	181
Grégoire le Grand	73
Hilaire	86 89 94 95 102 104
Hippolyte de Rome	207
Irénée	93 96 99 104
Jean Chrysostome	183
Jean Damascène	202
Justin	92 96 103 120 126 127 214 247
Léon de Byzance	200
Maxime le confesseur	201
Méliton de Sardes	188
<i>N. Les Constitutions</i>	
<i>apostoloques</i>	210 241
Nil d'Ancyre	211
Origène	101 138
Paul Diacre	78
Pierre Chrysologue	69 204
Proclus	210
Rusticus	203
Tertullien	60 93 102 138 147
Théophile d'Antioche	161

TABLE DES MATIERES

Introduction	5
--------------	---

I^{ère} partie. Les deux frères

Chapitre I.	La mémoire et le vécu	11
Chapitre II.	Les imprécations évangéliques	19
Chapitre III.	Des évangiles largement polémiques	25
Chapitre IV.	L'affrontement	45
Chapitre V.	Un homme avait deux fils	51
Chapitre VI.	La tradition herméneutique	65
Chapitre VII.	Le mystère des deux peuples	83

II^{ème} partie. Les options politiques et culturelles

Chapitre VIII.	Les options du judaïsme	113
Chapitre IX.	Les juifs se défendent	123
Chapitre X.	Les chrétiens et le Pouvoir	135
Chapitre XI	Les persécutions	143
Chapitre XII.	La réponse des chrétiens	155

III^{ème} partie. Les mots à proscrire

Chapitre XIII.	‘Le peuple décide’ ?	169
Chapitre XIV.	Les Pères accusés	175
Chapitre XV.	Les Pères ‘oubliés’	191
Chapitre XVI.	Les autres Pères	207
Chapitre XVII.	Après les Pères	217
Chapitre XVIII.	‘Le rejet d’Israël’ ?	235
Chapitre XIX.	‘Le véritable Israël’ ?	243
Conclusion		251

Documents

Document 1 : Extraits des épîtres de Saint Pierre et de Saint Paul	255
Document 2 : Extraits de l'épître de Saint Clément de Rome aux Corinthiens	257
Document 3 : Lettre de Pline le Jeune à l'Empereur Trajan et la réponse	258

Abréviations	262
---------------------	-----

Sigles des livres bibliques	263
------------------------------------	-----

Bibliographie	264
----------------------	-----

Index des Pères	266
------------------------	-----

Table des matières	269
---------------------------	-----

Juifs et chrétiens

au temps de la rupture

Albert de La Rochebrochard

Que s'est-il donc passé de si grave entre juifs et chrétiens dans les années 70 à 100 pour que la rupture ait perduré jusqu'à nos jours ? La documentation sur cette période est fort mince, à moins que l'on ne s'avise que la rédaction des évangiles est exactement contemporaine. Or actuellement tous les exégètes redisent à l'envi que les évangélistes ont fait *une lecture actualisante de l'histoire de Jésus*. Cette grille de lecture est pour l'historien une remarquable source documentaire. Plus encore que le fait de la rupture, on y découvre la réflexion chrétienne sur cette incompréhensible séparation : *Un homme avait deux fils, l'aîné et le cadet ...* Les Pères de l'Eglise reliront toute l'histoire des Patriarches à la lumière de cette parabole.

L'Eglise véritable Israël ? Le peuple déicide ? Le rejet d'Israël ? Ces expressions dangereuses, souvent brandies au cours des siècles, sont soigneusement analysées et replacées dans le contexte culturel et religieux de l'époque patristique.

Le ton de l'ouvrage se veut très respectueux des protagonistes ; le style cherche à rendre la lecture agréable ; la précision et l'abondance des références aux auteurs anciens et modernes permettront à chacun de vérifier les sources.

L'auteur, Albert de La Rochebrochard, nous livre ses recherches et nous fait partager une analyse sans concession tant pour les uns que pour les autres.